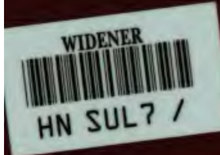
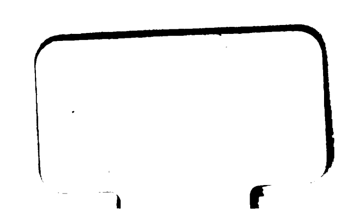

WIDENER
HN SUL7 /



DÉFUNT BRICHET

I

LE DRAME DU CARREFOUR

DU MÊME AUTEUR

LE RÉMOULEUR

ÉPISODE DU TEMPS DE LA TERREUR ET DU DIRECTOIRE

2 vol. gr. in-18 jésus. — 6 fr.

L'HÉRITAGE D'UN PIQUE-ASSIETTE

3 vol. gr. in-18 jésus. — 9 fr.

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET Cie

DÉFUNT BRICHET

PAR

EUGÈNE CHAVETTE

I

LE DRAME DU CARREFOUR

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1874

DÉFUNT BRICHET

PREMIÈRE PARTIE

LE DRAME DU CARREFOUR

I

À toutes les époques, et si atroce que fût le supplice, les Parisiens ont toujours été avidement curieux de voir une exécution capitale.

A Mautfaucon, en place de Grève, à la barrière

Saint-Jacques, à la Roquette, bref en tous les lieux où successivement la justice a imposé aux coupables une suprême expiation, c'est toujours en foule que le peuple parisien est arrivé, bruyant, gouailleur et, disons-le tout de suite, fort peu impressionné par ce sinistre spectacle que la législation criminelle croit devoir servir d'exemple.

Quand on voit aujourd'hui l'assistance qui se presse au pied d'un échafaud sur lequel l'exécution dure à peine quelques secondes, on peut se figurer quelle multitude immense devaient attirer, au temps jadis, ces horribles exécutions où le bourreau, en torturant lentement sa proie, permettait aux amateurs d'aussi hideuses émotions de se repaître pendant de longues heures de l'épouvantable agonie du condamné.

Mais si grande, à diverses dates, qu'ait été la foule attirée par certaines exécutions fameuses, nous doutons que la presse puisse avoir jamais été plus énorme et, ajoutons-le, plus joyeuse qu'à l'exécution qui venait d'avoir lieu le 12 janvier 1721, jour où commence notre histoire.

Il était environ quatre heures, et, à cette époque de l'année, les jours sont de courte durée. Il faisait donc

déjà nuit, quand la place de Grève dégorgea enfin, par les rues voisines, l'innombrable populaire qui avait assisté au supplice.

Nous l'avons dit : bien loin que cette exécution eût, sinon effrayé, tout au moins péniblement ému la multitude, c'étaient des cris, des chants et des rires comme si le peuple eût fêté une vraie délivrance.

A la vérité, au fond, dans cette mort du condamné, il y avait bien une sorte de délivrance pour la foule, car celui qu'on avait roué en place de Grève n'était autre que le trop célèbre Louis-Dominique CARTOUCHE, cet audacieux bandit qui, pendant plusieurs années, avait épouvanté la ville par ses fréquents assassinats et ses hardis et nombreux vols

Voilà pourquoi le populaire avait tenu à recueillir le dernier soupir du misérable, à le savoir bien mort, et cela, sans s'inquiéter de la nuit qui tombait ; car elle n'avait plus peur de l'ombre, cette foule, maintenant qu'elle se voyait délivrée de celui qui, jadis, attendait l'heure nocturne pour accomplir ses sanglantes prouesses.

Donc, c'était une vraie fête.

Les Parisiens s'en allaient heureux, gais et causant de l'agonie de Cartouche, qui, ayant été rompu au point

du jour, puis, ainsi brisé, étendu sur la roue, avait mis plus de huit heures à lentement mourir dans d'épouvantables souffrances.

On comprend que le sujet de conversation devait être unique pour la foule; aussi, les mêmes propos s'échangeaient-ils dans tous ces groupes regagnant leurs quartiers respectifs.

— Ouf, nous voici débarrassés de ce brigand fini! s'écriait l'un.

— Oui, débarrassés du bandit et de son infernale bande, car il paraît que le gueux a nommé cette nuit tous ses complices, répliquait un autre.

— Le fait est que, toute la nuit, la police et la maréchaussée ont fièrement trotté pour les arrestations.

— Dame! celui qui a reçu la confession de Cartouche est M. de Badières, un solide juge qui ne laisse pas traîner les choses. Il s'est hâté de faire coffrer les gens à mesure qu'on les lui signalait.

— On dit que le condamné en a dénoncé au moins cent cinquante, dont vingt femmes, ses ex-amies.

— C'est la vérité; mais il a eu beau faire le bon apôtre devant la justice, on ne lui en a pas moins rompu les os ce matin.

— Avez-vous, comme moi, passé la nuit en Grève, mon voisin?

— Parbleu! je n'aurais pas voulu manquer le supplice d'un pareil scélérat. Aussi je ne regrette nullement d'avoir attendu trente heures sur la place.

C'était la vérité. Tout ce peuple était resté trente heures sur pied pour voir l'exécution, car Cartouche n'était monté sur l'échafaud que le lendemain du jour fixé par l'arrêt de mort.

Voici ce qui s'était passé :

La veille, après avoir fait amende honorable au parvis Notre-Dame, quand Cartouche était arrivé, dans le sinistre tombereau, au pied de l'échafaud, il avait demandé à faire ce qu'on appelait sa *confession.*

A toutes les exécutions capitales, il était alors d'usage que l'un des juges du Châtelet, assisté d'un greffier, se rendît à l'Hôtel-de-Ville pour y attendre l'arrivée du condamné et recevoir, au dernier moment, ses révélations. Cette formalité était rarement inutile, car presque toujours, à la vue de l'échafaud, le malheureux, soit dans l'espoir d'une grâce, soit seulement pour prolonger sa vie de quelques heures, déclarait vouloir faire sa confession au juge.

Sans jamais opposer un refus à cette demande, le

bourreau même, car personne autre que lui ne pouvait toucher au condamné, le conduisait à l'Hôtel-de-Ville devant le magistrat et assistait debout, la confession durât-elle vingt-quatre heures, à la déposition du criminel, en tenant en main l'autre bout de la corde dont il lui avait lié les bras derrière le dos.

Pendant cette confession, le peuple attendait sur la place, bien souvent avec une impatience se traduisant en hurlements furieux qui, maintes fois, forçaient le juge à abréger l'interrogatoire pour rendre plus vite au peuple cette proie qu'il désirait voir mourir

Donc Cartouche ayant voulu être mené à l'Hôtel-de-Ville, on le conduisit devant M. de Badières, ce magistrat dont nous avons déjà entendu citer le nom dans la foule. Le juge se tenait dans une salle basse, en compagnie de son greffier, vieux bonhomme qui relevait de maladie.

Plusieurs fois, M. de Badières avait déjà demandé à son subordonné :

— Beaugrain, si Cartouche demande à venir, sa déposition sera fort longue et peut se prolonger fort avant dans la nuit. Etes-vous assez sûr de vos forces ? Désirez-vous que je vous fasse remplacer ?

— Merci, monsieur le juge ; j'irai jusqu'au bout, ré-

pendit Beaugrain, qui, outre qu'il voulait faire du zèle, était fort désireux d'écouter une confession aussi curieuse que devait l'être celle du célèbre coquin.

Assis devant une table au bout de laquelle se tenait le greffier, M. de Badières reçut donc Cartouche que lui amenait le bourreau. Au fond de la salle, assez loin pour ne rien entendre, attendait tout un groupe d'huissiers et de gens du guet ou de police, prêts à porter à qui de droit les divers ordres que pouvait avoir à donner le juge à mesure des révélations.

Deux heures de relevée sonnaient quand commença cette déposition, qui réservait à M. de Badières une émotion à laquelle il était loin de s'attendre.

Persuadé qu'il avait été trahi par les siens, Cartouche voulait se venger. Un par un, il nomma ses complices par leurs noms et sobriquets, indiqua leurs repaires et le mot de passe pour les prendre, précisa la cachette et le montant de leur butin, et détailla la part qu'ils avaient prise à ses différentes expéditions.

A chaque nouveau nom, le juge expédiait aussitôt un ordre d'arrestation.

Le temps passait lentement ; mais, sur la place, le peuple avait pris patience. A tous ces départs de pelo-

tons de maréchaussée, il devinait qu'on allait faire des captures, et comme, en plus de Cartouche, il était satisfait d'être aussi débarrassé de sa bande, il se tenait bien sage, sans songer encore à réclamer son prisonnier.

La nuit était venue, et le père Beaugrain, depuis quatre heures que durait la séance, avait déjà griffonné une montagne de papiers. En contant tout par le menu comme il le faisait, Cartouche n'avait encore déclaré qu'une trentaine de complices.

Il prit un petit temps de repos.

— Est-ce tout? demanda alors le magistrat, qui, si la séance devait se prolonger, voulait que son greffier sût à quoi s'en tenir.

— Tout! dit le condamné en souriant, oh! non pas, mon juge; vous en connaissez à peine le quart; il en reste encore une centaine. Je crois que nous en avons pour toute la nuit à défiler mon chapelet

M. de Badières jeta de côté un regard inquiet sur le bonhomme Beaugrain, mais il le vit si acharné à la besogne qu'il lui crut la force nécessaire pour achever sa tâche.

La confession continua donc.

Cartouche entama une nouvelle série de compli-

ces avec tous les mêmes minutieux détails à l'appui de ses dénonciations. Les ordres d'arrestation suivaient aussitôt pour ne pas laisser aux coupables le temps de se reconnaître. Cette seconde séance fut longue, et il était près de trois heures du matin quand le magistrat crut devoir accorder un second repos au condamné fatigué.

Sur la place, la multitude avait bravement pris son parti d'attendre. Seulement on avait forcé quelques boutiques d'épiciers pour se procurer des lampions, et la Grève resplendissait d'illuminations. C'était une vraie fête dans cette foule, que parcouraient des marchands de fritures, de gâteaux et autres comestibles. On soupait gaiement, et si, parfois, des cris sortaient des groupes, c'étaient de joyeux *vivat* pour le magistrat occupé en ce moment à purger la ville des Cartouchiens maudits.

Autant le repos accordé par le juge était nécessaire à Cartouche, autant il devait être nuisible au débile Baugrain. Semblable à ces vieux chevaux qui galopent quand ils sont échauffés, mais qui s'immobilisent dès qu'un temps d'arrêt leur a engorgé les jambes, le faible greffier avait bien fonctionné tant que l'interrogatoire s'était poursuivi sans relâche. Le repos, en arrêtant son élan, détendit ses nerfs et la fatigue s'empara du vieillard

convalescent, qui s'affaissa dans son fauteuil. Malgré sa ferme résolution de résister, il fut dompté par un sommeil de plomb.

Cette heure d'arrêt dans l'interrogatoire fut employée par M. de Badières à s'informer des arrestations faites par ses ordres, auprès de ceux qui revenaient de ces expéditions. Presque tous les complices avaient été surpris dans leurs tanières. Bon nombre de recéleurs, que la nouvelle de la confession avait alarmés, s'étaient fait pincer au moment où ils décampaient avec leur précieux butin, généralement composé de parures, de bijoux et de diamants. Tous ces objets, saisis sur les fuyards, étaient apportés par ceux qui avaient opéré les arrestations.

M. de Badières fit placer le tout sur sa table, qui se couvrit bientôt d'un monceau de richesses.

Au moment d'interroger à nouveau le condamné, le juge songea alors à son greffier, et le vit si complétement avachi par la fatigue qu'il comprit qu'en le réveillant il n'aurait plus qu'un homme hébété par le sommeil et incapable de rien de bon.

Il pensa aussi que Cartouche devait avoir à peu près tout dit et que la fin de l'interrogatoire serait insigni-

fiante. Il prit donc le parti d'écrire lui-même le reste du procès-verbal et de se passer de son greffier, qu'il laissa dormir.

Comme il l'avait deviné, Cartouche était au bout de son rouleau. Ce furent des redites qui prouvèrent que le misérable, vide de dénonciations, ne cherchait plus qu'à reculer de quelques heures la mort terrible qui l'attendait sur la place de Grève.

— Vous n'avez plus rien à confier à la justice? demanda le magistrat en interrompant ses inutiles répétitions.

— Plus rien, mon juge, répondit le condamné, qui n'osa pas nier qu'il eût fini.

Mais, à ce moment, ses yeux tombèrent sur les bijoux qui couvraient la table; son regard se fixa sur l'un d'eux et un souvenir parut lui traverser la pensée.

— Tiens! fit-il, j'oubliais complétement le Procureur!

— Pourquoi appelez-vous ce complice le Procureur? demanda M. de Badières, croyant à un sobriquet.

— Mais parce qu'il est ou a été procureur au Châtelet, autant qu'il m'en souvient, répliqua le dénonciateur.

Etonné, le juge regarda Cartouche pour s'assurer s'il plaisantait.

Le bandit était sérieux.

— Et quel est le vrai nom de cet homme que vous appelez le Procureur? demanda le magistrat.

Cartouche chercha un instant.

— Attendez donc un peu, dit-il. Ce drôle est si fin qu'il a tout fait pour nous le cacher. Le gaillard s'appelle Brichet.

Malgré sa puissance sur lui-même, M. de Badières, en entendant ce nom, ne put retenir un soubresaut convulsif, qui échappa au condamné, occupé à regarder les bijoux de la table.

— Et quel homme est ce Brichet? dit le juge d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir.

— Tout ce que je vous dirais ne vous le ferait pas mieux connaître que le bracelet qui est là sur la table et que vos agents ont dû confisquer à la grande Jeanneton en l'arrêtant. Ce bracelet porte un médaillon secret contenant une miniature qui, je ne sais pourquoi, est le portrait tout craché de notre homme.

D'une main un peu tremblante, M. de Badières prit le bracelet désigné, en trouva le secret et ouvrit le médaillon.

Au premier coup d'œil jeté sur le portrait, il devint subitement pâle.

II.

Avant d'aller plus loin, le lecteur doit savoir quel était ce Brichet, dont le portrait et le nom avaient si étrangement troublé M. de Badières.

En l'année 1697, Athanase Brichet, un des plus habiles procureurs du Châtelet, avait éprouvé le besoin de quitter les affaires et de jouir enfin de l'immense fortune qu'il avait amassée en quarante années d'un travail assidu.

Car il était fort riche !!!

Les envieux disaient tout bas que son incontestable talent et son opiniâtre activité n'auraient pu jamais atteindre à un pareil chiffre de fortune, si, en dehors de ses bénéfices de procureur, Brichet n'avait eu aussi l'heureuse et, surtout, la productive chance d'être l'administrateur de la fortune du célèbre duc de Vivonne, ce spirituel et débauché frère de la Montespan, qui, après

avoir palpé tant de millions, était mort, quelques années auparavant, ruiné à plates coutures.

De tous ces millions tombés des mains du prodigue duc de Vivonne était-il resté quelques notables bribes entre les doigts de son administrateur Brichet? Nous ne saurions le dire; mais nous constaterons que le duc défunt avait laissé dans le cœur de Brichet un sentiment que, fort habituellement, les gens qui volent n'éprouvent guère pour celui qu'ils ont dépouillé. Ce sentiment était celui d'une profonde reconnaissance.

Le procureur avait conservé le plus pieux souvenir de M. de Vivonne, et, chaque fois qu'un incident le rappelait à sa mémoire, il fallait voir avec quel respect et, surtout, avec quelle profonde émotion il prononçait le nom du duc, qu'il faisait toujours suivre de ce titre qu'avait porté le défunt : « *général des galères de France.* »

Cette reconnaissance de Brichet pour M. de Vivonne, « général des galères de France, » venait-elle de ce que le duc lui avait rendu jadis un important et discret service ou de ce qu'il avait le plus contribué à sa fortune? nous ne nous attarderons pas à chercher ce motif et nous nous contenterons de répéter que Brichet, devenu fort riche, avait songé, en 1697, à quitter les affaires.

Or, pour son étude de procureur, il ne pouvait trouver de préférable successeur que son fils Louis-Victor Brichet, alors âgé de trente ans, auquel il avait déjà appris toutes les finesses de la profession et qui mordait à la chicane avec une remarquable aptitude. Nous n'affirmerons pourtant pas que cette qualité de Brichet fils provenait d'une vocation, car, cinq années auparavant, Sébastien était encore un jeune homme qui n'annonçait aucune disposition pour l'état quelque peu sédentaire de procureur. Tout au contraire, il avait alors l'ardent désir de la prétentaine, du déplacement, des voyages lointains. Au lieu du pupitre de l'étude, qui le clouait sur sa place, il rêvait les caravanes à travers le monde et voulait se faire marin.

Mais il paraît que c'était aussi un garçon qui entendait facilement raison et savait faire céder ses goûts à ses intérêts, car, après deux entretiens fort sérieux avec son père, ce besoin immodéré de courir le monde disparut tout à coup, et, l'amour de la procédure remplaçant la passion des voyages, il se fit aspirant procureur avec un tel zèle que cinq ans après, comme nous l'avons dit, son père ne pouvait trouver un meilleur successeur quand il voulut enfin céder son étude.

Donc, Athanase Brichet, ayant laissé sa charge à son fils, se disposa à jouir de l'oisiveté dorée que lui permettait sa fortune. Il voulut tailler dans le grand et faire magnifique l'asile de sa vieillesse.

Dans l'île Saint-Louis, sur le quai de Béthune, il acheta deux masures, qu'il ordonna de raser, et, sur l'emplacement dégagé, il fit élever un superbe hôtel avec jardin. Rien ne fut épargné dans cette construction. On y fut prodigue de marbres, dorures, boiseries et peintures, peintures surtout, car Brichet paya dix mille livres, à un des fameux peintres de l'époque, un superbe portrait en pied de M. de Vivonne, qu'il fit installer au-dessus de la cheminée de son salon d'honneur, au milieu d'un splendide cadre surmonté d'un écusson où se lisaient ces mots : VICTOR DE ROCHECHOUART, DUC DE MORTEMART ET DE VIVONNE, GÉNÉRAL DES GALÈRES DE FRANCE.

Son hôtel enfin terminé, Brichet se préparait à y faire son entrée. Malheureusement, si l'homme propose, le ciel dispose, et, paraît-il, la volonté céleste était que l'ex-procureur ne pût jouir de son œuvre. Une brutale apoplexie le fit subitement passer de vie à trépas, et il s'en alla, pour l'éternel repos, s'étendre dans son tombeau du cimetière Saint-Jean.

Nous demandons pardon à nos lecteurs pour tous ces détails, mais ils sont indispensables à l'intelligence de la singulière et véridique histoire dont nous avons entrepris le récit.

Passons maintenant à Louis-Victor Brichet, le véritable héros de notre histoire.

Devenu subitement libre dans ses volontés et maître de l'immense fortune paternelle, il semblait naturel que Brichet fils renonçât maintenant à ces fonctions de procureur qui immobilisaient son esprit d'aventures, et qu'il donnât enfin libre cours à ses désirs de voyages et d'escapades lointaines.

Il n'en fut rien.

Brichet fils garda son étude et conserva ces habitudes sédentaires que, des années auparavant, il avait tant paru prendre à contre-cœur.

En héritant, il avait congédié la domesticité un peu trop vieille de son père, après avoir d'abord largement récompensé tous ses anciens serviteurs. Ne voulant pas occuper le magnifique hôtel du quai de Béthune tant qu'il resterait dans les affaires, il remplaça toute cette domesticité par un seul serviteur mâle, nommé Colard, qui, avec une cuisinière, devait suffire au service du lo-

cal de la rue du Mouton, où se trouvait l'étude, que Brichet comptait habiter tant qu'il resterait procureur au Châtelet.

Ce Colard, âgé de quarante-cinq ans quand il entra au service de Brichet, était le plus complet spécimen du domestique fidèle, discret, probe et dévoué à ses maîtres. Long et sec au physique, peu causeur et nullement curieux au moral, il faisait son service sans bruit et sans observations. Il se disait Normand et se donnait pour ancien militaire. Le procureur apprécia bien vite cette perle des serviteurs et lui donna toute sa confiance.

Une fois par semaine, Colard partait de la rue du Mouton pour aller au quai de Béthune donner de l'air à l'hôtel inhabité et protéger le mobilier contre toute dégradation. Chaque fois il revenait émerveillé par la vue de toutes ces splendeurs inutiles.

— Quand donc monsieur se décidera-t-il enfin à jouir d'une aussi magnifique habitation? demandait le digne serviteur à son maître.

— Dieu sait quand! répondait Brichet. Un simple procureur ne peut être logé en prince; on rirait de moi, et les clients m'en voudraient. Nous irons là-bas dans quelques années... quand j'aurai quitté les affaires.

Ajoutons que, toutes les fois que Colard partait pour sa visite à l'hôtel de l'île Saint-Louis, Brichet n'oubliait jamais de lui faire au départ la recommandation suivante :

— Surtout, veille bien au portrait de M. de Vivonne, général des galères de France.

Car, particularité étrange, la reconnaissance du père pour M. de Vivonne semblait avoir passé au fils. C'était aussi la même émotion quand il prononçait le nom du duc, auquel il ne manquait jamais non plus d'ajouter son titre de « général des galères de France. »

Nous l'avons dit : L'homme propose et le ciel dispose, Brichet qui ne voulait pas habiter son hôtel avant un long temps, comptait sans doute sans l'amour qui devait le conduire sous ce toit à une époque bien moins lointaine. L'esprit aventureux de Brichet (de nos jours on dirait l'esprit fantaisiste) n'avait pas été complétement étouffé par la procédure. Il sommeillait seulement et, s'il ne se réveilla pas pour le pousser aux voyages, il reparut pour lui faire contracter un mariage bien peu en rapport avec son état de fortune et surtout avec ses graves allures de procureur.

Il fit ce que tous ses amis appelèrent unanimement une folie.

A l'heure habituelle où il se rendait quotidiennement au Châtelet, le hasard mit plusieurs fois sur sa route une jeune et charmante jeune fille, au candide maintien et à la mise des plus modestes.

Brichet avait atteint ses trente-cinq ans, et jusqu'à ce jour, les femmes n'avaient joué dans son existence qu'un rôle très-secondaire. Il s'amouracha tout à coup de cette jolie passante, et, ne songeant d'abord qu'à la satisfaction d'un caprice, il mit Colard à ses trousses.

Le domestique revint bientôt muni de renseignements détaillés.

La jeune fille était une laborieuse et fort sage ouvrière, du nom de Pigeot. Elle vivait de son seul travail, solitaire en sa mansarde, car, privée de sa mère morte, elle n'avait plus que son père, qui habitait Nancy où il était ouvrier cordonnier. La jeune fille avait été conduite à Paris par une comtesse qui en voulait faire sa femme de chambre. Ebloui par ce qu'il regardait comme une position brillante pour sa fille, le cordonnier Pigeot avait consenti à se séparer de son enfant.

Mais, malheureusement, la comtesse avait un mari débauché, qui, par sa conduite, força la jeune fille sage à demander son congé. Elle se trouva donc seule sur le

pavé de Paris et sans un denier pour regagner son pays; car, à cette époque, le voyage de Paris à Nancy était un long et coûteux déplacement.

De son côté, le cordonnier était trop pauvre pour venir chercher sa fille ou même pour lui envoyer simplement la somme suffisante pour la faire revenir seule. En cette extrémité, Pauline Pigeot avait cherché et trouvé du travail de couture et s'était mise courageusement à la besogne pour gagner, au prix de beaucoup de privations, l'argent de son voyage.

C'était alors que Brichet l'avait rencontrée. La jolie fille d'un pauvre cordonnier lui sembla pouvoir faire une charmante maîtresse, et, en le chargeant de transmettre d'assez généreuses propositions, il lui dépêcha encore Colard.

Colard, nous l'avons dit, était un adroit et fidèle serviteur; mais c'était aussi un honnête homme, très-incapable de ce rôle honteux. Il ne put réussir, non pas seulement par maladresse, car un plus habile eût pareillement échoué, mais parce que Pauline était sincèrement vertueuse.

L'obstacle irrita Brichet, qui devint sérieusement amoureux et songea à épouser celle qu'il convoitait au-

paravant pour maîtresse. Il hésita d'abord. Quoi ! lui ! le millionnaire, le procureur honoré de tous, épouser la fille d'un savetier qu'il appellerait son beau-père ! pouah ! ! Mais, l'amour commandant en maître, Brichet trouva enfin un moyen terme entre sa passion et son amour-propre.

Il expédia bien vite à Nancy, auprès du cordonnier Pigeot, son dévoué Colard, qui, en ambassadeur habile, revint dix jours après rapportant le consentement du père au mariage et l'engagement pris par le savetier, moyennant une rente de 600 livres, *de ne jamais chercher à revoir sa fille.*

Le mois suivant Pauline Pigeot était mariée avec Brichet, qui la présenta à tous ses amis comme orpheline. Le procureur avait eu la main heureuse. Pauline était une bonne et gracieuse femme qui se mit bien vite au niveau de sa brillante position et n'en resta pas moins vertueuse.

Huit jours après son mariage, Brichet avait vendu son étude à son premier clerc Grosbec et s'était installé dans son magnifique hôtel de l'île Saint-Louis.

Dès lors la vie de Brichet fut celle d'un homme heureux et aimé. Le savetier beau-père tenait parole et ne

donnait d'autre signe d'existence que d'envoyer, de Nancy, son reçu de chaque quartier de la pension de 600 livres que Brichet avait chargé Colard de lui expédier régulièrement tous les trois mois.

Cette discrétion de son beau-père durait déjà depuis dix années, quand un petit événement vint troubler le bonheur sans nuage de l'époux. Colard, qui, jusqu'à ce jour, s'était seul chargé des rapports avec le savetier, tomba malade d'une fièvre cérébrale qui le laissa vingt jours dans le délire.

Justement le quartier de la rente allait échoir. Brichet, ne pouvant demander des renseignements à son domestique incapable de lui répondre, s'enquit du nom d'un procureur à Nancy et lui adressa sous pli un billet de caisse avec prière de chercher et de payer le nommé Pigeot.

Quinze jours après, le billet de caisse revenait de Nancy avec une lettre portant ces mots :

« *Mon honoré et ex-confrère,*

« *J'ai visité tout Nancy et fouillé ses environs. Il m'a*
« *été impossible de trouver un cordonnier appelé Pigeot.*
« *Je suis certain que jamais aucun individu portant ce*
« *nom n'a habité le pays.* »

On comprend quel fut, à la lecture de ce billet, l'étonnement de Brichet.

— Alors, depuis dix ans, qui donc a touché cette pension et en a expédié les reçus? se demanda-t-il tout surpris par cette révélation inattendue sur son beau-père inconnu.

Il eut le bon esprit de ne pas souffler mot à sa femme de cette étrange missive de Nancy, avant d'avoir eu une explication avec Colard. Seul, le domestique avait causé, traité et correspondu avec le cordonnier Pigeot, seul il pouvait trouver la clef de ce mystère.

Aussitôt donc que le serviteur fut rétabli, son maître lui montra la lettre qui niait l'existence du beau-père. On juge de l'étonnement de Colard, qui, encore plus intrigué que son maître, voulut en avoir le cœur net et prit aussitôt la poste pour Nancy.

Le brave homme, n'écoutant que son zèle, avait eu le tort de ne pas consulter ses forces mal revenues, car, une semaine plus tard, Brichet reçut une lettre de Colard, par laquelle il lui disait que, surpris en route par une rechute de maladie, il était alité depuis cinq jours dans la ville de Châlons.

Mais, à la même heure, avec l'écrit de Colard, il était

aussi arrivé une autre lettre, datée de Bruxelles et adressée à Mme Brichet. Cette missive était du savetier Pigeot, qui annonçait à sa fille que, s'étant compromis dans une affaire politique, ses amis l'avaient soustrait à toutes les recherches jusqu'à ce qu'il pût s'enfuir. Maintenant il était en sûreté à Bruxelles, disait-il, et il donnait sa nouvelle adresse dans cette ville.

— Il aura pris le procureur de Nancy pour un exempt de police qui le cherchait et il lui aura caché sa piste avec soin, pensa aussitôt Brichet quand sa femme lui donna connaissance de la lettre de son père.

Et, immédiatement, il écrivit l'ordre à Colard de ne pas continuer un voyage devenu inutile et de regagner Paris dès que l'état de sa santé le lui permettrait.

Au bout de quinze jours, Colard revenait blême et exténué par les souffrances et la fatigue.

Tel fut le seul tracas que donna au gendre le commode beau-père, qu'il ne devait jamais voir. Colard n'eut que la peine, au lieu de Nancy, d'envoyer la pension à Bruxelles, d'où les reçus lui arrivèrent régulièrement.

Hélas! rien ne dure ici-bas... le bonheur surtout! Brichet en eut la preuve. Sa félicité conjugale ne dura que dix-sept années, au bout desquelles un refroidisse-

ment emporta Mme Brichet, qui mourut en laissant à son mari, pour le consoler, une charmante fille de seize ans, aimable, bonne et s'appelant Pauline comme sa mère.

Nous ne dirons pas trop en avançant que la mort de Mme Brichet toucha plus péniblement encore Colard que le mari. Le vieux serviteur s'était pris d'une adoration profonde pour cette femme si douce, si modeste et si sincèrement vertueuse. Intermédiaire habituel de ses aumônes, il savait tout ce qu'il y avait de bonté et de charité dans ce cœur qui venait de cesser de battre ! De son côté, Mme Brichet avait apprécié le dévouement de Colard et, à son heure dernière, quand il pleurait à son chevet, pendant que Brichet demeurait presque pâmé de douleur au pied du lit, elle murmura tout bas à l'oreille du brave domestique :

— Veille aussi sur ma fille.

Cette volonté dernière fut une religion nouvelle pour Colard, qui reporta sur l'enfant le culte respectueux qu'il avait pour la mère. Jamais jeune fille ne fut entourée de soins plus affectueusement empressés. Un mot, un désir de Pauline étaient un ordre pour l'infatigable zèle du serviteur devenu un esclave de toutes les heures.

Brichet avait beaucoup gémi, énormément pleuré. Aussi son chagrin, comme toutes les douleurs trop violentes, fut de courte durée.

Après avoir si longtemps abrité le bonheur conjugal de l'ex-procureur, l'hôtel du quai de Béthune était devenu bien triste... tant triste même que Brichet, au bout de deux années de veuvage, se demanda pourquoi ce bonheur perdu ne se retrouverait pas dans un second mariage.

Il avait alors cinquante-deux ans. A cet âge on devient égoïste. Sans s'inquiéter des années qui pesaient sur sa tête, il souhaita une toute jeune femme. Mais, pour se donner un prétexte à pareille folie, il se dit que la nouvelle et jeune Mme Brichet serait à la fois pour Pauline une compagne et une amie.

Et il se mit si bien en quête que, quinze jours après, il demanda et obtint la main de Mlle Aurore Fouquier, la fille d'un capitaine de chevau-légers qui s'empressa d'accepter ce gendre plus âgé que lui, mais millionnaire.

Quand Brichet annonça son prochain mariage à Colard, il crut devoir y ajouter une excuse.

— Vois-tu, mon brave Colard, j'étais bien seul sur

cette terre, dit-il d'une petite voix dolente destinée à apitoyer le vieux domestique sur son malheureux isolement.

— Seul ! et votre fille... vous l'oubliez donc ? demanda ce dernier d'un ton sec.

— Mais non, c'est justement pour ma fille que je me sacrifie en prenant une jeune femme. Toutes deux du même âge, elles s'aimeront comme de vraies sœurs.

Colard attacha sur son maître un long et triste regard, mais il n'ajouta pas un mot. Le respect lui fermait sans doute la bouche.

A cette époque, le souvenir de sa défunte épouse était si bien sorti de la mémoire de Brichet, qu'il avait supprimé la pension du savetier Pigeot, son premier et invisible beau-père. Celui-ci trouva sans doute la chose juste, car son ex-gendre ne reçut plus jamais de lui de nouvelles ni de réclamations.

— Il doit être mort, se dit Brichet.

Le mois suivant vit donc se célébrer le mariage par lequel Victor Brichet donnait à sa fille Pauline, âgée de dix-huit ans, une belle-mère qui n'avait pas encore atteint sa vingtième année.

La seconde épouse avait des goûts moins modestes que la première, aussi l'hôtel du quai de Béthune s'égaya su-

bitement du bruit des fêtes où chacun venait admirer la beauté de la nouvelle mariée.

Pendant six semaines le quinquagénaire époux fut radieux de bonheur.

Puis un jour il devint triste.

Le lendemain il était sombre.

Le surlendemain, le jovial Brichet s'était transformé en un bonhomme farouche et à peu près muet.

Enfin, un beau matin, sans que rien eût fait prévoir cette lubie, il annonça chez lui qu'il allait accomplir un voyage, et en avertit ses amis.

De tous ses amis, il n'en était pas de plus intime que M. de Badières, juge au Châtelet, qui tressauta d'étonnement quand il lui fit part de ce projet.

— Diable ! fit-il, est-ce que les turlutaines de ta jeunesse te reprennent ? Sais-tu, Victor, que tu comptes plus de la cinquantaine et tu as un peu trop attendu pour satisfaire ta juvénile passion des grands voyages.

Brichet feignit de sourire.

— Oh ! dit-il, voilà de bien grandes craintes pour un tout petit voyage de quelques lieues.

Deux jours après, en entrant le matin pour faire son service, Colard ne retrouva plus son maître dans sa cham-

bre ; il avait quitté l'hôtel pendant la nuit et, sur la cheminée du grand salon, au pied du portrait de M. de Vivonne, général des galères de France, on trouva un fort laconique billet par lequel Brichet annonçait son départ à sa femme et à sa fille.

L'ex-procureur n'avait dû prendre avec lui qu'une mince valise, puisque, dans la nuit de son départ, il n'avait réveillé aucun domestique pour lui faire emporter de lourdes malles. Un si piètre bagage justifiant bien le très-court voyage qu'il avait annoncé à ses amis, on fut d'abord sans crainte sur son absence pendant un mois, bien qu'il ne donnât pas de ses nouvelles.

Le second mois on s'étonna de son silence, sans se montrer pourtant encore trop inquiet. Tous ses vieux camarades, en se rappelant cette passion des voyages qui avait tant tourmenté sa jeunesse, s'expliquaient bien qu'un caprice avait pu l'entraîner au loin et riaient de cette folie qui, à un âge où le coin du feu nous est si doux, faisait courir les grands chemins à un homme mûr, abandonnant une jeune fille à marier et une jeune femme après quelques semaines de mariage.

Mais, un à un, les mois s'écoulèrent, sans révéler signe d'existence de l'absent.

M. de Badières fit tout ce qu'il put pour retrouver la piste de son ami disparu. Dans toutes ses recherches, il n'eut pas de plus actif auxiliaire que Colard. Le brave homme avait d'abord gardé rancune à son maître, au moment du mariage, d'avoir donné à une jeune épouse une part de cette tendresse qu'il devait conserver entière à sa fille; mais l'étrange disparition de Brichet éteignit chez Colard tout ressentiment et fit renaître plus vif ce dévouement sincère dont il avait fait preuve depuis vingt-deux ans. Ce fut lui qui, à force de recherches dans tous les bureaux de voitures publiques, finit par découvrir le nom de Brichet inscrit sur le registre de cette patache qu'on appelait alors trivialement : « le pot de chambre de Versailles. »

A Versailles, premier relai de la route du Mans, Colard, toujours furetant dans les livres de poste, parvint à apprendre que Brichet avait attendu et pris au passage le coche de Chartres. Mais dans cette ville il lui fut impossible de retrouver la plus mince trace.

Brichet avait-il continué sa route? Etait-il revenu sur ses pas et rentré à Paris?

Cette dernière hypothèse faisait trembler M. de Badières et le vieux domestique, car Brichet, à sa rentrée

à Paris, avait peut-être été victime d'un de ces fréquents meurtres avec lesquels la bande de Cartouche épouvantait la ville. A chaque cadavre nouveau que la police, au matin, relevait sur le pavé de Paris, Colard accourait tout ému; mais, heureusement, nulle victime de ces assassinats ne lui avait montré les traits de son maître regretté.

Bref, au bout de deux longues années, Brichet n'avait pas encore reparu et, malgré tout le zèle déployé, il avait été impossible de savoir s'il était mort ou vivant.

Le lecteur comprendra maintenant la poignante émotion éprouvée par le juge de Badières quand, interrogeant Cartouche, ce dernier lui avait tout à coup prononcé le nom de cet ami d'enfance qu'il cherchait depuis deux années.

Malgré ce titre de procureur et ce nom que le condamné donnait au complice qu'il dénonçait, malgré ce portrait du médaillon qui montrait au magistrat le visage bien connu de Brichet, M. de Badières se refusait à croire à la possibilité d'une complicité quelconque entre ce misérable assassin et un homme riche, heureux, et qu'on avait toujours cité pour son inattaquable probité. Aucun

lien ne devait réunir ces deux êtres; nul motif ne pouvait les avoir mis en contact.

— Quelle part prenait dans vos expéditions celui que vous appelez le procureur? demanda le juge en raffermissant sa voix.

— Oh! c'était un trop adroit singe pour se compromettre en mettant la main à la pâte; il se contentait de fournir des conseils et d'indiquer les bons coups à faire, répondit Cartouche.

— Quel âge donnez-vous à cet homme?

— Cinquante-cinq ou six ans.

M. de Badières éprouva un frisson à cette réponse qui précisait bien l'âge de Brichet. Tout en écrivant les dires de l'accusé, à la place de son greffier endormi, le juge guettait de l'œil Beaugrain étalé sur son fauteuil. Il tremblait de le voir s'éveiller pour écouter cette déposition que, seul, le magistrat avait reçue. Car, nous l'avons dit, les huissiers et gens de justice, qui se tenaient à l'autre bout de la salle à la disposition du juge, étaient trop éloignés pour rien entendre.

— Où la justice peut-elle trouver cet homme? reprit M. de Badières.

— Rue de la Bûcherie, la maison d'un potier-d'étain,

au troisième étage. On frappera cinq coups ; il ouvrira un guichet percé dans la porte et on lui dira : « Parlons de M. de Vivonne. » A ce mot de passe, il laissera entrer chez lui.

— Depuis quand est-il affilié à votre bande?

— Deux ans environ.

C'était bien la date de la disparition de Brichet. Le juge écrivit d'une main fébrile cette dernière réponse du dénonciateur.

Tout à coup, sur la place de Grève, s'éleva une immense clameur qui fit bondir dans son fauteuil le greffier réveillé en sursaut.

Le jour commençait à poindre, et le peuple, enfin lassé par cette nocturne attente, réclamait son condamné. Ces hurlements, qui lui annonçaient que l'heure fatale était venue, firent perdre à Cartouche le cynique sang-froid dont il avait fait preuve pendant cette longue séance.

— N'avez-vous plus rien à déclarer? demanda M. de Badières, brusquant au plus vite le dénouement.

— Non, balbutia le bandit.

Sur un signe du juge, le bourreau entraîna sa proie. Cinq minutes après, un coup sourd, suivi d'un cri

strident, annonça que le premier coup de barre venait d'être donné à celui que l'arrêt avait condamné à être rompu vif.

A ce moment, M. de Badières disait au greffier tout honteux d'avoir dormi :

— Beaugrain, ramassez ces pièces et portez-les au greffe du Châtelet.

Si Beaugrain avait su ce qui s'était passé pendant son sommeil, il aurait été fort surpris de ne pas retrouver parmi ses paperasses le procès-verbal concernant Brichet.

Ce papier était au fond de la poche de M. de Badières avec le bracelet au médaillon.

III.

Au milieu de l'allégresse générale causée par la mort de Cartouche et la capture de sa bande, un homme était resté profondément triste. Nous n'avons pas besoin de nommer M. de Badières.

Sorti de l'Hôtel-de-Ville, où ne le retenait plus sa charge, il avait erré à l'aventure dans Paris, se demandant sans cesse s'il n'avait pas vraiment rêvé ce qu'il croyait lui avoir été dit par le voleur célèbre. Il voulait douter ; mais, pour le rappeler à la réalité, le juge, au fond de sa poche, sous ses doigts crispés, sentait craquer le papier sur lequel il avait écrit lui-même la déposition soustraite.

— Non, ce n'est pas possible! se disait-il, ce bon et honnête Brichet ne devait avoir aucun point de contact avec un pareil brigand. Pourquoi ? dans quel but ? pour quel motif ? Il possédait une énorme fortune, il n'avait point d'ennemis, sa récente union le faisait heureux Donc l'intérêt, la vengeance ou le désespoir n'ont pu le pousser vers Cartouche.

Malgré tous ces raisonnements, M. de Badières sentait toujours dans son cerveau se dresser cette question :

— Alors pourquoi est-il parti ?

Faute de pouvoir trouver ce motif qu'il cherchait depuis plus de deux ans, le juge renonçait à la solution de cet indéchiffrable problème pour revenir à la situation présente, c'est-à-dire à la révélation de Cartouche.

— Cet homme qu'on m'a dénoncé a peut-être quel-

que ressemblance avec Brichet, et ces gueux ont trouvé drôle de lui donner le sobriquet de procureur en l'appelant Brichet. Je suis certain de ne trouver qu'une fort vague similitude entre mon pauvre ami et ce scélérat, quand il comparaîtra devant moi, après que je l'aurai fait capturer.

A cette dernière pensée, le juge s'arrêtait subitement indécis.

— Oui, se disait-il ; mais si, après l'avoir fait saisir, j'allais être en présence du procureur lui-même et le trouver coupable ?

La confiance en la probité de son ami était trop forte chez M. de Badières pour qu'il pût longtemps persister dans cette crainte de voir Brichet en personne comparaître devant lui. Aussi en vint-il à rire de lui-même en ajoutant :

— Je suis fou et je fais injure à mon pauvre Brichet, en croyant à une pareille possibilité.

Mais, à ce moment, un souvenir le fit douloureusement tressaillir. Sa mémoire lui rappela tout à coup un détail de la déposition de Cartouche qu'il avait complétement oublié. Pour pénétrer chez le faux ou véritable Brichet, le révélateur ne lui avait-il pas dit que le mot

de passe était cette phrase : « Parlons de M. de Vivonne... » ?

Or, M. de Badières savait le respect profond que les Brichet, père et fils, avaient gardé pour la mémoire du défunt général des galères de France. Pourquoi ce nom venait-il se mêler à cette déposition et sembler bien préciser que ce complice devait être le véritable Brichet?

Tout à ses réflexions, le juge avait erré au hasard dans Paris ; mais, à son insu, l'instinct lui avait fait prendre un chemin bien souvent suivi. Il se retrouva devant l'hôtel du quai de Béthune.

— Que dois-je faire ? se dit-il. Si Brichet est coupable, me faut-il aussi déshonorer sa femme et sa fille ? Essayons encore une fois de puiser ici quelque renseignement qui me guide.

Il souleva le marteau de la porte.

Ce fut Colard qui vint lui ouvrir.

— Avez-vous enfin des nouvelles de mon bon maître ? demanda-t-il aussitôt au juge.

Cette question était, non machinale, mais habituelle chez le vieux laquais toutes les fois qu'il voyait le magistrat. Le mystérieux sort de son maître paraissait être

devenu l'unique préoccupation du dévoué domestique.

Le juge avait si souvent répondu : « non » à cette perpétuelle demande, que Colard poussa un cri impossible à décrire, quand M. de Badières lui répondit :

— Oui, j'ai des nouvelles.

En ajoutant aussitôt :

— Des nouvelles... étranges!

Tout entièr à sa préoccupation et le regard fixé vers la terre, le juge avait, pour ainsi dire, parlé malgré lui et sans savoir même à qui il répondait. Le sentiment de son imprudence lui vint tout à coup et il leva vivement les yeux pour voir à qui il avait affaire.

— Qu'as-tu donc, Colard? s'écria-t-il subitement à la vue du bonhomme.

Le domestique était pâle comme la mort, et, de ses deux mains tremblantes, il se retenait au chambranle de la porte pour ne pas tomber, car ses jambes flageollaient sous lui.

— Ah ! monsieur vient de me porter un terrible coup, bégaya-t-il d'une voix faible. Quand vous m'avez dit avoir des nouvelles, j'ai cru mon maître retrouvé. Mais ces nouvelles... étranges me disent clairement qu'il est mort. Passer aussi vite de la joie au désespoir, c'est une

rude épreuve à mon âge! car, j'ai bien deviné, n'est-ce pas? monsieur le juge, mon bon maître est mort?

Il y avait tant d'affection désolée dans la voix de Colard que M. de Badières se dit aussitôt :

— Il aimait tant Brichet que je puis me fier à lui en l'employant.

De grosses larmes coulaient des yeux du serviteur qui répétait :

— Mon bon maître est mort !!

Le juge repoussa doucement Colard qui lui barrait la porte et pénétra dans le vestibule en disant :

— Calme-toi un peu, mon brave ami, et apprends-moi d'abord où sont tes maîtresses.

— Pour ne pas entendre le bruit et les cris de cette foule attirée par l'exécution, ces dames se sont retirées tout au fond de la maison.

Il fit un mouvement pour s'éloigner, en ajoutant :

— Je vais vous annoncer.

M. de Badières le retint vivement.

— Non, Colard, ne dérange pas ces dames. C'est à toi seul que j'ai affaire. Viens m'écouter dans ce petit parloir.

Et le magistrat entra dans la pièce désignée, suivi par

Colard, dont la figure exprimait une douloureuse surprise.

— Rappelle bien tous tes souvenirs, mon ami, et dis-moi depuis quand tu es dans cette maison, continua le juge, après avoir fait asseoir le serviteur près de lui.

— Vingt-deux ans, monsieur. Je suis entré deux années avant le premier mariage de mon maître.

— Rien d'extraordinaire que tu saches avait-il précédé ce mariage? La première Mme Brichet était bien orpheline comme le disait son mari, n'est-ce pas?

L'existence du savetier Pigeot était un secret de son maître. Le fidèle Colard ne crut pas devoir le trahir.

— Orpheline de père et de mère, dit-il.

— Mme Brichet avait-elle d'autres parents avec lesquels Brichet pouvait être en désaccord?

— Aucuns parents.

— De son côté, ton maître comptait-il dans sa propre famille des personnes avec lesquelles il fût en hostilité?

— Son père mort, monsieur était seul au monde.

— Oui, mais d'une époque qui avait précédé ton entrée ici, Brichet, devant toi, ne se rappelait personne dont il eût à se plaindre, dont il voulait se venger, par exemple?

— De son passé, monsieur ne citait qu'un seul homme, et pour celui-là il était loin d'avoir de la haine.

— Quel était cet homme ?

— M. de Vivonne.

A ce nom, le magistrat crut entendre encore vibrer à son oreille la voix de Cartouche lui disant : Le mot de passe est « parlons de M. de Vivonne. »

Il poursuivit donc :

— Sais-tu quel motif avait ton maître d'aimer M. de Vivonne, qui est mort depuis trente-trois ans déjà ?

— C'était un secret confié par son père.

— Et lui, ne l'a-t-il pas dit à un autre ?

— Je crois que la première Mme Brichet en avait reçu la confidence.

— Pauline en a-t-elle connaissance ?

— Je ne le pense pas.

— Et la nouvelle épouse ?

— Je suis certain que non, car, dernièrement, elle demandait la raison qui avait fait donner la place d'honneur du salon à ce personnage et voulait faire enlever cette toile pour y substituer son propre portrait. M. de Vivonne a obtenu grâce parce que madame s'est décidée à utiliser l'autre cadre qui lui faisait pendant et qui était

vide. Après son second mariage, M. Brichet avait commandé ce cadre pour son image en pied.

— Qu'est devenu ce tableau?

— Il n'a jamais été exécuté, car mon maître disparut à cette époque.

— De sorte que vous n'avez plus rien qui vous rappelle les traits de l'absent?

— Malheureusement non. Nous n'avions qu'une miniature qui appartenait à Mlle Pauline. Elle eut l'idée de faire monter le médaillon en bracelet et, à Noël dernier, ce bracelet lui fut volé à la messe de minuit.

Involontairement, M. de Badières tâta le bracelet qu'il avait dans sa poche. Rien dans ce que lui disait Colard ne pouvait le mettre sur cette piste tant cherchée.

Il tenta une autre voie.

— Voyons, dit-il, recueille bien tes souvenirs et tâche de te rappeler tout ce que ton maître a fait ou dit dans la journée qui précéda son départ.

— Mais je vous l'ai répété cent fois, monsieur de Badières; il est resté dehors toute la journée.

— Où supposes-tu qu'il puisse être allé?

— Chez vous.

— C'est vrai, mais il n'y est resté qu'une heure.

— Chez son notaire peut-être, dit Colard de la voix hésitante d'un homme qui cherche.

— Et, selon toi, que pouvait-il faire chez son notaire? Son testament, n'est-ce pas?

Au lieu de répondre, Colard regarda le juge avec méfiance; il paraissait se demander à quoi tendaient toutes ces questions. M. de Badières devina aussitôt ce sentiment.

— Oh! fit-il, ne t'effarouche pas, mon bon Colard; tout ce que je te demande là est uniquement dans l'intérêt de ton maître. Je reprends ma question : Tu supposes donc qu'il allait faire son testament?

— Puisqu'il partait en voyage.

— Es-tu bien sûr que ce fût en voyage?

La méfiance reparut dans les yeux de Colard.

— Où donc alors? dit-il sèchement.

— Que sais-je? A quelque rendez-vous dangereux ou pour une expédition périlleuse.

Colard regarda le juge et devint blême.

— Pourquoi pâlis-tu? demanda le magistrat, qui vit cette émotion du vieux domestique.

— Parce que, depuis une heure, vous me torturez par vos questions, monsieur de Badières; parce que je

devine que vous apportez ici un malheur qui va retomber sur Mlle Pauline et la faire souffrir; parce que je sens que cette jeune fille est menacée de quelque chose beaucoup plus terrible que la nouvelle de la mort de son père.

Et Colard fondit en larmes.

Ce nom de Pauline prononcé par le laquais fit cesser, chez M. de Badières, le combat que se livraient sa sévérité de juge et sa vieille amitié pour Brichet. La pensée que cette jeune fille, qu'il avait vue naître, porterait un nom déshonoré s'il faisait son devoir, le rendit sourd à la voix de sa conscience de magistrat.

— Tu aimes donc bien Pauline? demanda-t-il.

— Oui, sa mère me l'a confiée au lit de mort, dit le laquais avec une énergie qui contrastait avec sa faiblesse de tout à l'heure.

— Et tu aimais aussi Brichet?

— Oui, répéta Colard, mais, cette fois, avec sa méfiance revenue.

— Eh bien! dans l'intérêt de Pauline et de son père, je vais te confier une mission sur laquelle il faut me jurer de garder toujours le secret.

— Je le jure, dit Colard.

— Rends-toi rue de la Bûcherie, tu chercheras la maison d'un potier d'étain.

— Je la trouverai..

— En évitant autant que possible d'être vu, tu pénètreras dans cette maison et tu monteras trois étages. Tu frapperas cinq coups à une porte percée d'un guichet.

— Cinq coups, répéta le domestique, qui écoutait ces détails tout surpris.

— A ce signal, quelqu'un paraîtra au guichet et tu lui diras : « Parlons de M. de Vivonne ! » N'oublie pas cette phrase.

— Soyez tranquille..

— Alors la porte s'ouvrira et tu te trouveras en présence de quelqu'un... que tu connais et tu lui diras : « Vous avez été dénoncé ; fuyez au plus vite ; M. de Badieres attendra deux jours avant de faire son devoir de magistrat. » Tu m'as compris?

— Oui, et en agissant ainsi, vous m'assurez que j'épargnerai un malheur à Pauline? demanda Colard en regardant le juge en face.

— Tu en seras certain quand tu auras vu celui auquel je t'envoie, répondit M. de Badières avec un triste sourire.

Sans en demander davantage, Colard partit en courant de toute la vitesse de ses vieilles jambes. Un quart d'heure après, il atteignait la rue de la Bûcherie et découvrait la maison du potier. Au troisième étage, comme l'avait dit le juge, se trouvait une porte percée d'un guichet.

Il y frappa cinq coups.

IV

Tout a été dit sur les mœurs de la Régence. Cette vie corrompue, bruyante et sans vergogne de l'élite de la société a trop souvent été décrite pour qu'il nous paraisse utile de reprendre ici ce thème usé. Contentons-nous de dire que, après cette existence triste et bigotement hypocrite que la Maintenon avait imposée à la Cour pendant les dernières années de Louis XIV, la mort du vieux Roi fit subitement tomber toute cette austérité d'emprunt des grands. La débauche déborda d'au-

tant plus impétueuse qu'elle avait été plus sévèrement comprimée.

A l'heure de notre histoire, c'est-à-dire en la sixième année de la Régence, le vice avait conquis son droit de régner sans conteste, et s'étalait cyniquement au grand jour. Duels, enlèvements, amours éhontées, orgies bruyantes, scandales publics, batailles avec la police, n'étaient que jeux quotidiens pour la noblesse, assurée de l'impunité par un maître qui prêchait d'exemple. Les liens du mariage n'étaient, pour bien des époux, qu'une lettre morte... quand ils n'en faisaient pas une lettre de change tirée par l'un d'eux sur le désordre de son conjoint; car c'était le temps des productives liaisons. Des maris devaient titres et places à la beauté de leurs femmes, et bien des hommes demandaient leur luxe à des amours généreuses. Le sens moral sembla s'être subitement émoussé pendant ces années que dura la Régence.

Bien loin de se cacher, la dépravation se produisit publiquement. Les grandes dames, au bras de leurs amants, n'hésitaient pas à se mêler au bas peuple, aux soldats et aux grisettes dans les cabarets fameux. De ce contact de deux sociétés si disparates naissaient souvent des querelles, quelquefois à main armée, qui, quand elles ne se-

maient pas des cadavres derrière elles, faisaient toujours naître au moins un énorme scandale. Pendant huit jours, on chansonnait par la ville les noms des nobles dames compromises en ces bagarres de mauvais lieux, mais tout s'oubliait vite par la fréquence de ces éclats qui fournissaient sans cesse une nouvelle pâture à la chronique scandaleuse.

Parmi ces cabarets fameux, un des plus fréquentés était celui du *Broc d'or*, situé au coin du quai et de la Grève. Le rez-de-chaussée consistait en une longue salle, sorte de cuisine, où le peuple venait boire en des gobelets d'étain sur de grossières tables de bois. Si le mobilier de cette salle était primitif, il n'en était pas de même des deux étages supérieurs, où un luxueux ameublement attendait la clientèle titrée qui arrivait y déguster les vins fins, inconnus aux buveurs d'en bas. De petites salles discrètes, sourdes et bien closes, servaient aux parties fines de ces pratiques de choix.

Bien que toujours peuplé, le vaste cabaret du *Broc d'or* avait surtout des jours où il était trop petit pour contenir la foule. Ces jours étaient ceux d'une exécution en Grève. Par ses fenêtres sur la place, la maison offrait aux curieux une façon commode de bien voir le spectacle, tout

en savourant les vieux crus et l'excellente cuisine de maître Gérôme, le cabaretier.

Donc, le 11 janvier, le *Broc d'or* regorgeait de pratiques, à la grande joie de maître Gérôme, qui, en apprenant que Cartouche avait demandé la confession, s'était frotté les mains. Ce retard à l'exécution lui assurait une jolie vente, car le nombre des bouteilles bues croissait en raison de la longueur de l'attente des consommateurs, qui, loin de partir d'un endroit aussi agréable, patientaient en vidant de nouvelles fioles.

Mais, de toutes ces bouteilles sorties de la cave du *Broc d'or*, les plus poudreuses et, à coup sûr, les plus coûteuses devaient être celles que maître Gérôme prenait lui-même le soin de monter assez souvent à une des salles particulières du premier étage où étaient attablés quatre hommes et trois femmes.

Cette société n'était pas venue d'un seul coup. Sa réunion avait été précédée par l'arrivée d'un couple de ses convives. C'est à ce moment que nous remonterons pour narrer une singulière conversation tenue entre ces deux premiers arrivants qui étaient un homme et une femme.

D'abord, esquissons leurs portraits.

C'était un grand et beau garçon de vingt-huit ans, au

visage hardi, à l'allure quelque peu tapageuse. Malgré son nom de chevalier de Lozeril, malgré son élégance et sa parole douce et polie, on devinait sous cette enveloppe séduisante une de ces natures corrompues et avides qui, à un moment donné, ne reculent devant aucun moyen pour arriver à un but proposé.

Gracieuse, élégante et supérieurement belle, la femme pouvait avoir vingt-six ans et s'appelait la marquise de Brageron. Veuve depuis quatre ans, elle n'avait plus voulu aliéner sa liberté. Chez cette femme, le fond ne répondait pas à l'extérieur charmant, et, si nous n'en disons pas plus ici, c'est que notre récit la fera mieux connaître.

En entrant, la marquise avait compté de l'œil les sept couverts placés sur la table.

— Oh ! fit-elle, nous serons, paraît-il, en nombreuse société pour voir rouer Cartouche ?

— Sept, marquise, tous de vos connaissances, répondit de Lozeril.

— Et lesquels, chevalier, nommez-les moi ?

— D'abord de Ravannes et sa Présidente.

— Un joyeux couple ; bien ! Après ?

— Le comte de Lancenis et la petite baronne, qui ne le quitte jamais.

— Bon choix encore. Puis nous deux. Cela fait six. Qui donc attend le septième couvert, chevalier ?... Une dame sans doute ?

— Non, marquise, un homme, dit de Lozeril en hésitant.

— Ah ! son nom ?

Ce fut avec plus d'hésitation encore que le chevalier répondit :

— C'est le baron de Cambiac.

A ce nom, un éclair de colère brilla dans l'œil de Mme de Brageron et sa bouche dessina un court sourire haineux. Mais tout disparut vite, et elle ajouta d'une voix indifférente.

— Tiens ! c'est M. deCambiac.

— Ce choix vous déplairait-il, marquise ?

— En quoi, mon cher ami ? N'avez-vous pas dit, tout-à-l'heure, que nos convives étaient tous de mes connaissances ? C'est un titre que de Cambiac peut invoquer... mieux que bien d'autres.

A cette fin de phrase sur laquelle Mme de Brageron avait appuyé, le chevalier eut à son tour un frémissement de rage qui fut aperçu par la marquise.

Elle vint se mettre en face du jeune homme, le re-

garda bien en face et lui demanda d'une voix moqueuse que saccadait un petit rire sardonique :

— Ah ça! chevalier, vous haïssez donc bien de Cambiac pour lui tendre ainsi un guet-apens?

La marquise avait si bien deviné la pensée intime du chevalier, que celui-ci, brusquement surpris par la question, ne put trouver un mot à répondre.

— Oh! ne rougissez pas ainsi, mon cher, continua-t-elle. Je ne suis pas, au fond, grande sorcière pour avoir deviné que, après avoir longtemps cherché l'occasion de vous trouver en présence de M. de Cambiac, vous voulez profiter de celle qui vous est offerte aujourd'hui. Invité sans doute par Ravannes ou Lancenis, le baron ne s'attend pas à nous trouver tous deux ici. N'est-ce pas cela? mon ami.

De Lozeril inclina affirmativement la tête.

— Alors, poursuivit la marquise, vous vous êtes dit que ma présence amènerait sans doute un geste, une phrase, une allusion au passé, une moquerie, que sais-je? dont vous profiteriez pour faire naître cette querelle tant souhaitée, et...

— Et alors je le tuerai! gronda le jeune homme avec une colère doublée d'une farouche jalousie.

— Je vous le défends, dit sèchement Mme de Brageron en haussant les épaules.

Le chevalier, à ces mots, se redressa furieux, la face pâle et les poings fermés :

— Vous me le défendez ! grinça-t-il. Alors vous aimez donc encore cet homme ?

La marquise contempla un instant l'exaspération qui secouait le jeune homme.

— Décidément, on peut tirer parti de cette bête féroce, pensa-t-elle.

Puis, se mettant à rire, elle ajouta à haute voix du même ton moqueur :

— Ah ! mon pauvre chevalier, vous n'êtes pas adroit à faire des scènes. Voici que vous vous emportez au moment juste où nous étions bien près de nous entendre.

— Alors vous me permettez de provoquer tout à l'heure de Cambiac et de le tuer ?

— Non, répéta la marquise.

— Non, non, pourquoi ?... j'ai raison de dire que vous l'aimez encore.

Une colère froide s'empara de Mme de Brageron à ce reproche qui revenait pour la seconde fois. D'une main

nerveuse elle saisit de Lozeril au poignet et, l'attirant à elle avec fureur, elle lui dit d'une voix vibrante de rage :

— Mais, comprends donc, grand niais, que si forte que soit ta haîne pour de Cambiac, elle ne peut égaler la mienne. Tu ne lui pardonnes pas de m'avoir possédée... moi, je le hais pour m'avoir brutalement abandonnée. Aussi, je veux une vengeance... mais il me la faut plus terrible que cette mort stupide par un coup d'épée qui me le tuera sans souffrir.

— Que souhaitez-vous donc ? s'écria le chevalier en contemplant le visage de la marquise, auquel la colère donnait une étrange et suprême beauté.

— Je veux une vengeance qui, avant de le tuer, le déshonore et l'atteigne dans tous ceux qui lui sont chers... qui, du même coup, tue cette femme qui m'a remplacée, et que, jusqu'à ce jour, je n'ai encore pu découvrir. Voilà ce que je veux, et c'est pour atteindre ce but que j'ai compté sur vous.

— Que faut-il faire ? demanda le jeune homme dominé par cette haineuse énergie.

— M'obéirez-vous aveuglément, sans chercher même à comprendre ?

— Oui.

— Eh bien, quand de Cambiac entrera, vous et moi lui ferons bon visage. En me retrouvant calme et insouciante après deux années de séparation, il croira le passé si bien oublié qu'il ne conservera aucune méfiance. Après le dîner, M. de Ravannes, qui est joueur comme les cartes, proposera immanquablement une partie...

La marquise s'interrompit tout à coup pour regarder son amant dans les yeux et lui adresser cette singulière question :

— Vous devez savoir gagner *quand même ?*

A cette demande qui lui prouvait, chez la marquise, une bien médiocre idée de sa probité de joueur, de Lozeril voulut protester.

Mais, avant qu'il eût dit un mot, Mme de Brageron ajouta d'une voix impérieuse :

— Je veux, entendez-vous ? je veux que vous gagniez... je le veux !

Le chevalier se composa un désolé visage pour répondre :

— Bien, marquise, supposons que je gagne le baron... Alors ?

— Vous laisserez de Cambiac s'enfoncer dans sa perte, en lui accordant toutes revanches sur parole. Le baron

est un joueur nerveux. En perte, il s'irrite facilement...

— Alors, sur un de ces mouvements d'impatience dont je me prétendrai blessé, je le provoquerai ?

— Non, chevalier, la provocation ne doit pas venir de vous. Laissez faire Lancenis, qui a une langue d'enfer. Contre cette déveine du baron, il fera quelque maladroite plaisanterie qui excitera de votre part un rire bien lourd, bien bruyant.

— Mais de Cambiac s'en prendra à Lancenis de cette plaisanterie.

— Non, il aime et estime Lancenis ; il lui pardonnera son mot et se froissera du rire de celui qu'il méprise.

Cette nouvelle phrase, peu flatteuse pour de Lozeril, ne sembla pas l'émouvoir.

— Alors, c'est le baron qui me provoquera... Peu m'importe, après tout, de qui vienne la provocation, pourvu que je me batte ! Alors, nous sortirons, n'est-ce pas, marquise ?

— Pas le moins du monde. Vous laisserez la provocation devenir bien menaçante et vous prononcerez alors tranquillement cette phrase : « Avant de se battre avec les gens, au moins on leur paye sa dette de jeu. »

A ce singulier dénouement qui lui était commandé, le

jeune homme regarda tout ébahi la marquise et ne put balbutier que ce seul mot :

— Ensuite ?

— La suite ne vous regarde plus, mon cher. Vous laisserez marcher les événements sans plus vous en occuper. Obéissez, voilà tout.

— Mais... fit le chevalier, tentant de résister.

— N'avez-vous pas juré d'obéir sans comprendre ? demanda sèchement la marquise.

— Soit ! dit de Lozeril résigné.

— Ah ! fit tout à coup Mme de Brageron, j'oubliais un détail. Il se peut, chevalier, qu'au moment de la provocation, j'aie quitté la salle... Ne vous inquiétez pas de moi ; je serai sans doute occupée à travailler à notre vengeance dans quelque coin.

La conversation finissait à peine que le comte de Lancenis et de Ravannes arrivaient avec leurs dames.

Cinq minutes après, la porte se rouvrit.

C'était le baron de Cambiac qui faisait son entrée.

Avant même son premier pas dans la salle, M. de Cambiac avait reconnu la marquise de Brageron et le chevalier de Lozeril. A la vue de ces deux personnages, un pressentiment subit lui fit comprendre qu'un danger

quelconque le menaçait et il eut aussitôt la prudente envie de faire retraite. Mais il en fut empêché par de Ravannes, qui, se trouvant alors près de la porte, lui saisit le bras en s'écriant joyeusement :

— Ah ! le voici ! Arrive donc, retardataire ; on n'attendait plus que toi.

Et il l'attira dans la chambre.

Si courte qu'eût été l'hésitation du baron, elle avait été surprise par la marquise.

— Il se méfie ! pensa-t-elle.

Elle fut la première devant laquelle de Cambiac vint s'incliner respectueusement. Quand le jeune homme, en se redressant, croyait trouver chez la femme délaissée un visage froid et sévère, la marquise, malgré la haine qui lui torturait le cœur, offrit à ses yeux une figure souriante et, en même temps qu'elle lui tendait sa belle et fine main, elle lui disait d'une voix qu'elle sut rendre émue :

— Ah ! M. de Cambiac, voici deux ans qu'on ne vous avait vu... vous vous faites rare pour vos meilleurs amis.

En l'entendant ainsi accepter les faits accomplis, le baron se sentit plus rassuré. Aussi mit-il moins de rai-

deur dans son salut à de Lozeril, qui, souriant aussi, se tenait près d'elle.

— Cher ami, cria aussitôt de Ravannes, viens ici qu'on te présente à la Présidente, qui a bien voulu faire à Cartouche l'honneur de venir le voir rouer. La toute belle a besoin d'émotions fortes pour dissiper les vapeurs qui lui ruinent l'estomac.

— Comment? j'ai un mauvais estomac à présent! demanda la Présidente étonnée.

— Hélas! chère âme, vous ne faites plus que six pauvres petits repas par jour... c'est le signe d'un estomac qui se détraque, je n'osais vous confier cette triste vérité.

Blanche, rose et un peu boulotte, la Présidente était une charmante blonde, plus gourmande qu'une chatte. Par le crédit de Ravannes, on avait envoyé le mari occuper son siége de président au fin fond de la province, pendant que sa femme restait à Paris pour soigner ses fameuses vapeurs.

A son tour, le comte de Lancenis conduisit de Cambiac à sa maîtresse, insignifiante personne mariée à un podagre que la maladie clouait perpétuellement sur son fauteuil ou dans son lit.

Le baron achevait ses salutations aux trois couples quand de Ravannes reprit :

— A propos, Cambiac, pourquoi diable es-tu venu seul ? Tu vas faire triste figure, tout isolé, au milieu de nos amours.

— Oh ! le baron vivra de souvenirs, répliqua de Lancenis, en regardant la marquise.

Mme de Brageron eut l'air de n'avoir pas compris cette allusion au passé. Elle conserva son sourire aux lèvres, tout en se disant :

— Lancenis a toujours sa langue de vipère. J'ai bien fait de compter sur lui pour amener la querelle au moment voulu.

— Tiens ! fit tout à coup la Présidente, n'est-ce pas le bourdon de la cathédrale que nous entendons ?

— Oui, ce signal nous annonce que le condamné a quitté le parvis de Notre-Dame, où il a fait amende honorable, et qu'il s'est mis en route pour la Grève, répondit de Lozeril.

— Aux fenêtres ! mesdames, aux fenêtres ! la charrette ne va pas tarder à paraître, cria de Ravannes

Une rumeur immense de la foule, qui s'agitait au-

dessous d'eux, prouva aux jeunes gens qu'elle voyait de loin venir le condamné.

La charrette arriva bientôt en Grève.

— La vue du condamné vous soulage-t-elle un peu l'estomac? Sentez-vous du mieux, ma timide colombe, demanda tendrement le moqueur Ravannes à la Présidente.

— Mais, mon cher ami, vous m'ennuyez avec cette plaisanterie sur mon estomac.

— Ne dites pas cela, sucre de ma vie! vous m'affligez cruellement. Le terrible de ce mal est que ceux qui en souffrent n'en ont pas conscience.

— Ravannes, vous me portez sur les nerfs, je vous en préviens! grinça la jolie boulette, agacée par cette perpétuelle moquerie de son amant qui s'amusait fort de sa gourmandise.

— Ah! baume de mon existence! ne prenez donc pas la chose à la légère. Soignez-vous, je vous en conjure, ange de félicité. Essayez d'avaler quatre tasses de chocolat entre chacun de vos six repas. Si elles passent toutes bien, alors j'aurai un peu d'espoir.

A ce moment, Cartouche descendait de la charrette pour entrer à l'Hôtel-de-Ville.

— Ah ! voilà qui est du dernier galant pour vous, étoile de mon cœur ! s'écria de Ravannes.

— Quoi donc ? demanda la blonde gloutonne.

— L'aimable drôle s'est dit qu'en se faisant rouer tout de suite il retarderait trop un dîner que réclame impérieusement le mauvais état de votre estomac. Alors il a demandé à faire sa confession pour vous laisser le temps de calmer vos souffrances. Je le répète, c'est du dernier galant.

La perspective de manger tout de suite rendit la Présidente insensible à cette nouvelle plaisanterie.

Se mettre à table était, en effet, le meilleur moyen de patienter. Il était deux heures déjà et, à cette époque, l'usage étant de dîner à midi, l'appétit ne faisait pas faute.

En un instant, les sept convives furent installés. Au premier appel, le cabaretier Gérôme et ses garçons apparurent, porteurs de plats fumants et de nombreuses bouteilles.

— Là, fit Ravannes, comme Cartouche doit en avoir lourd sur la conscience, nous avons le temps large devant nous à l'attendre. Ainsi soignez-vous bien, nid de grâces ! faites une vraie cure... une consciencieuse cure.

Si la Présidente ne répondit pas, c'est qu'elle était déjà à l'œuvre.

Nous n'entreprendrons pas de raconter ce dîner, dont la conversation pétilla des mordants propos de Lancenis et des moqueries de Ravannes qui ne cessait de répéter à sa voisine :

— Forcez-vous, reine des charmes, forcez-vous, je vous en conjure. La maladie vous y contraint ; soumettez-vous à ses atroces exigeances.

La gracieuse vorace n'avait pas besoin d'encouragements, car ses petites dents blanches fonctionnaient courageusement dans sa mignonne bouche toujours pleine.

Pesant bien ses mots pour ne pas donner prise à son ennemi, le chevalier de Lozeril fut si inoffensivement gai et Mme de Brageron, toujours souriante, se montra tant oublieuse du passé, malgré les malignes allusions de Lancenis, que de Cambiac finit par oublier ses craintes premières et s'abandonna de confiance à la joie commune.

Mais, si fins que puissent être les vins, tant exquise que soit une cuisine, il vient un moment, surtout après quatre heures de table, où le plus intrépide est enfin obligé de s'avouer vaincu.

Il était six heures quand les convives se levèrent pour retourner aux fenêtres.

— Le drôle en dit long à son juge ! Voudrait-il nous faire passer la nuit ? s'écria de Lancenis en voyant l'échafaud encore vide de son patient.

— Oh ! passer la nuit ! je n'attendrai certes pas un tel temps. Si, à minuit, l'exécution n'a pas eu lieu aux flambeaux, je prierai M. de Lozeril de m'offrir son bras, dit Mme de Brageron.

— Espérons, marquise, que Cartouche aura fini sa confession avant minuit, répliqua de Ravannes.

— Alors, attendons.

Une heure s'écoula encore pendant laquelle on taquina la Présidente, qui était restée assise devant une montagne de gâteaux.

Puis vint un moment où le temps pesa lourd à Ravannes, qui, comme l'avait prévu la marquise, prononça cette phrase :

— Messieurs, je propose une partie.

— Excellente idée ! s'écria de Lancenis.

— Soit ! dit imprudemment de Cambiac.

De Lozeril inclina affirmativement la tête. La proposition ne venant pas de lui, il se sentait fort. Le rapide-

coup d'œil qu'il lança à la marquise lui fit voir le sourire qu'avait amené sur ses lèvres ce commencement d'exécution du plan conçu.

Pendant les deux premières heures, de Cambiac gagna une forte somme ; puis la veine se mit du côté du chevalier qui fit table rase.

Le baron voulut rattraper la chance et s'acharna contre le bonheur du chevalier. La nuit se passa en des alternatives de perte et de gain. Au petit jour, énervé par ces intermittences, de Cambiac tripla sa mise.

— Oh ! je ne joue pas sur pareil enjeu, dit de Lancenis en se levant.

— Moi, je suis à sec, ajouta de Ravannes en l'imitant.

La partie se continua entre de Lozeril et de Cambiac, suivie avec intérêt par les deux hommes qui quittaient le jeu.

A ce moment, la marquise s'échappait de la salle sans être vue.

Quant aux autres femmes, l'une ronflait dans un coin et la Présidente s'était endormie, le nez dans un plat de crême sucrée... au champ d'honneur !!

— Cent louis sur parole ! dit fiévreusement de Cambiac, qui n'avait plus d'argent.

Une demi-heure après, il perdait quatre mille écus sur parole.

Mme de Brageron devait avoir raison jusqu'au bout dans ses prévisions, car, à ce moment même, de Lancenis s'écria :

— Ah ! ça, baron; les proverbes ne sont donc pas faits pour vous.... car vous êtes à la fois malheureux en amour et au jeu.

Comme l'avait commandé sa maîtresse, de Lozeril éclata d'un rire bruyant et prolongé.

Irrité par sa perte et par le rire bêtement fat de celui qui lui avait succédé dans les faveurs de la marquise, de Cambiac demanda sèchement :

— Est-ce Cartouche qui beugle ainsi sur la place de Grève ?

— C'est moi, monsieur le baron, dit tranquillement de Lozeril.

— Je me suis trompé de coquin, voilà tout, riposta de Cambiac, exaspéré par le calme moqueur du chevalier.

De Lancenis et Ravannes voulurent apaiser la querelle; mais, hors de tout sang-froid, le baron les interrompit en s'écriant :

— Parbleu ! mes chers, laissez-moi donc profiter de

l'occasion pour nous débarrasser d'un chevalier d'industrie.

A cette nouvelle insulte, de Lozeril se renversa sur sa chaise et lança la phrase exigée par la marquise :

— Avant de tuer les gens, on leur paye au moins sa dette de jeu.

A ces mots, la colère du baron tomba tout à coup et, pâle, tremblant sous l'affront, il dit d'une voix brisée par la honte :

— C'est vrai, monsieur. Je vous payerai d'abord.

— Oh ! ne vous pressez pas ! vous avez vingt-quatre heures.

De Cambiac s'inclina et sortit sans mot dire. Sur l'escalier, il appela le cabaretier :

— Gérôme, indiquez-moi chez-vous un coin où je trouve de quoi écrire et envoyez-moi un de vos garçons pour faire une petite course, lui dit-il.

Le cabaretier le conduisit dans sa propre chambre, où de Cambiac traça quelques mots sans signature, plia le papier et mit une adresse.

Le garçon demandé attendait respectueusement à quelques pas.

— Tu vois cette bague, dit le baron ; elle vaut vingt

louis. Elle est à toi si, dans une heure, tu as remis cette lettre en mains propres et si tu m'apportes la réponse.

Le garçon partit comme le vent.

Mais, au dehors, quelqu'un le guettait depuis une heure au moins. Il sortait à peine de la foule que des doigts mignons se posaient sur sa main qui tenait le billet.

— Mon garçon, n'êtes-vous pas employé au *Broc d'or?* lui demanda une femme voilée.

— Oui, madame.

— Savez-vous si M. le baron de Cambiac n'est pas à cette heure dans votre établissement?

Le messager crut faire florès en répondant :

— C'est sans doute à madame que j'allais porter ce billet?

— Probablement, dit la dame en s'emparant du papier que lui tendait le naïf porteur.

Elle força le cachet encore frais et lut ce laconique message :

« Aurore, j'ai besoin de vous voir à l'instant, ou je suis déshonoré. »

Et l'adresse portait ces mots :

« Mme Brichet, quai de Béthune. »

En y ajoutant un louis, la dame, après avoir recollé le

scel toujours humide, rendit le billet au porteur, en disant :

— Nous nous sommes trompés, mon garçon ; cette lettre n'est pas pour moi. Voici un louis pour vous faire oublier la double imprudence que nous avons commise, vous en me confiant cette lettre et moi en la lisant.

Et, en regardant le porteur qui s'éloignait, la marquise de Brageron murmura avec une joie haineuse :

— Enfin, je connais donc l'ange gardien qui, dans la détresse, est invoqué par ce Cambiac maudit !

V

Derrière son vaste bâtiment, en façade sur le quai de Béthune, l'hôtel Brichet possédait un jardin qui se prolongeait jusqu'à la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Sur cette voie, le jardin était clos par un haut mur se reliant à un pavillon élégant qui se trouvait ainsi prendre double jour sur la rue Saint-Louis et le jardin.

De cette construction, indépendante de l'hôtel, la première Mme Brichet avait fait un oratoire auquel la seconde épouse, en femme mondaine, assigna une plus profane destination. Là où, dans un sombre et modeste ameublement, avait prié la défunte, celle qui lui succédait appela le plus luxueux confortable. Le pavillon devint un boudoir dans lequel, durant les chaudes journées, elle venait jouir du frais ombrage des grands arbres qui abritaient la construction. Rien de plus coquettement voluptueux que ce nid discret où la jeune femme s'enfermait durant des heures entières, loin de ces plaisirs que ne lui permettait plus le mystérieux et triste événement qui l'avait rendue quasi veuve. Par son ordre, toutes les fenêtres qui prenaient vue sur les noires masures de la rue Saint-Louis avaient été condamnées par de solides volets et le pavillon ne s'éclairait plus que sur le jardin, c'est-à-dire sur la verdure et les fleurs.

La seule communication avec la rue consistait en une petite porte percée dans le mur qui, en prolongeant le pavillon, fermait le jardin. Cette issue, dont la clef restait toujours intérieurement à la serrure, ne s'ouvrait que le dimanche quand Pauline, sous la conduite de Colard, allait entendre la messe à l'église Saint-

Louis-en-l'Ile, située un peu plus loin dans la rue.

Après avoir dit que Mme Aurore Brichet observait les convenances que lui imposait sa situation, nous n'avancerons rien d'incroyable en ajoutant que la disparition de son mari n'avait pu la plonger dans un bien vif désespoir. Son mariage s'était si promptement conclu et son union avait si peu duré qu'ils ne lui avaient pas laissé le temps de bien apprécier Brichet. Devenue pour ainsi dire veuve au lendemain de ses noces, Aurore avait été surprise par la disparition quand elle était encore dans l'enivrement de cette richesse inattendue. Dans sa vie, le millionnaire époux avait joué le rôle d'un ami presque aussitôt perdu que trouvé, et il survivait dans sa mémoire plutôt comme bienfaiteur qu'à titre de mari.

Le monde ne pouvait donc exiger une profonde désolation de la part de cette jeune femme de vingt ans, achetée pour sa beauté par un riche et égoïste bonhomme dont elle aurait pu être la fille.

Mais il n'en était pas de même de Pauline qui avait adoré son père. Pour elle, le mystère qui planait sur cette absence était une angoisse de chaque jour, et, bien que la douce enfant se rendît compte de toute l'injustice de sa prévention, elle ne pouvait s'empêcher de

croire que l'entrée d'Aurore dans la maison y avait amené le malheur. Aussi, pendant que Pauline se froissait de l'indifférence mal dissimulée de sa belle-mère pour le chef de famille disparu, Aurore, de son côté, avait fini par se lasser, tout en la comprenant, de la perpétuelle tristesse de sa belle-fille.

Il arriva donc que le plan conçu par Brichet en se mariant, c'est-à-dire de réunir les deux jeunes femmes produisit le résultat contraire.

Tout en restant dans les meilleurs termes, Aurore et Pauline s'étaient écartées l'une de l'autre.

La dernière resta dans l'hôtel, où tout lui rappelait l'absent; l'autre se retira dans le pavillon du jardin, cette élégante retraite qu'elle s'était créée.

Le grand salon devint le terrain neutre où elles se rencontraient quand de vieux amis de Brichet venaient s'y asseoir. Les deux femmes luttaient alors de prévenances envers ces visiteurs qui partaient convaincus de la sympathie qui unissait la fille et l'épouse de l'ex-procureur.

Mais de ce que chacune des deux maîtresses de l'hôtel vivait dans son coin, il ne faut pas conclure que la vaste demeure restait triste, déserte. Bien au contraire!!!

La maison était grandement animée par les fort bruyants ébats et les joyeuses ripailles d'un personnage que nous avons oublié de présenter au lecteur.

En se remariant, Brichet s'était donné un nouveau beau-père. Hélas! celui-là était bien moins discret et beaucoup plus visible que l'avait été jadis le savetier Pigeot.

Car c'était un rude homme le sire Annibal Fouquier, ce capitaine de chevau-légers qui avait si vite accordé sa fille Aurore à l'amoureux procureur.

Haut de six pieds, fort comme un taureau, plus moustachu qu'un Suisse, buveur intrépide, joueur ardent, duelliste enragé et heureux, d'une moralité telle qu'il s'était fait casser de son grade, il avait su réunir en son vaste et redoutable individu toutes les plus brillantes qualités du parfait soudard.

Toujours en quête d'écus que le jeu lui raflait aussitôt, on comprend avec quelle joie il avait topé au mariage qui lui donnait un gendre millionnaire, c'est-à-dire un mouton à tondre.

Quand sa fille s'était révoltée contre ce consentement qui la livrait à un mari si vieux, le digne capitaine s'était écrié :

— Tant mieux ! tu seras plus tôt veuve, petite niaise !

— Mais vous savez, mon père, que j'en ai choisi un autre? avait répliqué Aurore.

— Raison de plus pour épouser ce cher Brichet.

— Vous m'avez autorisée à aimer ce jeune homme.

— Et je t'y autorise encore, mon enfant, ce qui ne t'empêche nullement de prendre le procureur, avait répondu ce père indulgent, fort grand apôtre de la morale facile de l'époque.

Comme Aurore persistait dans sa résistance, le capitaine avait eu peur de voir s'écrouler le brillant avenir qui assurait un déluge d'écus à ses vices. Aussi avait-il tortillé furieusement sa moustache; et, avec ce ton menaçant qui, chez lui, précédait de bien peu la tempête, il avait demandé à sa fille :

— Faut-il donc d'abord tuer ton freluquet chéri pour te rendre raisonnable ?

Connaissant la funeste adresse de son père en vingt duels heureux, la jeune fille trembla pour celui qu'elle aimait et elle céda.

— Bien, ma fille, avait ajouté le doux Annibal, épouse Brichet et on laissera vivre ton mignon. Après

tout, ce bien-aimé n'est pas ici... et les absents ont toujours tort.

Aurore aurait fort bien pu lui répondre qu'il savait pourquoi ce jeune homme n'était pas là, mais son père aurait trouvé tant d'autres bonnes raisons pour se faire obéir qu'elle se soumit sans résister davantage.

Elle épousa donc Brichet. Pourtant, à ce mariage force, elle montra une si douloureuse résignation, que le capitaine eut un léger remords et se dit pendant la cérémonie :

— Aurore a été bonne fille. Pour un peu que Brichet aime à boire, j'en ferai vite une veuve pour son petit godelureau.

Et, de fait, Annibal était de force à pratiquer cette autre façon d'expédier les gens, car il résistait si rudement à la boisson que, seulement à sa douzième bouteille, il commençait à être un peu chaud.

Brichet s'était d'abord grandement effarouché de posséder un pareil beau-père. Puis il s'était rassuré en se disant qu'avec une bonne pension il l'enverrait vivre bien loin. Seulement, quand il reconnut à quel taux il pourrait se débarrasser du terrible Annibal, il soupira au souvenir de son premier beau-père, le savetier Pigeot, qui

s'était montré si commode pour la modeste pension de 600 livres.

On devine donc combien avait été médiocre le chagrin causé par la disparition de son gendre au sensible Annibal, qui s'était hâté de profiter de l'occasion. Sous prétexte de protéger les deux femmes restées seules, il était vite venu s'installer carrément à l'hôtel du quai de Béthune. Bien logé, ripaillant à souhait, vidant à son aise la respectable cave du procureur, la vie était devenue un vrai paradis pour le capitaine Fouquier.

En viveur généreux, il n'avait pas tardé à faire partager son bonheur à ses amis, piliers de tripots et de salles d'armes, tous un peu gens de sac et de corde qui en vinrent à regarder l'hôtel Brichet comme une auberge dont le maître avait nom Annibal Fouquier. Bien souvent le second étage, où il avait établi son campement, retentissait du fracas des orgies ou des querelles de la compagnie tarée de l'aimable capitaine.

Le bonheur d'Annibal aurait été réellement complet sans un être qui venait gâter sa félicité. C'était le vieux Colard, ce sévère majordome de la maison Brichet. Tant que le bruyant beau-père et ses compagnons ne faisaient que boire et manger, Colard acceptait la chose d'assez

mauvaise grâce, mais sans souffler mot. Il payait aussi sans observations au capitaine la pension mensuelle primitivement fixée par Brichet, bien que cette pension eût été allouée à Fouquier pour aller vivre loin du toit de son gendre. Mais la scène changeait quand le capitaine voulait soutirer un petit supplément de finances. Sa colère et ses menaces trouvaient Colard froidement inflexible.

— Il faut qu'on double ma pension, bélître! hurlait Annibal.

— J'attendrai l'ordre du maître.

— Mais il est au diable!

— Raison de plus pour l'attendre, répliquait le placide intendant.

Fouquier fit tout pour se débarrasser de Colard. Mais ce dernier était soutenu par Pauline, qui chérissait le vieux serviteur. Il avait aussi pour lui le notaire, qui, administrant la fortune de Brichet, ne voulait en remettre les revenus qu'à celui qu'il savait avoir toujours été l'homme de confiance de l'absent. Le capitaine avait tenté de mettre Aurore de son parti; celle-ci, qui connaissait à la fois l'intègre probité de Colard et la capacité administrative de son père, avait fait la sourde oreille.

Colard avait donc gardé la haute main et continué à tenir la bourse serrée au pauvre Annibal. A toutes les rages bleues du soudard, il opposait un calme respectueux. Cette placidité se démentit pourtant une fois que Fouquier, écumant de fureur, s'était écrié :

— Le jour où la certitude de la mort de Brichet nous arrivera, je te flanquerai dehors, triple maraud! car, ce jour-là, ma fille sera entière maîtresse ici.

— Et Mlle Pauline.... la comptez-vous donc pour rien? répliqua l'intendant.

— Oh! ta Pauline... cette mijaurée ne me pèsera pas lourd... je ferai maison nette, je te le jure!

A ces mots, Colard avait subitement redressé sa taille voûtée par l'âge et, fixant ses yeux gris sur le colosse, il lui avait dit d'une voix stridente :

— Ne vous en avisez pas, capitaine?

— Ah ça, je crois que tu me menaces, idiot. Ah! la plaisante chose! Maître Colard qui veut me pourfendre... Ah! ah!... montre-moi ton grand sabre, vieil imbécile.

Colard haussa les épaules.

— A quoi bon un sabre? dit-il; avec bien peu de poison ne fait-on pas crever un bœuf plus gros et plus fort que vous?

Cela fut si posément répondu et Annibal lut dans le regard de l'intendant une telle résolution qu'il murmura involontairement :

— L'animal le ferait comme il le dit !

Telle était la vie intérieure de l'hôtel quand, le jour de l'exécution de Cartouche, M. de Badières, au sortir de l'interrogatoire, était venu donner à Colard cette commission qui l'envoyait, rue de la Bûcherie, frapper cinq coups à une porte percée d'un guichet.

Après le départ du majordome, le juge, resté seul dans le petit parloir de l'hôtel Brichet, consulta l'heure. Il était déjà plus de midi, moment habituel du dîner à cette époque.

Donc, certain, à pareil instant, de trouver les dames dans la salle à manger, M. de Badières se fit annoncer. Elles étaient effectivement à table en compagnie du capitaine, qui, après la nuit passée dans un tripot, était rentré pour calmer une faim qu'il n'avait pu apaiser au dehors, attendu que le jeu lui avait pompé son dernier écu.

Aussi le digne Annibal était-il d'une massacrante humeur ; il grognait à mi-voix en attendant qu'une ma-

ladresse quelconque d'un laquais lui permît de faire un éclat qui soulageât un peu la colère qui l'étouffait. Assises devant lui, les deux jeunes femmes ne prêtaient pas la plus petite attention aux sourds jurons du soudard.

Pleine de répulsion pour cette sorte de bête féroce qui était venue se loger sous le toit paternel, Pauline vivait près du capitaine sans paraître, pour ainsi dire, soupçonner qu'il existât. Elle échangeait avec lui tout au plus dix paroles par mois, et ce mépris dont elle faisait preuve, augmentait chaque jour la haine que lui avait vouée Annibal. Si Pauline, qui fuyait toutes les occasions de le rencontrer, se trouvait devant lui, c'est que la rentrée subite de Fouquier l'avait surprise quand elle était déjà attablée. D'habitude, quand le capitaine ne mangeait pas à son second étage, en compagnie de ses respectables amis, la jeune fille, pour ne pas s'asseoir à côté de lui dans la salle à manger, se faisait servir dans sa chambre.

L'humeur de dogue d'Annibal, en ce moment, trouvait aussi Aurore complétement indifférente.

Un petit billet, apporté le matin même par un messager qui avait voulu le remettre en mains propres, avait subitement fait pâlir Mme Brichet quand elle l'avait lu.

— Répondez à celui qui vous envoie qu'on l'attend tout de suite où il sait, avait dit bien bas Aurore au porteur, qui demandait une réponse.

Puis elle avait été s'enfermer dans son pavillon, d'où, quelques heures après, elle était sortie blême et en proie à cette angoisse secrète qui, au dîner, la faisait sourde aux grognements d'Annibal.

A l'entrée de M. de Badières, Pauline s'élança au cou du vieil ami de son père et l'entraîna affectueusement vers la table, où elle lui fit dresser un couvert. Après sa nuit d'interrogatoire, la faim torturait le magistrat, qui se laissa faire sans trop grande résistance. C'était, au fond, le meilleur moyen d'attendre le retour de Colard.

Mme Brichet, à l'arrivée du juge, avait secoué l'inquiétude qui l'absorbait. Polie et souriante, elle secondait les prévenances de Pauline pour le nouveau convive.

Quant à Annibal, la vue seule du magistrat avait immédiatement éteint sa colère. Cette riche nature (on n'est pas parfait) avait le malheur d'être toujours troublée par la vue d'un juge quelconque. Fouquier se tenait donc coi et silencieux comme s'il avait voulu faire oublier sa présence. Il assourdissait même le bruit de ses redoutables mâchoires.

Bien qu'elle fît tous ses efforts pour la combattre en présence d'un étranger, la préoccupation intime qui torturait Mme Brichet la rendit plusieurs fois distraite et oublieuse de son convive. A la suite d'une de ces distractions, elle s'était sans doute mentalement décidée pour un parti à prendre, car elle dit au laquais qui faisait le service de la table :

— Prévenez Colard que j'aurai à lui parler tout à l'heure.

— Il est absent, répondit le valet.

— L'animal n'est jamais là quand on a besoin de lui! pensa aussitôt Annibal, qui, malgré tant d'inutiles tentatives, avait projeté d'essayer, une fois encore, de soutirer de l'intendant une petite avance sur sa pension.

— Je suis, madame, coupable de l'absence de Colard, dont je me suis permis de disposer pour une urgente commission, dit M. de Badières à Aurore, qui s'inclina en souriant.

Le juge était trop intime dans la maison pour n'avoir pas le droit d'user des serviteurs.

Au moment où les convives se levaient de table, le coup sourd, produit par la porte d'entrée qui se refermait, retentit dans la salle.

— Voici Colard qui rentre, dit le domestique à Mme Brichet.

— Bien. Vous lui commanderez d'attendre mon retour ici quand il aura fini avec M. de Badières, ordonna Aurore, qui se dirigea vers la porte du jardin, après avoir adressé au juge ces deux mots :

— Je reviens.

Mais, à la sortie, elle trouva son père qui la guettait au passage.

— Ma bonne Aurore, tu n'aurais pas quelques petites économies à prêter à ton malheureux père? souffla le capitaine d'une voix piteuse.

— Est-ce que vous m'avez jamais laissé le temps de faire des économies? répondit-elle.

— Cherche bien, ma chérie, tu dois avoir deux ou trois louis qui traînent...

Depuis longtemps, Mme Brichet avait conscience du peu que valait celui qui l'avait vendue à un vieillard. En l'entendant si platement demander un argent qu'il irait jouer, elle ne put retenir une moue de mépris.

Annibal se trompa au sentiment qui avait produit ce mouvement des lèvres. Il crut que sa fille hésitait seu-

lement à ouvrir sa bourse, et, pour décider sa générosité, il ajouta bien vite :

— Je te rendrai ces louis. Parole d'honneur! je te les rendrai dès que ce misérable Colard m'aura payé ma pension.

Comme si cette phrase eût aussitôt éveillé dans l'esprit de Mme Brichet une pensée qui y sommeillait, elle regarda son père en face et lui demanda d'une voix ironique :

— Vous rendez donc maintenant l'argent qu'on vous prête?

Le capitaine eut un superbe mouvement de susceptibilité froissée en disant :

— Douterais-tu de l'honneur de ton père? Malheureuse! lui qui...

Mais il fut interrompu dans sa tirade de fierté par Aurore qui continua sèchement :

— Alors vous devriez bien payer les cinquante mille livres volées au baron de Cambiac.

— Où diable la pécoro va-t-elle chercher de si vieilles histoires? grogna le capitaine, que sa fille laissa tout ébahi sur le perron du jardin où cette conversation s'était tenue à voix basse.

Un instant troublé, Annibal reprit vite son sang-froid et, suivant de l'œil Aurore qui traversait le jardin pour regagner son pavillon, il murmura aussitôt :

— Pourquoi donc, depuis ce matin, ma chère et fort avare fille s'enferme-t-elle si souvent dans cette bicoque?

Et, descendant à son tour du perron, Fouquier entra aussi dans le jardin

Quand on avait passé de la salle à manger au salon, Pauline était venue offrir son front au baiser de M. de Badières, en lui disant :

— Pendant que Colard vous rendra compte de sa commission, je vais recevoir mes pauvres qui m'attendent dans le petit parloir.

De sorte que le magistrat se trouvait seul quand entra l'intendant qui revenait de la rue de la Bûcherie.

Le juge s'attendait à revoir le vieux serviteur fort ému de son entrevue avec celui vers lequel il l'avait dépêché. Sauf qu'il était un peu coloré par la hâte mise à exécuter sa mission, le visage de l'intendant était aussi calme que d'habitude.

— Eh bien? entama le juge, déjà étonné de cette tranquillité.

— Eh bien, monsieur, j'ai trouvé la maison de ce potier d'étain et je suis monté au troisième étage, où se trouvait la porte percée d'un guichet. J'ai frappé les cinq coups, alors...

— Alors le guichet s'est ouvert avec précaution et tu as donné le mot de passe ? interrompit M. de Badières impatient.

Au lieu de répondre, Colard regarda le juge en souriant.

— Mais, parle donc! s'écria ce dernier.

— C'était donc sérieux, fit l'intendant stupéfait.

— Quoi?

— Cette histoire du guichet et ce nom de « Vivonne » que j'avais à prononcer?

— Tout ne s'est-il donc point passé comme je te l'avais annoncé? dit M. de Badières surpris à son tour.

— Pas le moins du monde. J'avais à peine frappé mon cinquième coup, que la porte m'a été ouverte par quelqu'un qui m'a crié : « Vous figurez-vous que je suis sourd? »

— C'était le maitre du logis?

— En personne.

— Et tu l'as reconnu?

— Parfaitement.

D'abord déroute, par le rapport de Colard, le juge ressentit une sincère joie en découvrant que Cartouche lui avait fait une fausse déclaration. La pensée d'avoir été pris pour dupe lui était agréable.

— Oui, se disait-il, ce bandit connaissait, — j'ignore comment, — l'amitié qui m'a lié à Brichet, et, avant de mourir, il aura voulu me donner cette terrible émotion.

Mais la joie du juge s'éteignit aussitôt en entendant Colard lui affirmer qu'il avait reconnu le personnage.

— Ainsi, cet homme n'est pas un inconnu pour toi? bégaya-t-il.

— Dame! je l'ai vu pendant d'assez longues années en cet hôtel.

— Ah! fit le magistrat n'osant plus insister.

Le majordome continua naïvement :

— Je lui ai donc fait votre singulière commission mot pour mot.

— Alors? dit le juge tremblant.

— Il a écouté bien attentivement le conseil que vous lui donniez de fuir...

— Et il s'engage à partir?

— Il ne m'a pas positivement promis cela. Il m'a dit

qu'avant de fuir il voulait savoir pourquoi. Demain, pour connaître ce motif, il ira chez vous avec sa femme et ses enfants.

Nous ne saurions exprimer l'accent de surprise inouïe avec lequel le magistrat, jusqu'à ce moment atterré, s'écria tout à coup :

— Comment! sa femme et ses enfants! Mais tu ne me parles donc pas de Brichet?

Ce fut au tour de Colard d'ouvrir des yeux effarés.

— Hein! quoi? fit-il, monsieur croyait donc m'envoyer vers mon regretté maître?

— Mais, alors, quel est cet homme, que tu me dis avoir reconnu?

— C'est Chauvel, le couvreur qui travaillait pour l'hôtel avant la chute qui l'estropia.

— Et depuis quand habite-t-il ce logement?

— Depuis six années.

Un énorme soupir de satisfaction dilata la poitrine du juge qui venait d'acquérir enfin la complète certitude que Cartouche s'était joué de sa crédulité.

Puis, comme il fallait une explication à Colard, mis en éveil par le nom de Brichet, M. de Badières lui conta la déclaration du condamné, récit que le digne serviteur

écouta de toutes ses oreilles, en s'écriant à chaque seconde :

— Ah ! le gueux ! le bandit !

Le juge finissait à peine de parler que Pauline rentrait au salon.

Au même instant, Mme Brichet remontait du jardin.

Derrière elle, comme à la piste, se glissait le capitaine, qui grommelait sous son énorme moustache, en homme qui a manqué son but :

— Tu as beau fermer portes et fenêtres, ma mignonne, je finirai par savoir ce que tu trames en ton mystérieux pavillon.

A son arrivée, Aurore s'était dirigée vers le juge.

— Monsieur de Badières, demanda-t-elle, puis-je maintenant disposer de Colard ?

Le juge fit un salut d'acquiescement.

Le majordome suivit aussitôt sa maîtresse vers un angle du salon. Aurore allait lui parler, quand entra un domestique qui vint à elle en disant assez haut pour être entendu de tout le monde :

— Un jeune seigneur est là qui demande à voir le capitaine.

En présence de M. de Badières, Aurore n'osa pas faire à son père l'affront de refuser l'entrée du salon à un de ses amis.

— Introduisez, répondit-elle.

Dix secondes après, la porte était poussée béante par le laquais, qui annonça :

— M. le chevalier de Lozeril.

L'œil hardi, la démarche fière, une main posée sur le pommeau de son épée, le chevalier s'avança.

A ce nom, Aurore tressaillit. Pâle, le regard rivé sur le jeune homme, elle avait complétement oublié ce qu'elle voulait dire à Colard.

VI

Du seuil de la porte, M. de Lozeril ne vit d'abord que le capitaine qui venait à sa rencontre. Aussi, sans se douter qu'il était entendu par d'autres que Fouquier, il alla droit à lui en s'écriant :

— Mon cher Annibal, comme je dois me battre dans quelques heures et qu'il me faut un second, je suis venu pour...

Un prompt et significatif coup d'œil d'Annibal arrêta tout à coup de Lozeril, qui, devinant avoir commis une imprudence, se retourna aussitôt et aperçut les deux groupes qu'il avait dépassés. A droite se tenaient Aurore et Colard. Près de la fenêtre de gauche, M. de Badières était assis à côté de Pauline, qui s'était mise à broder.

Avec toute la grâce possible, le chevalier salua d'abord Mme Brichet qui, blême et les dents serrées, lui rendit à peine son salut. En se redressant, les yeux du jeune homme rencontrèrent le regard haineux d'Aurore.

— Palsembleu ! se dit-il, voilà une jolie femme qui ne paraît pas m'aimer.

Quand sa vue, en quittant Aurore, se porta sur Pauline, à laquelle il devait aussi le salut, la noble et sympathique beauté de la jeune fille frappa aussitôt le chevalier, qui murmura, tout émerveillé :

— Quelle charmante enfant !

Pour bien faire comprendre la scène qui va suivre, il nous faut d'abord indiquer les différents et fort rapides jeux de scène qui l'amenèrent.

Au moment où de Lozeril saluait Pauline, Colard se penchait respectueusement vers Aurore :

— Madame avait un ordre à me donner? dit-il à voix basse.

L'arrivée inattendue du chevalier avait sans doute changé les intentions de Mme Brichet, qui répondit pareillement à mi-voix :

— Oui, mais un peu plus tard; ne vous éloignez pas d'ici.

Colard salua et gagna la cheminée, dont il raviva le feu pendant que Mme Brichet, traversant le salon, se dirigeait lentement vers son père.

Promettre plaies et bosses au capitaine, c'était chatouiller doucement une des plus sensibles fibres d'Annibal. Chez lui, le goût de la bataille passait encore avant la passion du jeu. Aussi, à l'agréable nouvelle que de Lozeril le venait chercher pour être second d'un duel, s'était-il empressé de prendre sa longue épée et son chapeau, déposés sur une console.

— Partons vite, murmura-t-il au chevalier, en bouclant son ceinturon à la hâte.

Mais l'aspect de Pauline fascinait de Lozeril, qui répliqua vivement tout bas :

— Oh! nous avons le temps, capitaine. Un détail, que je vous conterai, retarde de vingt-quatre heures notre rencontre.

Et le chevalier, en cherchant le premier mot d'une phrase aimable pour l'aborder, marcha vers la jeune fille.

Tant grande que fût l'indulgence de la justice pour les innombrables duels qui ensanglantaient l'époque, M. de Badières, en entendant parler d'un prochain combat, avait compris que sa qualité de magistrat l'obligeait à paraître n'avoir rien compris et à s'éloigner avant qu'un mot de plus fût ajouté. Il se leva donc en disant :

— Colard, mon manteau?

Si séduisant que fût l'extérieur du chevalier, il y avait en lui, nous le répétons, quelque chose qui, aux natures honnêtes, inspirait une instinctive répulsion. Ce fut probablement sous cette impression spontanée que Pauline, en voyant venir à elle de Lozeril, souffla vite au juge qui se levait :

— Restez près de moi, je vous en supplie.

A ce moment, Mme Brichet avait rejoint son père et lui disait d'une voix émue et basse :

— Retenez cet homme ici, je vous le demande à titre de véritable service.

Le capitaine eût été incomplet, si, parmi ses brillantes qualités, il n'avait pas possédé celle de savoir saisir au vol toutes les occasions de soutirer des écus.

Il fit aussitôt une petite moue sévère, en même temps qu'il répondait d'un ton douloureux :

— Un service, Aurore ? Tu me demandes un service ; toi qui, tout à l'heure, refusais si impitoyablement un pauvre louis à ton malheureux et suppliant père dans la détresse !

Aurore était trop bien habituée aux expédients de ce si malheureux père pour ne pas le comprendre à demi-mot.

— Sachez garder votre ami pendant le reste de la journée, et je paye ce service trente louis, dit-elle.

— Tu payes… tu payes… oui, mais quand ça, fille bien-aimée ? grommela le capitaine, qui tenait à bien préciser les choses.

— Dans une heure.

— Allons, vilaine enfant gâtée, il est dit que tu me feras toujours faire toutes tes volontés, soupira le bon père d'un ton d'indulgente faiblesse.

Tous ces divers dialogues et mouvements de nos personnages, que nous venons de détailler, n'avaient pas

pris le quart du temps qui nous a été nécessaire pour les expliquer.

En entendant le juge lui demander son manteau pour partir, Colard, courbé devant la cheminée, s'était aussitôt empressé de répondre :

— Oui, M. de Badières.

A ce nom frappant son oreille et lui apprenant quel personnage se tenait près de la jeune fille, de Lozeril, qui ouvrait la bouche pour parler à Pauline, se retourna aussitôt vers le juge en souriant :

— Ah ! monsieur, lui dit-il, j'aurais presque le droit de vous en vouloir.

— Pourquoi, chevalier ? demanda le juge étonné.

— N'est-ce pas vous qui, cette nuit, avez reçu les déclarations de Cartouche ?

— Précisément.

— C'est donc à votre interrogatoire que je dois d'avoir eu le temps de ramasser cette sotte querelle qui m'a fait venir chercher ici le capitaine.

A ces mots, Annibal se mit à rire.

— Oh ! oh ! fit-il, avec ça, de Lozeril, que vous êtes homme à regarder à un duel de plus ou de moins ! Je vous ai souvent vu à l'œuvre et je sais ce que vous pèse un ad-

versaire... Ah! vous avez un certain coup dont j'ai toujours été jaloux.

Cette phrase fit éprouver un imperceptible frisson à Mme Brichet, qui se tenait maintenant assise et muette au coin de la cheminée. Quant à Pauline, la tête penchée sur sa broderie, elle affectait de ne pas s'occuper du chevalier, dont elle sentait le hardi regard peser sur elle.

De Lozeril poursuivit gaiement :

— Croyez, monsieur de Badières, que j'ai voulu plaisanter. Je ne puis sérieusement vous reprocher un temps que vous avez si utilement employé. Grâce à votre zèle, nous allons enfin être débarrassés de tous ces bandits que Cartouche traînait à sa suite... car, répétait-on dans la foule, les révélations du coquin ont été nombreuses.

— C'est vrai, dit le juge; non-seulement il nous a indiqué les auteurs de meurtres connus par la justice, mais il nous a encore révélé tous les assassinats qu'on ignorait.

— Oh! tous... tous? fit de Lozeril en secouant la tête d'un air de doute.

— Oui, tous, appuya le juge.

— Ma foi, tant mieux! car je serai enchanté de connaître le dernier mot d'une mystérieuse aventure dont

j'ai involontairement été le témoin... et qui, plus tard, quand j'ai bien rassemblé mes souvenirs, m'a semblé avoir tout l'air d'un assassinat.

— Où cela s'est-il donc passé? demanda M. de Badières.

— Précisément à trente pas de cette maison, dans l'île Saint-Louis, au milieu de la rue des Deux-Ponts.

Le magistrat se recueillit un instant pour interroger sa mémoire.

— Cartouche ne m'a pourtant rien révélé qui se soit passé dans ce quartier, dit-il tout surpris.

— Je suis, moi, certain de ce que j'ai vu, insista de Lozeril.

— Comment, alors, se fait-il que vous n'ayez pas prévenu la justice? demanda M. de Badières, redevenant involontairement juge.

— Vous avez raison... mais au lieu de répondre à votre question, je crois que j'aurai plus tôt fait de vous conter toute l'aventure.

Et, s'adressant à Colard, qui venait de rentrer porteur du manteau du juge, de Lozeril lui dit :

— Approchez-moi un fauteuil, mon brave homme.

Colard s'empressa d'obéir ; puis il alla se blottir dans

un coin du salon pour écouter le récit. Depuis la disparition de Brichet, le pauvre intendant était en quête de tout ce qui pouvait lui indiquer une piste nouvelle à explorer.

— Nous vous écoutons; commencez, de Lozeril, dit le capitaine.

Malgré elle, Pauline releva la tête et devint attentive. Mme Brichet, affaissée dans son fauteuil, regardait machinalement le feu et semblait absorbée par la douloureuse préoccupation qui la torturait depuis le matin.

— Voici l'aventure, dit de Lozeril. Il y a deux ans, j'étais au service et je faisais partie de l'escadron de chevau-légers en garnison à Blois, sous le commandement du capitaine Fouquier, ici présent.

— C'est vrai, et c'est moi-même qui vous avais signé un congé pour venir à Paris, affirma Annibal.

— Or, ce congé étant expiré, il me fallait, le lendemain, partir au point du jour. Pour ma dernière soirée, des amis m'offrirent, dans un cabaret de la Tournelle, un tel souper d'adieux que, sur les minuit, quand je les quittai, j'avais la tête plus que lourde..... Toutefois mon ivresse n'était pas si complète que je ne pusse m'orienter, car, en sortant de l'auberge, je me dis tout de suite

que le chemin du quai de la Tournelle à mon domicile, situé rue Saint-Antoine, était tout droitement tracé : passer deux fois l'eau en coupant l'île Saint-Louis dans sa largeur et enfiler, au bout du pont Marie, la rue des Nonnains-d'Yères, qui me conduisait directement à la rue Saint-Antoine. Vous le voyez, j'avais encore ma tête bien à moi ! Malheureusement, ce soir-là, il faisait dehors un froid de loup...

— Eh, eh ! on connaît l'effet du froid sur un cerveau un peu échauffé, interrompit Annibal.

— C'était donc en hiver ? demanda M. de Badières attentif.

— Oui, dit de Lozeril, et je puis même bien vous préciser l'époque...C'était la nuit qui précéda le dimanche gras.

— Et vous dites qu'il y a deux ans ? s'écria subitement le magistrat.

— Oui, le dimanche gras de 1719, affirma le chevalier sans hésitation.

A cette réponse, Colard tressaillit et Pauline, toute convulsive, laissa échapper sa broderie. Cette nuit était bien celle de la disparition de Brichet.

— Mais qu'avez-vous donc ? demanda de Lozeril, étonné du trouble des trois auditeurs.

En se retournant pour voir si son récit avait produit pareil effet sur ceux qui se tenaient derrière lui, il retrouva fixé sur lui ce même regard haineux dont Aurore l'avait accueilli à son entrée.

Elle n'avait plus cette pose abandonnée de tout à l'heure. Maintenant, droite sur son fauteuil, les doigts crispés sur les bras du siége, elle dardait sur de Lozeril ses deux grands yeux menaçants.

— Qu'ai-je donc fait à cette femme? se demanda le jeune homme.

Quant au capitaine, le récit du chevalier venait de l'endormir sur sa chaise.

Le magistrat fut le premier à retrouver son sang-froid.

— Pardonnez à notre trouble, M. de Lozeril, dit-il; mais votre récit est involontairement venu réveiller, dans cette maison, un souvenir douloureux qui a justement la même date.

— Si j'ai tenu à préciser l'époque, c'est pour expliquer le froid qui amena l'ivresse dans mon cerveau excité par le vin.

— Veuillez continuer.

— Donc, je pris le pont qui s'offrait à moi sur le quai

de la Tournelle. A l'entrée du pont, j'avais encore à peu près ma raison. Arrivé à l'autre bout, le froid aidant, j'étais complétement ivre. Mais c'était peu le cas de m'en soucier, car je n'avais qu'à suivre le chemin devant moi, sans le moindre détour à faire. Arrivé au quai de l'île, je m'engageai dans la rue des Deux-Ponts, au bout de laquelle j'allais trouver le pont Marie. Si la rue des Deux-Ponts traverse l'île en large, la rue Saint-Louis la coupe aussi en long. Il en résulte un carrefour, où, par un caprice d'homme ivre, je crus devoir faire une petite station, et je fus m'asseoir sur une borne. Sous l'influence du froid j'allais m'endormir, quand une rafale de vent me fit rouvrir les yeux qui se fermaient. Alors, je vis un spectacle inattendu. Un homme, marchant avec si peu de bruit qu'il devait être déchaussé, se dressait devant moi, portant sur le dos un fardeau long et qui paraissait être fort lourd, car il pliait sous le poids.

— De quel côté était-il venu? demanda le juge en interrompant.

— Je ne saurais le dire. Quand je le vis, il se trouvait si exactement au centre de la croix tracée par le carrefour, qu'il me serait impossible de préciser par quel côté il était arrivé.

Agitée par une émotion dont elle ne se rendait pas compte, Pauline écoutait ce récit. Quant à Golard, d'abord assis près de la porte, il s'était peu à peu rapproché et, bouche béante, il semblait boire chaque parole du chevalier.

Froide et silencieuse, Mme Brichet regardait toujours de Lozeril.

— Continuez, dit M. de Badières.

Le jeune homme poursuivit :

— Vêtu de noir et immobile sur ma borne, je ne pouvais, dans l'ombre, avoir été aperçu par cet homme. Ce fut son fardeau même qui m'inspira tout à coup une véritable fantaisie d'ivrogne...

Le chevalier s'arrêta et sourit.

— Oui, répéta-t-il, une vraie fantaisie d'ivrogne dont le souvenir me donne encore à rire. L'homme avait fait halte pour se donner le temps de reprendre haleine, car, dans le silence de la nuit, j'entendais le sifflement de sa respiration. Avant de se remettre en route, il raidit ses jambes écartées pour mieux se fixer au sol et, d'un vigoureux effort des bras, accompagné d'un violent « hem ! » il remonta sur ses épaules la pesante charge qui glissait.

— Pouviez-vous voir sa figure? interrogea timidement Colard.

— Non, car il me tournait le dos, répondit de Lozeril.

— La nuit était-elle claire? demanda le juge à son tour.

— Jusqu'à ce moment, la lune avait été couverte de nuages; mais, précisément, comme le porteur du fardeau allait s'éloigner, elle se dégagea brillante. Il partait donc, quand l'ivresse me souffla une idée. Tout trébuchant, je sortis de l'ombre derrière lui en criant :

— Holà! bélître! jette ta charge à bas et, à sa place, porte-moi jusqu'à mon logis; tu auras un petit écu.

Et, m'accrochant à la grossière toile qui lui servait d'enveloppe, je tirai le fardeau pour le faire choir des épaules du porteur. A cette voix qui s'élevait tout à coup derrière lui, l'homme poussa un rauque cri d'effroi, lâcha la masse et s'enfuit.

— De quel côté? s'écria vivement M. de Badières; cette fois vous avez pu vous en assurer.

— Voilà ce qui vous trompe, monsieur le juge. Pas plus que quand il était arrivé, il ne me fut possible de savoir la direction qu'il avait prise pour fuir.

— Mais vous disiez tout à l'heure que la lune venait d'éclairer le lieu de la scène.

— Oui, mais je vous ai dit aussi que l'homme, en fuyant, avait lâché son fardeau. Or, cette masse tombant sur moi qui me trouvais derrière, et l'ivresse me faisant chanceler sur mes jambes, je ne pus résister au choc et je roulai à terre entraîné par cet énorme poids.

— C'est donc pendant cette chute que l'inconnu s'échappa?

— Oui. Si vite que je me fusse relevé, je ne le revis plus. Se tenait-il caché dans l'ombre d'une porte voisine? Etait-il entré dans une des plus proches maisons? je ne le saurais dire.

— Entendîtes-vous retentir au loin le bruit de ses pas?

— J'allai successivement tendre l'oreille à chacune des quatre voies du carrefour, mais nul bruit ne me révéla celle qu'il avait choisie. Comme je vous l'ai déjà dit, je suppose que cet homme devait marcher pieds nus.

— Vous penchez pourtant à croire qu'il n'avait pu s'éloigner beaucoup?

— Oui, il devait guetter, à quelques pas de là, le moment de mon départ.

Nous croyons inutile d'appuyer encore sur l'anxieuse et profonde attention que Pauline, le juge et Colard prêtaient aux paroles du chevalier.

Mme Brichet avait-elle écouté M. de Lozeril? Était-ce bien à l'émoi du récit qu'il fallait attribuer la sorte de prostration qui l'affaissait sur son fauteuil? Elle restait là, immobile et muette, sans que le plus petit geste ou la plus faible expression de visage traduisît sa pensée.

Quant au capitaine, durant un court silence du chevalier reprenant haleine, le doux et régulier ronflement d'Annibal prouva qu'il continuait toujours à réparer la fatigue de la dernière nuit passée au jeu.

De Lozeril continua :

— Renonçant à rejoindre mon homme disparu, je songeai à continuer ma route. J'avais alors complétement oublié le fardeau abandonné par le fuyard. A mon dixième pas, un obstacle arrêta ma marche. C'était la masse, étendue à mes pieds, qui me barrait le passage.

— Tiens! me dis-je, que portait-il donc?

Et je me penchai. Dans la chute, l'enveloppe s'était déroulée et elle laissait maintenant à découvert son contenu, dont la vue me fit aussitôt tressaillir.

— C'était un cadavre? interrompit vivement M. de Badières.

— Un cadavre... pas encore; car dans le peu de souvenirs que, le lendemain de l'aventure, m'avait laissés

l'ivresse, ma mémoire crut se rappeler que cette victime remuait encore convulsivement les lèvres. Mais si elle n'était pas morte, elle n'en valait guère mieux. C'était bien un homme à l'agonie, qui, seulement quelques minutes avant mon arrivée, devait avoir reçu la blessure large et béante que je voyais saigner encore.

— Où était-il frappé?

— Là, au bas du cou, près de l'épaule gauche, un peu en arrière.

— Vous pensez donc que l'homme qui avait fui était l'assassin? continua le magistrat.

— Parbleu! et je suis certain qu'il allait jeter sa victime dans la Seine, sans se douter qu'elle respirait encore.

— Alors, vous secourûtes le moribond?

Au lieu de répondre tout de suite, de Lozeril eut un moment d'hésitation. Mais il se décida vite à continuer et s'écria :

— Tenez, monsieur le juge, j'aime mieux vous dire tout franc que je ne pensai nullement à secourir cet infortuné.

— Pourquoi cet oubli ?

— La peur est un sentiment qui m'est à peu près inconnu; mais, cette nuit-là, je crois que le vin m'avait

rendu poltron, car je fus subitement épouvanté. Seul, près de ce corps ensanglanté, à une époque où les meurtres nocturnes se multipliaient, j'eus peur d'être trouvé sur le lieu du crime et, la terreur me poussant, je pris une course insensée.

De Lozeril s'arrêta un instant pour encore sourire et reprit :

— Oui, une course si folle que je ris encore au souvenir d'un pauvre passant, marchant à ma rencontre, que je retrouvai à mi-chemin et que je culbutai si bien qu'il alla rouler dans le ruisseau.

- C'était sans doute l'assassin qui revenait sur ses pas pour savoir ce qu'était devenu le corps, avança M. de Badières.

— Je l'ignore. Cet homme renversé fut le dernier souvenir de ma nuit. Que se passa-t-il ensuite? Je n'en sais rien. L'effroi avait dû sans doute doubler mon ivresse, car je ne puis me rappeler comment je sus trouver mon auberge. Le lendemain, je me réveillai tout habillé sur mon lit, et j'appris d'un des laquais qu'on m'avait ramassé ivre-mort à la porte de la maison.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé faire votre déclaration à la justice?

— Je vous l'ai dit; mon congé était expiré, et il me fallait rejoindre mon régiment. Au point du jour, après ces quelques heures d'un sommeil de plomb, j'étais à cheval et je quittais Paris. Le souvenir n'était pas revenu dans mon cerveau encore alourdi. Ce ne fut que le soir, déjà bien loin de la capitale, que la mémoire me rappela les faits de la nuit, mais tellement confus que j'en arrivai à croire que j'avais rêvé tout cela.

— Quel cauchemar d'ivrogne! Il paraît que je n'ai pas l'ivresse des plus gaies, me disais-je.

Pendant les trois jours que dura le voyage, je me figurai donc avoir fait simplement un sinistre songe... et je le croirais peut-être encore aujourd'hui, si, à mon arrivée à Blois, je n'avais trouvé la preuve que tout ce drame, que je pensais créé par mon imagination surexcitée, était bien une sanglante réalité.

— Quelle preuve?

— A Paris, au moment de partir, pour leur substituer mon costume de voyage, j'avais retiré et jeté à la hâte dans une valise mes vêtements de la veille. A mon arrivée à Blois, quand je défis mon porte-manteau pour en sortir l'habit que je portais à ce souper d'adieux, jugez quelle fut ma surprise en trouvant là, sous la man-

che droite, une large tache de sang, qui en maculait le parement. Ce n'était donc pas un rêve et j'avais réellement tenu dans mes bras le corps d'un homme assassiné.

A ce moment, de Lozeril arrêta du geste le magistrat qui voulait parler et continua :

— Oui, monsieur de Badières, je devine ce que vous allez dire. Pourquoi n'avoir pas écrit aussitôt à Paris, n'est-ce pas? Parce que, moi qu'on citait parmi les plus braves, j'aurais été forcé d'avouer que, si je n'avais pas secouru cet homme, c'était à cause de la peur folle qui m'avait fait fuir. Je gardai donc le silence, et, dans toutes les rares gazettes qui nous apportaient en province les nouvelles de Paris, je cherchai longtemps, et toujours vainement, quelque découverte qui me donnât le mot de cette mystérieuse aventure de l'île Saint-Louis. Je finis par l'attribuer à Cartouche. Aussi, la nuit dernière, quand vous interrogiez ce bandit, j'ai espéré qu'au milieu de ses nombreuses révélations il ferait connaître, parmi tant de crimes restés inconnus, le meurtre commis, il y a deux ans, à quelques pas du derrière de cet hôtel.

— Non, Cartouche ne m'a parlé d'aucun crime accompli dans l'île Saint-Louis, répondit M. de Badières, après avoir fouillé dans sa mémoire.

— Et pourtant le meurtre a eu lieu, insista le chevalier; j'en suis d'autant plus certain qu'il m'a mis à même de constater en moi une assez bizarre particularité.

— Laquelle?

— D'habitude, le temps amoindrit ou efface les souvenirs. J'ai éprouvé l'effet contraire. Les détails de ce crime, d'abord vagues dans mon esprit, se firent mieux précis, à mesure que les mois s'écoulèrent. Trait par trait, le visage de la victime s'est si bien fixé dans ma mémoire qu'à l'heure où je vous parle il me semble le voir là, devant moi.

En entendant ces mots, le juge tressaillit tout à coup, et, se levant de son fauteuil, il demanda vivement :

— En êtes-vous bien sûr?

— Oui, répondit de Loseril étonné de la brusque interpellation du magistrat jusqu'à ce moment si calme.

— Colard, une lumière! commanda M. de Badières. La nuit, descendant peu à peu, avait rendu le salon déjà sombre.

L'intendant alluma un flambeau au feu de la cheminée et vint le poser sur la table.

M. de Badières porta la main à sa poche et en tira le bracelet, cette pièce de conviction qu'il avait rapportée

de l'Hôtel-de-Ville, après l'interrogatoire de Cartouche.

A la vue de ce bijou qu'on lui avait volé, Pauline poussa un cri tout vibrant d'une douloureuse émotion.

— Oh! le portrait de mon bien-aimé père! s'écria-t-elle.

Cette exclamation arracha subitement Mme Brichet de sa torpeur. Elle quitta vivement le coin de la cheminée pour se rapprocher du groupe et, l'œil fixé sur le bracelet que tenait le juge, elle murmura bien bas :

— Mon mari!

Tout ce mouvement soudain avait réveillé en sursaut le pauvre capitaine qui, redressant sa haute taille, demanda avec un bâillement mal étouffé :

— Hein! quoi? on parle de mon gendre? Est-ce que vous avez enfin de ses nouvelles?

Le juge tendit le bracelet au chevalier :

— Monsieur de Lozeril, dit-il, veuillez nous dire si la miniature que porte ce bijou est le portrait de l'homme que vous avez jadis vu mourant à quelques pas de cette demeure.

En prenant le bracelet, le chevalier, d'un rapide coup d'œil, regarda les deux femmes qui se tenaient devant lui. Sur la figure de la jeune fille, il reconnut une sincère et

poignante douleur. Mais il lui sembla voir un bien léger frisson courir sur le visage de Mme Brichet, derrière laquelle apparaissait la face à moitié endormie d'Annibal.

Se penchant vers la bougie, le jeune homme examina le portrait en silence.

Au bout d'une minute qui parut fort longue à ceux qui attendaient, de Lozeril se redressa, et, l'œil fixé sur Aurore, il prononça d'une voix calme :

— Je ne connais pas cet homme.

Quand il s'était approché de la lumière, le visage du chevalier, que le juge ne pouvait voir, se présentait bien éclairé à Colard.

Si rapidement comprimée qu'elle eût été, l'expression de surprise qui, à la vue du portrait, avait passé sur les traits du jeune homme, venait d'être aperçue par l'intendant.

— Il a menti! se dit-il.

VII.

Une heure après la scène que nous avons contée, le capitaine et de Lozeril, dans cette partie de l'hôtel où Annibal avait planté sa tente, étaient assis devant une table copieusement servie.

Le joyeux Fouquier avait touché les trente louis exigés de sa fille pour retenir le chevalier, et il n'avait pas trouvé de meilleur moyen pour le fixer que de l'attabler jusqu'au menton.

— Très-cher ami, disait-il, le vin est bon, la chère est exquise... et la table n'est pas louée. Il faut donc procéder par petits coups et minces bouchées, en hommes qui ont tout le temps de bien savourer les choses.

Mais de Lozeril, d'habitude franc convive, répondait mal à l'appel. Tout en buvant, il paraissait tant préoccupé par une idée qui lui travaillait le cerveau, que le capitaine s'inquiéta de cette distraction.

— Ah ça! cher compagnon, s'écria-t-il, est-ce votre prochain duel qui vous rend ainsi tout pensif?

Le chevalier haussa dédaigneusement les épaules.

— A propos de ce duel, continua Fouquier, j'ai oublié de vous remercier d'avoir pensé à moi pour être votre second.

— Ma foi! capitaine, je n'accepte pas vos remercîments, car je ne songeais nullement à vous.

— Bah! qui donc y a songé?

— Connaissez-vous la marquise de Brageron?

— Oui, jolie femme! J'ai fait jadis plus d'une joyeuse partie avec son défunt mari.

— Je cherchais ce matin, devant elle, qui je prendrais pour témoin, quand elle m'a dit : « Que ne choisissez-vous votre ancien capitaine, le brave Fouquier? Il était jadis un rude compagnon et peut-être l'est-il encore, si la vie de chanoine qu'il mène ne l'a pas un peu abruti. » Voilà ses paroles.

— Le fait est que je jouis d'une assez plantureuse existence, dit en souriant Annibal.

— C'est alors que la marquise m'a appris que, devenu beau-père d'un richissime gendre, vous viviez en vrai pays de Cocagne. Puis elle a ajouté : « Oui, vous ne pou-

vez trouver de meilleur second que mon vieil ami Fouquier. »

— C'est bien étonnant que la Brageron me nomme aujourd'hui son vieil ami, elle qui jadis, en prétendant que je débauchais son mari, m'appelait une parfaite canaille! pensa le capitaine tout surpris.

— Je suis donc venu ici sur le conseil de cette aimable et charmante femme, poursuivit le jeune homme.

— Eh! eh! ricana Fouquier, pour que vous chantiez ainsi ses louanges, et, surtout, pour que vous la consultiez sur ces affaires de duel qui, ordinairement, ne regardent que les hommes, il faut que la marquise vous tienne rudement au cœur.

Après une courte hésitation, de Lozeril répondit en secouant la tête :

— Ce matin encore, je croyais l'aimer.

— Bah! et maintenant?

— Euh! euh! mon cher, j'ai bien peur d'avoir changé d'avis.

A cette réponse, le capitaine poussa une exclamation qui résumait bien l'étrange morale de cette époque corrompue.

— Est-ce possible ! On dit pourtant la marquise fort riche et très-généreuse.

— Bast ! c'est la position de l'oiseau sur la branche, et j'ai résolu de viser au solide, répliqua le chevalier en quittant la table pour aller s'asseoir devant la cheminée.

Annibal se leva aussi et le suivit en disant, tout goguenard :

— Cher ami, vous êtes ce soir bien sérieux et, généralement, on devient sérieux quand on n'a pas le sou.

Sans mot dire, de Lozeril mit chacune de ses mains dans les poches de son habit et en tira deux énormes liasses de billets de caisse qu'il posa sur un guéridon placé à côté de lui ; puis, en une seconde fois, il ramena deux pleines poignées de louis.

A cette vue, Annibal poussa un cri d'avide admiration.

— Peste ! fit-il, vous avez là une fort respectable somme !!!

— Oui, dit le chevalier, environ dix mille écus... et il m'en est dû encore quatre mille. Je ne sais si le destin me ménage avant peu quelque désagréable contre-coup, mais, depuis hier, je dois avouer qu'il m'est étonnamment propice. Toute cette nuit, au *Broc-d'or*,

le jeu m'a été favorable et, paraît-il, je n'avais pas épuisé ma veine, car, avant de venir ici, j'ai eu l'idée d'entrer au tripot de la rue des Bons-Enfants, où j'ai rencontré le marquis de Brancas. Il quittait le Régent, qui lui avait donné vingt mille livres pour payer ses dettes les plus criardes...

— Et vous avez raflé la somme ?

— En un tour de main. Vous voyez donc bien, capitaine, que ce n'est pas absolument le besoin d'argent qui me rend sérieux à cette heure.

Annibal ne pouvait détourner la vue de ce monceau d'or et de valeurs entassés devant lui. Il le couvait d'un regard avide.

— Tiens ! fit-il, qu'est-ce cela ?

Et, du doigt, il désigna une liasse de billets de caisse percée d'un trou dans toute son épaisseur.

De Lozeril se mit à rire.

— Oh ! dit-il, cela vient d'une précaution que j'ai l'habitude de prendre chaque fois que je joue dans l'honnête tripot de la rue des Bons-Enfants, depuis que de fins matois, un jour de grand vent, ont eu l'idée ingénieuse d'ouvrir tout à coup deux fenêtres pour établir un courant d'air qui m'a fait envoler un gain de mille écus

représenté par des billets. Je crois inutile d'ajouter que ces billets sont immédiatement devenus introuvables

— Charmant tour, ma foi! pensa l'indulgent Annibal.

— Depuis ce jour, continua de Lozeril, par méfiance des courants d'air, j'ai donc contracté l'habitude, toutes les fois que l'enjeu est représenté par des valeurs en papier, de le clouer sur la table avec le poignard que je porte toujours sur moi pour cet utile usage. C'est à la fois un avis donné aux mains indiscrètes qui s'égarent sur le tapis et un excellent préservatif contre les courants d'air. Et voilà pourquoi, mon cher ami, ces deux liasses de billets sont ainsi percées d'outre en outre.

— Il me vient une envie folle, dit Annibal, qui contemplait toujours l'argent.

— Laquelle?

— C'est d'essayer si quelques pauvres louis que j'ai en poche sauraient se soustraire à votre heureuse veine. Avons-nous le temps de faire cet essai?

— Oui, grandement le temps, mon cher capitaine, car mon duel est retardé de vingt-quatre heures pour le payement d'une dette qui doit le précéder.

Tout occupé de mettre sur le tapis les louis soutirés

à sa fille, Annibal ne vit pas le sourire qui était venu aux lèvres du chevalier à sa proposition de jouer.

Quelques mots avant d'aller plus loin. Le chevalier avait été sincère en disant à Fouquier qu'il ne songeait plus à la marquise. A la première vue de Pauline, il avait d'abord senti naître en lui une impure passion. Ce n'était encore que le désir du débauché qui ne pense qu'à la satisfaction du caprice d'un jour. Dans ses ignobles calculs (qu'on nous pardonne ces détails), il tenait toujours à la marquise, comme à une banquière qui prodiguait l'or à ses fantaisies.

Mais, à cet homme qui cherchait la fortune par tous les moyens, s'était tout à coup révélé un mystérieux moyen de posséder à la fois la jeune fille et la richesse enviée. Aussitôt, son esprit pervers avait conçu un infernal plan auquel il avait résolu, si elle y faisait obstacle, de sacrifier Mme de Brageron.

Cela dit, nous revenons à la partie de jeu qu'avait proposée le capitaine.

En dix minutes, l'argent d'Annibal fut gagné par de Lozeril.

— Décidément, vous avez du bonheur! grommela le soudard en suivant d'un œil de regret les derniers louis que ramassait le chevalier.

— Oh! fit mélancoliquement le jeune homme, est-ce vraiment là ce qu'on appelle le bonheur?

— Dame! ça m'en a tout l'air.

— Oui, je vous l'accorde, c'est du bonheur... mais bien fugitif; la déveine m'arrivera sans doute demain.

— Ça ne sera que justice, car on ne peut toujours être heureux, grogna le capitaine.

— Oh! mon cher Annibal, pouvez-vous ainsi blasphémer... quand vous êtes la preuve vivante qu'il existe des mortels toujours heureux.

— Si je suis heureux... ce n'est pas au jeu, je suppose.

— Bast! qu'est-ce pour vous qu'une perte ou qu'un gain? l'un vous est inutile, l'autre vous est indifférente. Votre position n'est-elle pas de cent coudées au-dessus de la mienne... si grande que soit ma veine de joueur.

— Ma position! Quelle position? fit le capitaine, en cherchant où voulait en venir le jeune homm

— Allons, ne faites pas le modeste, mon cher maître..

car je vous reconnais pour mon maître et j'admire votre habileté.

— Habile à quoi?

— Ah! vous avez bien adroitement manœuvré, vous sans aucune fortune, pour faire ainsi tomber dans votre panneau un gendre millionnaire.

Annibal éclata de rire en s'écriant :

— Oh! par exemple, vous me prêtez là une adresse dont je suis bien innocent; car c'est le hasard qui a tout fait. Ma fille en aimait un autre, auquel je l'avais déjà accordée. Il m'avait même versé une assez forte somme...

— Hein? il vous avait versé... que signifie? demanda de Lozeril surpris.

Annibal se reprit au plus vite :

— Non, non, dit-il, je m'explique mal. Voici la chose. En mariant ma fille, je n'avais à lui donner...

Le capitaine s'interrompit pour chercher ce qu'il avait à donner à sa fille en la mariant; mais, le souvenir lui faisant défaut, il répéta :

— Je n'avais à lui donner...

— ... Qu'un nom honorable, souffla de Lozeril.

— Tiens! c'est vrai. Où, diable! avais-je la raison

pour oublier cela? Donc, n'ayant à lui donner qu'un nom honorable, je ne pouvais l'accorder à un jeune homme sans fortune. Celui qu'elle aimait... un Gascon !... se disait, non pas riche, mais possesseur d'une honnête aisance. J'en demandai la preuve.... dame! un Gascon!... vous comprenez bien ma défiance paternelle?

— Parfaitement!

— Il commença par me déposer un fort à-compte.

— Hum! hum! fit de Lozeril.

— Pourquoi ce « hum? »

— C'était un gaillard naïf.

— Lui! un Gascon!... songez-y.

— Enfin, passons.

— Puis il partit pour son pays, afin d'y réaliser son petit avoir en bons écus. Ce fut pendant son absence que se présenta Brichet faisant sonner ses millions.

— Et il eut la préférence... malgré votre parole donnée à l'autre?

— Parbleu! je devais avant tout songer au bonheur de ma fille.

— Et un peu au vôtre, capitaine?

— Il faut bien penser aussi à soi, en ce bas monde.

— Alors, quand le Gascon revint, vous lui rendîtes la somme déposée?

— Je la lui remboursai... avec de généreux intérêts, répondit le capitaine après une courte hésitation.

— Escroc ! se dit de Lozeril.

— Ainsi donc, poursuivit Annibal, vous voyez que le hasard a tout fait et que ma fameuse habileté, tant prônée par vous, se réduit à peu de chose.

— Je ne me dédis pas, mon cher. Si vous n'avez pas déployé vos talents pour pêcher un gendre riche, vous avez été habile à garder la position conquise, en la rendant bien solide.

— Ma foi ! non.

— Si, si, cherchez bien. Vous avez dû faire quelque chose pour asseoir carrément votre bonheur.

— Autant que j'ai pu, j'ai poussé Brichet à écrire un petit testament en faveur d'Aurore.

— L'a-t-il fait?

— Je l'ignore. Mon gendre a disparu tout à coup.

— Et en plus?

— Quoi, en plus?

— N'avez-vous rien fait encore?

— C'est tout.

— Ah ! capitaine, vous êtes cachotier avec un ami.

— Pas le moins du monde.

— Vous posez à l'homme modeste.

— Mais, saperjeu ! que voulez-vous donc que j'aie encore fait?

— Oh ! je vois que vous désirez que je vienne en aide à votre mémoire paresseuse.

Le capitaine lâcha son gros rire et répliqua :

— Puisque vous y tenez tant, dites-moi donc ce que j'ai pu faire sans m'en douter.

— Vous avez assassiné Brichet, mon cher Annibal, dit froidement de Lozeril, en regardant le capitaine dans les yeux.

Si le chevalier croyait épouvanter Annibal en l'accusant d'être l'assassin de Brichet, il fut complétement déçu dans son espoir.

Après l'avoir entendu, le capitaine s'était laissé aller dans son fauteuil en proie au plus violent accès d'hilarité. La tête renversée en arrière sur le dossier du siége et tout son gigantesque corps agité par les nerveuses secousses du rire, le capitaine faisait retentir la salle des bruyants éclats de sa gaîté. Ce fut seulement au bout de deux longues minutes que les spasmes

du rire lui permirent de répondre joyeusement :

— Ah ! cher ami, où donc allez-vous chercher de pareilles drôleries ?

D'abord décontenancé par l'hilarité du capitaine, de Lozeril s'était vite remis.

— Drôleries ! dit-il sèchement, est-ce ainsi que vous appelez le meurtre de Brichet ?

— Vous tenez donc absolument à ce que mon gendre ait été assassiné ? demanda Annibal en essuyant ses yeux encore humides de joyeuses larmes.

— N'avez-vous pas entendu cette tragique histoire d'assassinat que j'ai contée à M. de Badières ?

— Très peu ; j'ai dormi. Mais je me suis réveillé assez à temps pour que le dénouement me fît comprendre tout.

— Eh bien, cet homme tué, je vous l'affirme, était votre gendre Brichet.

— Vous en êtes convaincu ?

— Complétement.

— Alors, chevalier, pourquoi donc n'avez-vous pas reconnu le portrait quand on vous l'a présenté ? appuya le capitaine devenu sérieux.

A cette question, de Lozeril regarda encore Annibal

bien en face. Mais le visage de celui-ci exprimait une si simple curiosité, sans aucune nuance d'inquiétude ou de peur, que cette tranquillité parut contrarier le plan secret du chevalier, qui répondit en hésitant :

— Je craignais, en le reconnaissant, de compromettre un vieil ami.

— Oh ! oh ! mon cher, voilà que vous recommencez vos plaisanteries, dit le capitaine d'un ton goguenard.

Puis, s'accoudant bien à l'aise sur la table, il poursuivit :

— Voyons, de Lozeril, devenez sérieux, et raisonnons un peu. Ni joueur, ni buveur, et plus poltron qu'un lièvre, Brichet était un idiot dont, je l'avoue, je me souciais comme de cela.

Et Annibal fit claquer l'ongle de son pouce sur une de ses larges dents supérieures.

— Mais, continua-t-il, pourquoi l'aurais-je tué? Quand on se débarrasse d'un homme, on obéit généralement à trois mobiles qui sont : la vengeance, la crainte ou l'intérêt. Quel motif avais-je de me venger de cet être qui, après tout, m'avait été utile ? De plus, le bonhomme était trop inoffensif pour m'inspirer une crainte quelconque.

Donc, des trois motifs d'un assassinat, la crainte et la vengeance sont déjà écartées....

— Reste l'intérêt, mon brave capitaine, creusons cette dernière hypothèse, interrompit de Lozeril en souriant.

— Soit, creusons. J'étais dans la plus crasse indigence quand Brichet, amoureux de ma fille, vint se jeter dans mes jambes en chien fou. Vous me croyez assez habile, n'est-ce pas, pour avoir saisi la balle au bond et m'être arrangé la part belle... et surtout bien durable? Par une importante clause du contrat de mariage, je me suis fait assigner, ma vie durant, une large pension, hypothéquée sur la succession en cas de prédécès de mon gendre. Que Brichet vécût, mourût, voyageât ou disparût, ma pension restait toujours bien assurée. Donc je n'avais aucun intérêt à envoyer le bonhomme dans un monde meilleur.

— Et, pourtant, il a été assassiné!

— En ce cas, c'est par un autre que moi.

— Alors, voulez-vous chercher ensemble quel autre avait intérêt à supprimer votre gendre?

— Cherchons, dit Annibal.

— D'abord nous trouvons son enfant, la jeune Pauline.

— Oh ! j'exècre cordialement cette pécore, mais je ne puis l'accuser d'un pareil crime, s'écria franchement le capitaine.

— Il y a encore le vieux domestique.

— Celui-là aurait donné sa vie pour épargner le plus mince péril à son maître.

— Cherchons ailleurs... Aidez-moi toujours, capitaine... A qui, diable ! la mort de Brichet a-t-elle pu profiter ? dit lentement de Lozeril, les yeux attachés au plafond, avec tout l'air d'un homme qui fouille sa mémoire.

Et il répéta encore :

— Aidez-moi donc, cher ami... La mort de Brichet a dû, pourtant, avantager quelqu'un.

Tout à coup la lumière se fit dans le cerveau du capitaine, qui tressaillit légèrement.

— Mordieu! gronda-t-il, vous êtes adroit tireur, jeune homme. Vous savez user des feintes avant de porter le vrai coup.

De Lozeril prit son air étonné.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Je veux dire que vous avez commencé par accuser la père pour arriver tout doucement à la fille... à Aurore.

— Oh! oh! Annibal, pouvez-vous concevoir vous-

même et me prêter une pareille pensée ! s'écria de Lozeril d'un ton de reproche.

Le capitaine ne riait plus. En sentant un danger venir sur Aurore, quelque chose avait vibré dans cette nature brutale et vicieuse.

— Eh bien, mon bon, puisque par hasard... car c'est bien par un pur hasard que madame votre fille se trouve être devenue le sujet de notre entretien, voulez-vous que nous parlions aussi un peu d'elle... à propos de ce pauvre Brichet ? demanda tranquillement le jeune homme.

— Vous voyez bien que vous accusez ma fille, repartit le capitaine d'une voix sèche où grondait sourdement la menace.

— Mais non, cent fois non, je vous le répète, affirma de Lozeril.

— Quel serait donc alors le coupable ?

— Voilà ce que nous saurions vite, si vous vouliez répondre à quelques questions.

— Eh bien, interrogez-moi.

Le chevalier avait sans doute amené Annibal au but qu'il se proposait, car un petit sourire de triomphe vint sur ses lèvres.

— En épousant votre fille, Brichet a dû lui faire certains avantages ? demanda-t-il aussitôt.

— Il lui reconnut un apport de deux cent mille livres.

— Et pour l'avenir ?

— Il promit un testament par lequel, sauf une importante dot pour Pauline, il léguait tout son bien à Aurore.

— A-t-il tenu sa promesse ?

— Si je ne me trompe, ce testament dut être fait le jour même de sa disparition, car il est prouvé que, dans la matinée, Brichet alla chez son notaire.

A cette réponse, de Lozeril se mit à rire en secouant la tête.

— Peste ! s'écria-t-il, *on* était pressé de jouir, je le vois; car *on* n'a pas perdu de temps pour tuer le bonhomme.

Le capitaine ouvrit des yeux étonnés.

— *On !* fit-il, qui ça... *on ?*

— Ah ! cher ami, vous jouez au fin en ayant l'air de ne pas deviner.

— Que le diable m'étrangle si je comprends votre *on* mystérieux ! jura Fouquer.

— Pas possible ! comment, vous ne soupçonnez point celui qui, en tuant Brichet, a voulu, comme on dit, faire d'une seule pierre deux coups ?

Le capinaine n'était pas fort à deviner les énigmes; aussi restait-il bouche béante et yeux écarquillés, se torturant l'esprit pour trouver le mot du problème.

— Voulez-vous que je vous aide ? dit de Lozeril, qui s'était amusé de son embarras.

— Ma foi ! j'accepte ; car je renonce à découvrir celui dont il s'agit.

— Alors, mon excellent ami, permettez-moi de m'étonner de ce que vous avez si complétement oublié votre Gascon, dit le chevalier, en appuyant bien lentement sur sa phrase.

— Le Gascon ! quel Gascon ? fit Annibal sans réfléchir.

— Parbleu ! ce même Gascon, jadis aimé de votre fille, auquel vous avez retiré votre parole... et qui, désireux de reconquérir son adorée, aura trouvé cet ingénieux moyen de la rendre à la fois veuve et millionnaire.

— Oh ! oh ! fit le capitaine, en attachant sur de Lozeril ses deux gros yeux effarés.

— Car, poursuivit le chevalier, rien ne nous dit que cet amoureux, évincé par vous, n'a pas cherché, en cachette, à raviver un feu que vous aviez si brutalement éteint.

— Fadaise ! triple fadaise ! Aurore a bel et bien oublié ce cadet de Gascogne ! s'écria Fouquier, qui tout en affectant le calme, s'efforçait de chasser de son esprit le soupçon que les paroles du chevalier venaient d'y faire naître.

De Lozeril eut l'air de céder et continua en riant :

— Soit ! capitaine, fadaise ! je le veux bien... et même triple fadaise, puisqu'il s'agit de votre fille, que je respecte. Mais, votre fille exceptée, avouez pourtant qu'il s'est souvent vu que tel, qui n'avait pu être accepté pour mari, s'est fait admettre, plus tard, à titre de discret ami qu'on reçoit en cachette du mari imposé.

Malgré lui, Annibal se sentit troublé. Ces derniers mots avaient aussitôt rappelé à sa pensée les mystérieuses retraites que faisait Aurore dans ce pavillon autour duquel, le matin même, il avait été rôder.

— Oui, poursuivit de Lozeril... en cachette du mari... jusqu'au jour où, si peu gênant que soit ce mari, l'amant trouve qu'il est encore de trop sur cette terre... et se décide à le supprimer.

De Lozeril n'avait pas encore fini de parler que le capitaine s'était lentement dressé de son fauteuil. Du haut de sa grande taille, et sans mot dire, il couvait d'un

sombre regard le jeune homme assis devant lui. Sans deviner encore vers quel but tendait le chevalier, il flairait en lui un ennemi dangereux. Mais, en cet instant, si Fouquier était muet, la pensée bouillonnait en son cerveau :

— Tonnerre! se disait-il, le sacripant nous prépare un vilain tour. Ne serait-il pas prudent d'écraser cette vipère avant qu'elle eût mordu?

Calme en apparence et le sourire aux lèvres, comme s'il se sentait en parfaite sécurité, de Lozeril avait, d'un prompt et seul coup d'œil, reconnu le péril qui le menaçait.

— Eh! eh! pensait-il de son côté, la douce Aurore a fait tuer son Brichet par le Gascon aimé... j'ai découvert le pot aux roses de la veuve... la partie est belle pour moi... mais, avant tout, il me faut éviter le coup de boutoir de ce sanglier furieux, qui m'a tout l'air de prendre son élan.

Malheureusement, pour parer ce qu'il appelait le coup de boutoir du capitaine, de Lozeril se voyait désarmé. Son épée se trouvait, à six pas de lui, sur le fauteuil où il l'avait déposée en entrant.

Il se leva donc à son tour, sans hâte et toujours sou-

riant, mais tout prêt, si Fouquier voulait le retenir, à échapper par un bond de côté à cette puissante étreinte contre laquelle il se savait trop faible pour lutter.

Il n'en fut rien. Annibal, encore absorbé dans ses réflexions, le laissa passer.

— On s'engourdit les jambes à rester aussi longtemps assis, dit de Lozeril, en faisant quelques pas dans la chambre.

Au lieu de marcher droit à son épée, le jeune homme lui tourna d'abord le dos, puis il revint sur sa route et, sans se presser, il se dirigea nonchalamment vers son arme. C'était le moment critique, car il fallait repasser devant le capitaine, qui, s'il devinait son intention, pouvait fondre sur lui par derrière et le terrasser sous sa vigoureuse poigne.

Annibal, la tête baissée, resta pourtant immobile.

— Sauvé! murmura joyeusement de Lozeril en posant enfin la main sur l'épée qui, maintenant, égalisait les chances.

Et il se retourna vivement pour faire face à l'ennemi.

Mais le capitaine n'était plus là. Il venait de s'élancer hors de la chambre et, à travers la porte, dont il fermait

la serrure à double tour, il criait moqueusement à son prisonnier :

— Un peu de patience, chevalier, je vous reviens. Je veux d'abord réfléchir, à l'écart, aux mille drôleries que vous m'avez contées.

Et le bruit du pas lourd d'Annibal s'éteignit dans les profondeurs de l'escalier.

— Corbleu ! pensa de Lozeril, je me suis fait prendre dans un traquenard. Le vieux drôle est allé consulter sa fille, et, sans que nul ici me puisse secourir, il va bientôt remonter pour m'égorger afin d'assurer son secret.

Tirant son épée du fourreau, il en fit siffler la lame, en s'écriant :

— Bast ! avec ceci au poing, je ne suis pas de ces poulets qu'on saigne facilement.

Tout à coup, il devint immobile. Un bien léger bruit avait donné l'éveil au jeune homme, que l'approche du péril mettait sur ses gardes.

— Quelqu'un monte ici à pas de loup, se dit-il en tendant l'oreille.

En effet, un faible bruit de pas, prudemment assourdis, s'arrêta sur le palier et, aussitôt, la porte fit entendre

un petit craquement comme si, au dehors, le mystérieux arrivant venait de s'y appuyer.

Soit qu'il eût appliqué l'oreille, soit qu'il eût mis l'œil au trou de la serrure, déjà obstrué par la clef qu'Annibal y avait laissée, l'inconnu ne pouvait voir le chevalier, qui se tenait adossé au mur dans lequel la porte était percée.

— Est-ce le capitaine qui revient en sournois pour entrer à l'improviste et me tomber sur le dos? se demanda de Lozeril.

Bientôt, sous les doigts du visiteur, qui paraissait vouloir éviter tout bruit, la clef tourna bien doucement dans la serrure; la porte s'entr'ouvrit lentement et, par l'entrebâillement, se glissa une tête au visage pâle et inquiet.

— Tiens! c'est maître Colard, s'écria de Lozeril, qui l'empoigna brusquement au collet.

Au contact de cette main qui s'abattait sur lui, l'inendant tressaillit d'abord tout effaré, puis, en reconnaissant le chevalier, son visage prit une expression de joie, et il balbutia :

— Dieu soit loué! vous êtes encore vivant!

Ces mots firent lâcher prise au jeune homme surpris.

— Encore vivant! fit-il, quel motif, bonhomme, a donc pu te faire croire à ma mort?

— J'ai pensé que le capitaine venait de commettre un vilain coup quand, tout à l'heure, dans le vestibule, il a passé sinistre et grondant près de moi pour se rendre au jardin.

— Ah ! il est au jardin ?

— Oui, et il m'a paru se diriger vers le pavillon de Mme Brichet.

— Décidément, j'ai vu juste ! pensa le chevalier. Maître Annibal est allé prendre l'avis de sa fille sur ce qu'il faut faire de moi. Ne l'attendons pas et tirons-nous au plus vite du guêpier.

Il fit un pas vers la sortie, puis il s'arrêta net.

— Non, fit-il résolument, j'y suis et j'y reste ; je pousserai l'affaire jusqu'au bout.

Et s'adressant à Colard, resté sur le seuil de la porte, il lui demanda :

— Ainsi, mon brave, tu as supposé le capitaine capable d'assassinat ?

— Je le crois capable de tout depuis le jour qu'il m'a menacé de chasser Mlle Pauline de cette maison qui est à elle seule... et non pas à ces étrangers maudits qui s'y gobergent.

En parlant ainsi, un tel sentiment de haine implaca-

ble convulsait la face de Colard, qu'elle inspira une idée subite à de Lozeril.

— Oh! oh! se dit-il, le père et la fille ne sont pas positivement chers à ce vieil imbécile. Il va me fournir un moyen de tenir en bride le capitaine pour le cas où il voudrait trop faire le méchant.

Immédiatement il donna à ses traits une expression étonnée :

— Ma foi! fit-il, je ne me doutais guère avoir couru un tel danger et je cherche vainement pourquoi le capitaine peut vouloir me tuer.

Colard hésita une seconde, puis, en regardant bien de Lozeril dans les yeux, il répondit lentement :

— A cause de ce portrait, montré par le juge, que vous avez feint de ne pas reconnaître.

— Comment!... feint !... pour quel motif aurais-je feint de ne pas le reconnaître?

— Sans doute par crainte d'avoir l'air d'accuser le capitaine.

— Accuser de quoi?

— Du meurtre de mon maître. Si ce portrait avait été celui de l'homme assassiné, nous n'avions plus de doutes sur le sort de M. Brichet, et alors, certains de sa

mort violente, nous cherchions ceux qui avaient eu intérêt à le tuer, et comme le capitaine est...

De Lozeril l'interrompit par un bruyant éclat de rire.

— Ton dévouement pour Brichet te fait délirer, mon pauvre homme !... et, je te le jure, le capitaine se doute fort peu des charmants soupçons qu'il inspire.

Sans faire attention aux rires du chevalier et le fixant toujours, Colard demanda encore :

— Ainsi le portrait et la victime n'avaient aucune ressemblance ?

— Pas la plus petite.

— Et, depuis quatre heures que vous êtes enfermés ensemble, le capitaine ne vous a pas parlé de cette aventure?

— Il n'en a pas soufflé mot.

Tout en répondant, de Lozeril, pour éviter le regard de l'intendant, s'était retourné vers la table où les cartes s'étalaient au milieu de l'or et des billets de caisse.

— Tiens, lui dit-il, au lieu de causer du portrait, voici à quoi nous avons passé le temps. Si tu as vu tout à l'heure Annibal passer furibond à côté de toi, c'est que, décavé par le jeu, il allait demander à sa fille l'argent d'une revanche.

— Alors, pourquoi vous avait-il donc enfermé?

— Oh ! par pure distraction de joueur ruiné qui ne songeait sans doute qu'à sa déveine.

— Ah ! fit seulement Colard d'un ton où perçait le doute.

Tout à coup de Lozeril se frappa le front comme surpris par une idée subite.

— Au fait, dit-il, à propos de cette revanche, il faut, Colard, que tu me rendes un service.

— Tout à vous, monsieur le chevalier.

— Voici quel est ce service. Si le capitaine réussit à attendrir M[me] Brichet, il va accourir ici, ses écus en main se remettre plus ardent au jeu. Alors Dieu sait quand finira la partie ! Peut-être y passerons-nous la nuit.

— C'est probable.

— Or, je suis attendu quelque part, et on peut s'inquiéter fort en ne me voyant pas rentrer. Je désire donc prévenir de mon absence par un petit mot que tu porteras à son adresse.

— Oui, monsieur, dit Colard en s'inclinant.

— Je vais écrire tout de suite ce billet, ajouta de Lozeril, en se dirigeant vers le guéridon de la cheminée sur lequel se trouvait l'écritoire.

L'intendant s'était hâté de lui avancer un fauteuil,

derrière lequel il se tint respectueusement debout pendant que le jeune homme écrivait.

De Lozeril, au lieu du billet annoncé, traça rapidement les lignes suivantes :

« Menacé d'un prochain guet-apens, je signe cet écrit
« qui devra être remis à la justice dans le cas où je se-
« rais frappé de mort violente. J'aurai alors été la vic-
« time du capitaine Fouquier et de sa fille, Mme Brichet,
« qui, par mon trépas, ont voulu assurer le secret de la
« mort de Brichet, qu'ils ont tué. Ce meurtre m'a été
« révélé aujourd'hui par un portrait que m'a montré le
« juge, M. de Badières. J'atteste que ce portrait est
« l'exacte ressemblance de l'homme assassiné dont j'ai
« raconté l'histoire. Si je n'ai pas confessé la vérité,
« c'était par une indulgence coupable dont je suis puni
« par ceux-là mêmes que je voulais sauver. »

Au moment où il signait cet écrit, la crainte vint au chevalier que Colard, debout derrière son fauteuil, pouvait l'avoir lu par-dessus son épaule

Il se retourna donc brusquement

Les mains jointes, la figure attristée, les yeux au ciel,

le vieux laquais était tout absorbé par le douloureux souvenir de son maître, que l'entretien avait ravivé. Il semblait avoir complétement oublié où il était et ce qu'il attendait.

Rassuré, de Lozeril plia et cacheta la lettre, sans y mettre de suscription. Le bruit qu'il fit en se levant tira Colard de sa rêverie.

— Prends, fit le chevalier en lui tendant le papier.

L'intendant tourna et retourna le billet en cherchant l'adresse.

— C'est vrai, dit de Lozeril, il n'y a pas de suscription... et pour cause. Car, si tu perdais cette lettre, la personne à laquelle j'écris se trouverait compromise par le premier passant qui ramasserait ce papier. Mais ce que je n'ai pas tracé, je veux le confier à ta discrétion d'honnête homme.

Colard remercia en saluant.

— Tu sais où est situé l'hôtel de Brageron ?

— Oui, rue Saint-Honoré.

— Ce billet est pour la marquise. Tu ne le remettras qu'à elle seule.

— Bien, j'y cours, dit Colard en se dirigeant vers la porte.

Le chevalier l'arrêta au passage.

— Non, dit-il, ne te mets pas encore en route, car il est possible que la course ne soit pas nécessaire. Il se peut que la déveine persistante d'un des deux joueurs fasse cesser le jeu dans une heure. Alors, me trouvant libre de m'en aller à temps, tu conçois bien que je n'ai plus besoin d'envoyer cette lettre à une personne que je vais rejoindre ?

— C'est vrai.

— La lettre n'est donc utile que dans le cas où la partie se prolongerait trop tard.

— Je comprends.

— Si, à minuit, tu ne m'as pas vu sortir, alors seulement tu partiras.

— Jusqu'à cette heure, j'attendrai votre sortie dans le vestibule.

— Oui, très-bien, dans le vestibule... de sorte que je te trouverai là pour te redemander ce papier, si je me retire avant l'heure fixée.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Maintenant, tu peux quitter cette chambre, mon brave garçon.

Colard ouvrit la porte.

— Ah ! j'oubliais ! fit de Lozeril. Aie bien soin de

refermer cette serrure... comme tu l'as trouvée... à double tour. Je veux me moquer du capitaine qui m'a enfermé, lui qui prétend que le jeu ne lui fait jamais perdre la tête.

L'intendant posait le pied sur le palier quand le bruit d'un pas lourd se fit entendre au bas de l'escalier.

— C'est le capitaine qui monte, souffla Colard au jeune homme.

— Il va te rencontrer!

— Sans doute.

— C'est fâcheux, j'aurais désiré éviter que ce bavard-là sût qu'il est une dame à laquelle, passé minuit, j'ai besoin, par lettre, de faire excuser mes absences, dit de Lozeril, qui ne voulait pas laisser deviner à Colard le puissant intérêt qu'il avait à ne pas le faire se rencontrer avec Annibal.

La raison donnée parut suffire à l'intendant, qui répliqua aussitôt :

— Oui, vous avez raison ; il ne faut pas qu'il puisse soupçonner que je suis venu ici.

Et, rebroussant dans la chambre, Colard fit vivement quelques pas dans la direction d'un angle de la pièce, comme si, là, il devait trouver une issue.

— Où vas-tu donc ? Est-ce ainsi que tu te sauves ?

s'écria le jeune homme, surpris de le voir rentrer.

Cette question, qui parut le rappeler à lui, arrêta Colard en son élan, et il balbutia tout troublé :

— L'approche du capitaine me met la tête à l'envers... je ne sais plus ce que je fais.

— Dame! tu m'en as tout l'air; j'ai cru que tu voulais aller te cacher derrière le fauteuil qui est dans ce coin.

— Ah! fit l'intendant, il me vient une idée. Soyez tranquille, ce maudit homme ne pourra pas me rencontrer.

— Comment? . . . . .

— Je vais vite grimper au grenier et j'en descendrai seulement quand il sera entré ici.

— Bien. Décampe... et n'oublie pas le double tour de clef.

Colard disparut en tirant la porte, dont la serrure fit entendre ses deux grincements.

Ainsi enfermé, de Lozeril s'écria tout joyeux :

— Là, c'est fait! Le bonhomme ne se doute guère qu'il emporte un papier qui sera au moins ma vengeance, s'il n'a pu servir à mon salut.

Mais à ce moment lui revint tout à coup à l'esprit le mouvement instinctif de Colard marchant vers l'angle de la chambre, mouvement que le vieux serviteur avait tout

à coup suspendu comme s'il s'apercevait à temps d'une imprudence.

— C'est singulier ! pensa le chevalier, ce Colard allait droit à son but en homme qui était certain de trouver là une porte secrète. Assurons-nous bien vite du fait.

S'approchant à la hâte de la muraille, il examina la boiserie qui la recouvrait aux deux tiers de sa hauteur. Partout bien jointe, elle n'offrait à l'œil aucune fente qui pût dénoncer une issue.

De Lozeril allait en faire sonner du doigt chaque panneau, quand il fut rappelé à la situation par le bruit des pas qui, si lentement que montât Fouquier, se rapprochait toujours.

— Avisons au plus pressé, se dit le jeune homme, qui, après s'être bien affermi l'épée au poing, alla s'adosser à la cheminée, face à la porte.

Annibal avait atteint le palier et il tournait déjà la clef.

— Voici l'heure de jouer serré avec cet éléphant qui va vouloir me découdre, pensa de Lozeril.

La porte tourna et le capitaine parut sur le seuil.

En homme prudent, il s'était méfié d'une brusque attaque à son entrée, et, comme le chevalier, il avait la rapière à la main.

A la vue du jeune homme qui se tenait sur ses gardes, Annibal lâcha un de ses gros rires.

— Oh! oh! dit-il, que faites-vous donc ainsi, tout seul, avec l'épée au vent, très-cher ami?

— Je tuais le temps en vous attendant, mon tout bon. Puis-je aussi vous demander l'utilité de cette lame nue qui vous frétille entre les doigts?

— Je m'en suis servi pour dessiner des ronds sur le sable du jardin, tout en réfléchissant.

— Ah! oui, c'est vrai; vous étiez sorti pour aller réfléchir. Daignerez-vous, excellent capitaine, me faire part du résultat de vos méditations?

— Euh! euh! y tenez-vous beaucoup, aimable chevalier? fit Annibal avec une petite moue goguenarde.

— Tout ce qui vous touche m'intéresse.

— Mais cela vous intéresse aussi quelque peu.

— Raison de plus pour le savoir.

— Puisque vous le voulez absolument, je vous dirai que j'ai résolu, avant de me coucher, de compléter ma seconde douzaine.

— Douzaine de quoi?

— Douzaine de ceux qui m'ont fait l'honneur de se laisser tuer en duel par moi... Encore un, un seul, me suis-je dit, et j'ai ma paire de douzaines... C'est une

envie qui m est venue subitement, comme un mal de dents.., et je suis convaincu que je ne dormirais pas tranquille, si je me mettais au lit sans avoir satisfait ce caprice. Alors j'ai compté sur vous, si complaisant, si aimable, pour me faire passer une bonne nuit.

— Ainsi, c'est moi que vous voulez tuer avant de gagner votre couverture?

— Vous-même... et comme je désire être couché de bonne heure, je compte, chevalier, que vous n'allez pas trop lambiner pour me procurer cette satisfaction.

:, la rapière tendue, Annibal tomba aussitôt en garde.

Au lieu de répondre à l'appel du capitaine, de Lozeril, à son tour, se mit à rire.

— Oh! oh! fit-il, si pressé que vous soyez d'être sur l'oreiller, vous me laisserez bien le temps de vous poser une question?

— Comment donc! parlez, je vous en prie.

— Pouvez-vous me dire pourquoi vous m'avez choisi pour compléter votre seconde douzaine?

— Si je vous en donne la raison, vous n'y croirez pas.

— Dites toujours.

— Et bien! c'est par amitié.

— Vraiment.

— Comme je vous l'affirme. C'est par pure amitié que

je veux vous guérir radicalement d'une bien fâcheuse maladie qui vous tourmente.

— Et comment appelez-vous cette maladie ?

— La curiosité, mon cher ami. Oui, vous avez la triste infirmité de chercher à fourrer le nez dans les affaires des gens. Alors vous espionnez... Vous supposez... au besoin même, vous inventez.

— Etes-vous bien certain que j'invente, mon bon Annibal ?

— Oui, vous inventez..... et avec une si brillante imagination, que ceux pour lesquels vous exercez ce talent finissent par se dire : « Il n'y a rien de vrai dans ce qu'il a trouvé ; mais, comme il pourrait aussi conter son histoire à d'autres qui le croiraient, mieux vaut le faire taire tout de suite. »

— Et c'est sans doute madame votre fille, que vous venez de consulter, qui vous a indiqué le moyen d'obtenir mon silence ?

— Pas le moins du monde ! Mme Brichet, je vous le jure, n'est pour rien dans l'amical projet, formé par moi, de vous guérir de votre maladie.

— Quand vous m'avez quitté, j'ai cru que vous alliez prendre conseil de votre fille.

— Et vous aviez raison de le croire.

— Alors vous avez donc renoncé à cette idée première ?

— Renoncé ? oui, mais forcément... car j'ai appelé et vainement cogné à la porte sans pouvoir arriver à me faire ouvrir ce pavillon où Aurore se tient enfermée.

— Enfermée... seule ?

A cette demande, que de Lozeril avait accentuée d'un sourire moqueur, Annibal comprit qu'il avait été imprudent et répliqua sèchement :

— Vous voyez bien que vous êtes curieux, mon cher chevalier ; voici encore un accès de votre maladie qui vous arrive.

Et le capitaine reprit sa position de combat, en ajoutant :

— Allons ! il faut décidément commencer votre petit traitement.

A ce second appel, de Lozeril resta encore immobile derrière la massive table de jeu qui, le séparant de son adversaire, le mettait à l'abri d'une trop subite attaque.

— Alors, mon brave Annibal, dit-il, si vous n'avez pas vu votre fille, qui donc vous a poussé à prétendre me faire sortir de ce bas monde ?

— Qui ? une excellente conseillère.

— Que vous appelez ?

— La prudence, cher ami. Oui, cette bonne prudence qui nous dit toujours de tuer le diable avant qu'il nous tue. Or, depuis le moment du portrait, il vous a passé je ne sais quelle lubie de vous occuper de nous... Avez-vous tort? Avez-vous raison? Je n'en sais rien... Une explication avec Aurore m'éclairerait là-dessus; mais comme cette explication ne peut plus avoir lieu avant demain, je crois utile de commencer par vous expédier tout de suite. Le plus pénible qui me puisse arriver, c'est, demain, d'être au désespoir de vous avoir occis... dans le cas où je me serais trompé. C'est franc, n'est-ce pas?

— Très-franc, je l'avoue.

— Et fort prudent aussi?

— Ah! sur ce dernier point, je ne suis pas tout à fait de votre avis, dit de Lozeril souriant.

— Quoi? En vous empêchant d'aller bavarder à d'autres, vous croyez qu'il n'y a pas prudence?

— Oui... si d'autres ne devaient pas être avertis quand même.

— Et comment, diable! le seraient-ils? s'écria Fouquier surpris.

— Qui vous dit qu'un papier, signé de moi, ne les prévient pas du motif qui vous aura fait me tuer?

A cette réponse, qui lui révélait un danger, Annibal

resta un moment interdit, puis il éclata tout à coup de rire.

— Ah! ah! fit-il, j'ai failli me laisser prendre à votre malice cousue de fil blanc. J'oubliais qu'à votre entrée à l'hôtel, vous ne vous attendiez pas le moins du monde à ce portrait qui vous a été montré et sur lequel vous avez aussitôt fait toutes vos suppositions. Or, ne soupçonnant encore rien de ce qui vous attendait, quel besoin aviez-vous d'avertir vos amis avant d'entrer ici?

— Très-bien raisonné, capitaine. Mais refusez-vous d'admettre que j'aie songé à cette précaution depuis que je suis dans cette maison?

— Nous ne nous sommes pas quittés!

— Pardon, excellent ami, vous oubliez que vous êtes allé faire des ronds sur le sable du jardin.

— Oui, mais je vous avais enfermé. C'est donc votre bon ange qui a descendu par la cheminée pour prendre a fameuse lettre?

— Admettons que ce soit mon bon ange, si vous le désirez; mais, je vous l'affirme, la lettre n'en est pas moins partie.

— Ta! ta! ta!! il faut conter cela à d'autres; mon garçon, dit Annibal avec un sourire d'incrédulité.

— Vous refusez de croire?

— A tel point, chevalier, que, si vous hésitez plus longtemps à vous battre en brave, je vais vous tuer comme un chien.

Et le capitaine s'avança l'épée haute.

De Lozeril sentit que Fouquier demeurerait sourd à toute raison et qu'il fallait accepter le combat.

Quittant la table qui le protégeait, il marcha donc au devant de son adversaire.

— Soit! dit-il, mais tudieu! c'est bien vous qui me forcez la main... quand il aurait été si facile de nous entendre.

Chacun fit un pas en avant qui engagea les épées.

Tous deux étaient de rudes manieurs de lames auxquels bien des dangers courus, beaucoup mieux que les leçons d'académie, avaient appris toutes les ressources de l'escrime.

Jeune, adroit, souple, de Lozeril avait plus d'impétuosité dans l'attaque. Aussi bondissait-il autour du capitaine, le harcelant de tous les côtés, puis rompant avec une étonnante agilité.

Chez Fouquier, le mode n'était pas pareil. Solidement campé sur ses robustes jambes, doué d'un poignet de fer, mais fort économe de tous les brusques mouvements de corps que ne lui permettaient plus ses jarrets un peu

raidis par l'âge, le capitaine parait les coups avec un imperturbable sang-froid, et guettait, pour se fendre de toute la longueur de son immense stature, la moindre faute de son adversaire.

A une certaine botte que lui porta de Lozeril dès le début, Annibal s'écria, tout en ripostant :

— Tiens ! je connais ce coup-là, c'est de l'école espagnole.

— C'est vrai ! dit le chevalier, en parant à son tour.

— Et, si je me rappelle bien, ce coup a été inventé par le fameux Roxas Diego.

— Il fut mon meilleur maître, répliqua de Lozeril, voulant effrayer le capitaine.

– Excellent professeur !

— L'avez-vous connu ?

— Oui, un peu, c'est moi qui l'ai tué, dit modestement Annibal en détournant un coup que le chevalier lui envoyait en pleine poitrine.

Ce renseignement était inutile à de Lozeril, qui, malgré sa remarquable adresse, avait reconnu tout de suite que Fouquier lui était de beaucoup supérieur.

Chaque fois que le chevalier rompait, Annibal marchait un pas, de sorte que le combat, commencé au seuil de la porte, s'était peu à peu avancé dans la chambre et

devait infailliblement finir par adosser le jeune homme à une muraille.

L'espace était nécessaire au jeu du chevalier qui, à se laisser ainsi acculer, comprit qu'il s'exposait à un mortel danger. Toute son agilité ne pourrait plus alors le servir contre un adversaire qui le tiendrait immobile au bout de son épée.

— Je vais me faire clouer à la boiserie par cette brute stupide, pensait-il tout en s'escrimant avec énergie.

Coup sur coup, il multiplia ses attaques en espérant faire à son tour reculer Annibal; mais celui-ci resta comme vissé sur place.

Dans son effort désespéré, de Lozeril offrit au capitaine l'occasion d'une terrible botte que, pourtant, le jeune homme put parer à temps.

— Ouf! se dit-il, je l'échappe encore belle! Vertubleu! serai-je donc assez niais pour me laisser tuer au moment même où je tenais un moyen de faire fortune?

La situation était horrible pour de Lozeril, qui sentait la fatigue commencer à lui alourdir le bras.

Annibal paraissait être toujours aussi dispos et frais qu'au début. Il suivait de l'œil l'affaiblissement graduel de son ennemi.

Il fit enfin entendre un petit rire de satisfaction.

— Ah! ah! dit-il au chevalier haletant, je crois, mon doux ami, que je ne tarderai plus beaucoup maintenant à me mettre au lit.

Et, aussitôt, avec la rapidité d'un ressort d'acier qui se détend, il se fendit à fond en s'écriant :

— Bonsoir, de Lozeril!

Mais, au lieu de transpercer le jeune homme, l'arme de Fouquier ne rencontra que la boiserie et s'y enfonça.

Au moment suprême, le danger avait inspiré le chevalier, qui, d'un rapide bond de côté, venait de se mettre hors de la portée de son ennemi et abaissait son épée en disant :

— Capitaine, je vous offre deux cents écus pour chaque minute d'un repos pendant lequel vous écouterez bien tranquillement ce que j'ai à vous dire.

A cette demande inattendue, Annibal, qui revenait sur son adversaire, s'arrêta aussitôt.

— Eh! mais, voilà une proposition qui me paraît assez raisonnable, fit-il joyeusement.

— Acceptez-vous?

— Vous dites trois cents écus?

— Non, deux cents.

— J'avais entendu : Trois.

— Alors, mettons trois cents, répliqua de Lozeril, comprenant qu'il fallait accepter le prix exigé par le vainqueur

— En ce cas, mon très-bon, veuillez d'abord consulter l'horloge qui est derrière vous.

— Onze heures cinq minutes, dit le chevalier.

— Bien. Maintenant votre compte est ouvert, vous pouvez parler, ajouta le complaisant capitaine.

IX

Fatigué par le combat, de Lozeril, qui s'était assis, commença par respirer un peu.

— Vous en avez déjà pour trois cents écus, prononça Fouquier, qui, pendant cette pause, avait regardé marcher l'aiguille de l'horloge.

Le chevalier prit la parole :

— Mon brave capitaine, il faut d'abord partir de ce point que si personne de notre connaissance... de notre connaissance, entendez-vous... n'a tué Brichet, le pau-

vre homme n'en est pas moins mort; car je vous affirme avoir tenu ce moribond entre mes bras.

— Admettons qu'un individu m'ait débarrassé de mon gendre! accorda Fouquier en bon prince.

— Or, poursuivit de Lozeril, le jour où cette mort sera bien prouvée; que doit-il arriver?

— Ma fille palpera les millions, cela marche de soi-même.

— Ah! vous croyez que tout ira aussi bien que vous le dites? Vous ne voyez rien dans le passé qui puisse vous faire douter de l'avenir?

— J'ai beau chercher, je n'aperçois pas le plus petit nuage noir.

— Vous n'avez donc jamais songé à vous poser certaine question qui, pourtant, est fort importante?

— Quelle question?

— Celle-ci : Pourquoi Brichet est-il parti?

— Pourquoi?... pourquoi? répéta le capitaine, qui cherchait une réponse.

Tout à coup il tressaillit comme à la pensée d'un danger, et s'écria :

— Mais, oui, au fait! Pourquoi, ventrebleu! cet idiot est-il parti?

— Heureux, riche, amoureux de sa nouvelle femme,

rendu sédentaire par l'âge, Brichet n'a-t-il pas prétexté un faux voyage pour expliquer sa disparition?

— Selon vous, il ne serait donc pas parti?

— Je crois qu'il n'a pas dû aller bien loin, répondit de Lozeril.

Ces insinuations opéraient sur Annibal, qui, le menton dans la main et tout rêveur, murmurait lentement:

— C'est pourtant vrai que je n'ai jamais pensé à me demander pourquoi cet imbécile était parti. Je croyais naïvement à un voyage.

— Nous trouverions peut-être le mot de l'énigme si vous me laissiez mettre les points sur les i.

— Mettez-les, dit le capitaine curieux.

— Bien. Alors admettons que Mme Brichet ait eu... un ami.

— Oh! oh! fit Annibal pudibond.

— Admettons, vous dis-je.

— Soit! admettons.

— Pendant que nous sommes en train, admettons encore que votre gendre ait eu connaissance de cette amitié et que, comme bien des maris l'ont déjà fait, il ait feint un voyage pour revenir à la sourdine vérifier la chose.

— Aïe! aïe! répéta Fouquier tout pensif.

— Et, poursuivit de Lozeril, supposons toujours que

ce soit à son retour qu'il ait été assassiné par un inconnu.., tout à fait désintéressé dans la question..., supposons même que ce soit Cartouche ou un de ses complices qui ait exécuté cet exploit qui a ouvert la succession Brichet au profit de la personne désignée dans le testament.

— Et cette personne est ma fille, dit le capitaine redevenu joyeux.

De Lozeril secoua doucement la tête.

— En êtes-vous bien sûr? dit-il.

— Pourquoi en serait-il autrement?

— Est-ce que vous ne craignez pas que Brichet, entre le moment de sa découverte et celui de sa mort, ait changé son testament par vengeance?

Le capitaine bondit d'émotion.

— Mais alors, s'écria-t-il, tout l'avenir d'Aurore s'écroulerait!

— La fortune passerait à Pauline.

— Et les millions du bonhomme nous friseraient le nez! Nous n'aurions plus rien! bégaya Annibal avec rage.

Après quelques secondes d'un silence, pendant lequel il entendit grincer les dents du capitaine furibond, de Lozeril continua doucement :

— Tout perdre! il y a mieux que de tout perdre.

— Quoi donc?

— C'est de ne perdre que la moitié.

— Oui, mais qui me donnera cette moitié?

Le chevalier se rapprocha d'Annibal et lui dit en appuyant bien sur les mots :

— Moi, qui viens vous dire : « Part à deux. »

Le capitaine éclata de rire :

— Tiens! tiens! fit-il; c'est donc là que vous vouliez en arriver, mon garçon, depuis tantôt que vous m'agacez.

— Précisément.

— Et par quel moyen m'assurerez-vous la moitié?

— Un moyen très-simple : faites-moi épouser Pauline.

— Croyez-vous donc que j'aie la moindre autorité sur cette pimbêche?

— Non, capitaine; mais nous sommes deux gens d'esprit qui sauront bien trouver un moyen de mettre cette fille dans l'impossibilité de me refuser pour mari..

Annibal se gratta l'oreille en réfléchissant.

— Je vais peut-être faire un marché de dupe, dit-il.

— En quoi?

— En ce que, si Brichet n'a rien changé en son tes-

tamment, j'aurai fort bêtement perdu la moitié qu'il faudra vous donner.

— Eh bien, dans ce cas, vous me devrez seulement une pension... Tenez... égale à celle que Brichet avait fixée pour vous-même.

— Et vous vous contenterez de cette pension? demanda Fouquier, qui hésitait encore.

— Ma parole d'honneur!

— J'aimerais mieux un petit écrit.

Loin de se froisser du peu de confiance que le capitaine avait dans sa parole, de Lozeril répondit aussitôt :

— Je vous le signerai demain.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Mais parce qu'il vous serait inutile si, demain matin, je suis tué dans mon duel.

— Votre duel! Quel duel? fit Annibal étonné.

— Ah! çà, vous avez donc oublié que j'étais venu d'abord ici pour vous prier d'être mon second dans une rencontre, retardée de vingt-quatre heures, pour laisser à mon adversaire le temps de me solder une dette de jeu?

— Tiens, c'est vrai! Je me souviens à présent que je n'ai pas même songé à vous demander le nom de cet adversaire.

— C'est le baron de Cambiac.

Surpris par ce nom, l'imprudent Annibal s'écria involontairement :

— Bah ! mon Gascon !!!

A cette exclamation qui lui apprenait que de Cambiac était ce même Gascon auquel Mme Brichet avait jadis été promise, de Lozeril se dit aussitôt :

— A coup sûr, le baron est le discret ami d'Aurore. Les femmes ont un instinct infaillible pour flairer une rivale, et je comprends maintenant pourquoi la marquise de Brageron insistait afin de me voir prendre Annibal comme témoin. Elle tient à ce que je pénètre dans la place pour lui en étudier le terrain.

De son côté, le capitaine faisait la réflexion suivante :

— Si de Lozeril arrive demain à me tuer le maudit Cambiac, me voilà quitte des cinquante mille livres que j'ai oublié de rembourser à ce Gascon.

Après ce double aparté, les deux hommes se regardèrent dans les yeux.

— Donc, tout est bien convenu entre nous, capitaine, n'est-ce pas ? demanda le chevalier.

— Oui, tout,.. dès que vous m'aurez signé le petit papier en question.

— Je vous le donnerai demain. Ainsi nous voilà devenus de sincères amis ? ajouta de Lozeril.

Et il tendit la main à Fouquier.

Celui-ci avança la sienne ; mais, au moment où elle allait toucher celle du jeune homme, il la retira vivement.

— Pardon ! dit-il, permettez-moi d'abord de vous rappeler certain dicton qui affirme que les bons comptes font les bons amis... et je crois qu'il en existe un entre nous que nous avons oublié de régler.

— C'est, pardieu ! vrai, s'écria de Lozeril en se retournant vers l'horloge.

— Vous avez parlé pendant vingt minutes... ce qui, à quatre cents écus la minute, vous fait...

— Non, non, vous êtes dans l'erreur, capitaine, nous sommes convenus de trois cents écus.

— Croyez-vous ? allons, je le veux bien... ce qui fait six mille écus que vous avez à me payer.

Le chevalier s'approcha de la table sur laquelle il avait laissé son gain du jeu, y prit une des liasses de billets de caisse trouées par son poignard et la tendit à Annibal.

— Voici la somme, dit-il.

Le capitaine contempla mélancoliquement le trou qui perforait le précieux paquet.

— Est-ce que vous croyez que cette déchirure altère

la valeur des billets? demanda le chevalier en empochant le reste de l'or et les autres liasses de billets qui couvraient la table.

— Oh! non, fit Annibal, je tiens ces billets pour bons; seulement, à la vue de ce trou, je pensais que j'ai été sur le point de vous crever ainsi le corps.

— Et vous auriez fait deux imprudences, mon brave ami, dit de Lozeril.

— Deux?

— Oui, deux. La première en vous exposant, faute de m'avoir entendu, à perdre toute la succession.

— Et la seconde?

— En vous jetant tête baissée dans tous les ennuis qui pouvaient résulter pour vous de certain petit billet auquel vous avez refusé de croire.

Annibal lâcha son gros rire.

— Ah! oui, dit-il, ce prétendu billet que votre bon ange était venu chercher par la cheminée. Vous voulez donc absolument me faire gober cette bourde?

— Est-ce que vous persistez toujours à nier l'existence de ce papier qui, moi mort, devait vous mettre la justice aux trousses? demanda de Lozeril, qui avait achevé ses préparatifs de départ.

— Je n'y crois pas le moins du monde.

— Eh bien! mon cher capitaine, si vous voulez prendre la peine de me reconduire jusqu'en bas, je tâcherai de vous convaincre.

— J'accepte! dit joyeusement Annibal qui, avant de partir, alla poser son paquet de billets sur le manteau de la cheminée.

— Alors, en route! fit de Lozeril

Les deux hommes sortirent.

Au moment où Annibal tirait après lui la porte de la chambre devenue déserte, un panneau de la boiserie s'ouvrait tout à coup, et par cette ouverture quelqu'un pénétrait dans la pièce et se dirigeait tout droit vers les billets encore chauds du contact de ce pauvre Fouquier.

Nous remettrons à plus tard l'explication de cet incident, pour suivre les deux compagnons.

Arrivés au vestibule, ils trouvèrent Colard endormi sur la banquette, à côté de son falot allumé.

De Lozeril le réveilla.

— Mon brave homme, lui dit-il, veux-tu me rendre la lettre que je t'avais donnée à porter si, à minuit, je n'avais pas cessé ma partie avec le capitaine. Je me trouve libre avant l'heure et la course est devenue inutile.

— Et je n'en suis pas fâché, je l'avoue, car je n'a décidément plus l'âge à veiller tard, répondit le vieillard à moitié endormi en tendant la lettre à de Lozeril, qui la mit dans sa poche.

— Ventrebleu ! c'était vrai ! mais quand donc ce vieux singe a-t-il pu s'aboucher avec le chevalier ? pensa le capitaine enfin convaincu de l'existence de la lettre.

Colard ouvrit la porte de la maison.

— Allons, bonne nuit, Annibal, et dormez vite, car il est possible que j'arrive vous chercher de bon matin pour m'accompagner sur le terrain, dit de Lozeril en s'élançant dehors.

Colard referma et verrouilla la porte en homme qui est pressé de gagner son lit.

Resté au pied de l'escalier, le capitaine écouta un instant la marche du chevalier, qui s'éloignait sur le quai désert, et murmura :

— J'en ai tiré six mille écus et, au fond, j'ai fait une mauvaise affaire ; car, si je l'avais tué, j'empochais tout son magot. Il y a vraiment des jours où on n'a pas son bon sens.

Et, sur cette pensée triste, Annibal remonta lentement à sa chambre.

De son côté, après avoir suivi le quai de Béthune, de

Lozeril avait tourné dans la rue des Deux-Ponts, cette voie qu'il avait suivie, deux années auparavant, dans la nuit du meurtre.

Malgré lui, tous les détails du drame lui revinrent à l'esprit.

— Encore vingt pas, se disait-il, et j'atteindrai le carrefour où j'ai vu l'homme au sac.

Il arriva à l'endroit en question. Mais, cette fois, au lieu d'être éclairé par la lune, le carrefour était sombre. Malgré l'obscurité, il chercha à se remémorer chaque phase de l'aventure.

— Oui, c'est bien là, pensait-il, voici la borne sur laquelle je m'étais assis quand l'homme a surgi devant moi avec son fardeau; je me suis alors avancé, tout trébuchant, et...

Le jeune homme n'eut pas le temps d'achever, car une main le saisit tout à coup à la nuque et, avant qu'il pût faire la moindre résistance, un poignard s'enfonça entre ses deux épaules.

A cette terrible blessure, de Lozeril poussa un cri désespéré, puis, les bras tendus, il s'abattit comme foudroyé.

X

Sur la rue Saint-Louis-en-l'Ile, qui bornait son magnifique jardin, l'hôtel Brichet, nous l'avons dit, était terminé par un long mur et par le derrière du pavillon dont Aurore avait condamné toutes les fenêtres donnant sur la rue, pour ne conserver que celles du jardin.

On le sait, en fermant ces ouvertures, Mme Brichet avait voulu, dans son coquet refuge, s'éviter la vue des noires et tristes masures qui s'étendaient de l'autre côté de la rue.

Si, après deux ans écoulés depuis cette fermeture, Aurore avait eu l'idée de rouvrir une de ces fenêtres, elle aurait pu constater qu'un changement s'était opéré dans la maison qui faisait face au pavillon.

Avec sa porte neuve, ses fenêtres aux vitraux nettoyés, son perron remis à neuf et sa façade recrépie, cette habitation avait retrouvé un air de jeunesse qui contrastait avec la vétusté malpropre des bicoques voisines.

Depuis deux années tous les habitants pauvres de l'île

avaient appris le chemin de cette maison. A toute heure du jour ou de la nuit, le malade malheureux était certain, à son premier coup du heurtoir, qu'il verrait s'ouvrir cette porte, surmontée d'une enseigne où se lisaient ces trois mots : MAURICE GARDIE, *médecin*.

A tous les nécessiteux, le docteur prodiguait ses conseils et ses soins. Bien souvent, Maurice Gardie ajoutait à la consultation un petit écu, qu'il glissait au malade dont la détresse n'aurait pas trouvé crédit chez l'apothicaire qui préparait l'ordonnance.

Quand, par hasard, un de ces peu productifs clients voulait refuser le don, il y était décidé par cette phrase habituelle au docteur :

— Prenez, prenez, mon ami, j'ai connu aussi la misère. Il m'est arrivé un bonheur inattendu, dont il faut que tout le pauvre monde ait sa part.

Cela était dit avec un bon sourire et d'une voix joyeuse et jeune.

Car Maurice Gardie n'était pas un vieillard, ni même un homme mûr.

C'était un grand et jovial jeune homme, à la chevelure noire, aux yeux superbes et doux, aux dents magnifiques, à la taille élancée, en un mot, un fort joli garçon d'une trentaine d'années.

Et, de fait, Maurice, comme il le disait lui-même, n'avait pas toujours été en position de prodiguer gratis son temps et ses soins. Tout le quartier se rappelait l'avoir connu pauvre, mesquinement vêtu et employant les heures qu'il ne consacrait pas à étudier, à battre le pavé pour obtenir de ses clients, alors fort rares, ce même petit écu qu'il donnait aujourd'hui si généreusement.

Il habitait, à cette époque, le grenier de cette même maison sale et branlante. Puis, un beau matin, il l'avait achetée, restaurée et, indemnisant les locataires, il s'était installé tout seul dans l'habitation rajeunie.

C'était un héritage inespéré, disait-on, qui l'avait si subitement mis à flot. Un oncle oublié l'avait, du fin fond de la Bourgogne, institué son héritier. Aussi, quand on félicitait le docteur sur sa fortune inopinée, il répondait gaiement :

— Oui, cela m'est tombé tout à coup sur la tête, et je vous jure que je ne m'y attendais guère.

A cette fortune, Maurice Gardie n'avait, pour ainsi dire, demandé que les moyens de satisfaire sa bienfaisance. Pour lui-même il avait gardé ses goûts modestes et la richesse n'avait altéré en rien son ardent amour de science. Travailleur infatigable, il était devenu un médecin d'un incontestable talent.

De même que l'eau va toujours à la rivière, Maurice, le jour où il n'avait plus eu besoin de quémander la clientèle, avait vu les clients accourir en foule... non pas seulement les malades malheureux de l'Ile Saint-Louis, mais encore les clients riches qui, sur les deux rives, payaient généreusement ses soins.

Une seule personne avait suffi pour le faire avantageusement connaître.

Un jour qu'il longeait un cabaret célèbre, il avait été invoqué au passage pour venir en aide à une jeune et jolie femme, une présidente fort gourmande, qui, dans un cabinet de la maison, râlait étranglée par l'arête d'un poisson trop gloutonnement avalé.

Faute d'avoir sur lui l'instrument nécessaire à l'opération, Maurice, avec une carotte, amincie au couteau, qu'il introduisit dans le gosier obstrué, avait repoussé l'obstacle.

Le chevalier de Ravannes, partenaire de la dame en ce cabaret, tout émerveillé de la cure, s'étant écrié :

— Ah ! sucre de félicité ! baume de ma vie ! nid de charmes ! Quelle reconnaissance vous devez à cette carotte !

— Et au docteur aussi, avait répondu la belle vorace.

Depuis ce jour, la présidente n'avait plus voulu d'au-

tre médecin que Maurice, et, le prônant partout, elle lui avait acquis une riche et généreuse clientèle que la réelle science de Gardie avait su garder en l'augmentant.

Malgré cette prospérité, le docteur, nous le répétons, avait conservé les goûts simples contractés au temps de l'indigence. Tout son domestique se composait d'une vieille femme, un peu sourde, qui lui préparait ses repas et entretenait, dans l'intérieur de Maurice, une minutieuse propreté qui en faisait à peu près tout le luxe.

La maison se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage surmonté d'un grenier. Le bas se divisait en une cuisine fort exiguë, un petit parloir servant de salle à manger et une très-vaste pièce où se réunissait, chaque matin, pour la consultation, la foule des malades indigents. Au premier étage, Gardie avait sa chambre à coucher et son cabinet de travail.

Quand, égaré dans ce lointain quartier, un de ses clients de haut parage venait rendre visite au docteur et s'étonnait de lui voir habiter une rue aussi triste et pauvre, Maurice lui ouvrait une fenêtre du premier étage, d'où le regard, franchissant l'étroite rue et le mur de clôture, plongeait sur les parterres fleuris et les frais gazons du jardin de l'hôtel Brichet.

— Où donc aurais-je une aussi agréable vue ? répondait-il au questionneur.

Le jeune docteur devait probablement trouver un fort grand charme dans cette verdure qui s'étalait sous ses yeux, car, non-seulement il la contemplait du haut de son premier étage, mais, sans doute pour mieux la dominer, il montait encore à son grenier.

Vingt fois par jour, si quelque curieux avait pu subrepticement pénétrer dans la maison, il aurait été fort surpris, après avoir inutilement cherché Maurice dans toutes les pièces des deux étages, de le trouver enfermé dans cette même mansarde du grenier qu'il avait occupée au temps de sa misère.

Ce n'était pas, à coup sûr, pour y travailler que le jeune homme revenait à son ancien logis ; car les volets, toujours soigneusement fermés, laissaient la chambre dans une obscurité qui eût été complète, si, par une fissure du bois desséché, le jour n'avait pas envoyé un mince filet de lumière.

Et ce même curieux aurait pu surprendre Maurice, qui, l'œil appliqué sur cette fente, et pendant de longues et fréquentes stations, surveillait attentivement le jardin de l'hôtel Brichet.

Etait-ce bien à un fanatisme exagéré de la verdure

qu'il fallait attribuer les contemplations du jeune homme? Nous devons à la vérité d'avouer que les fleurs et les massifs entraient pour bien peu dans son innocent espionnage. C'est que dans ces allées, ou sous l'ombrage des arbres, il comptait apercevoir une personne dont la vue faisait bien doucement battre son cœur.

Maurice Gardie était tout bonnement amoureux fou de Pauline Brichet.

Pur comme celle qui l'avait inspiré, loyal comme celui qui l'éprouvait, l'amour de Maurice était un sentiment chaste, profond et surtout discret. Si Pauline connaissait cet amour, c'est qu'elle l'avait deviné... autant que pouvait deviner la candide jeune fille.

Tous deux s'aimaient, sans avoir jamais échangé une parole.

Pauline savait qu'elle trouverait en Maurice un dévouement qui répondrait à son premier appel. Par la rougeur qui, à sa vue, montait au visage de Mlle Brichet, le docteur avait appris qu'il était pour elle plus qu'un étranger.

La plus douce récompense de la muette adoration du médecin était, le dimanche, au sortir de l'église Saint-Louis où l'accompagnait Colard, quand Pauline posait ses doigts mignons et un peu tremblants sur la main de Maurice qui lui offrait l'eau bénite.

A cela seulement se bornaient les rapports des jeunes gens, qui jamais, nous le répétons, n'avaient échangé une parole, et qui, pourtant, s'appréciaient assez pour que, chez tous deux, l'un occupât toujours la pensée de l'autre.

C'est que les pauvres étaient les intermédiaires de cet innocent amour. A Maurice, ils avaient vanté la charité de Pauline, en même temps qu'ils prônaient à la jeune fille la bienfaisance du docteur.

De l'un à l'autre, les jeunes gens s'envoyaient sans cesse une bonne action à accomplir.

— Adressez-vous à Mlle Brichet, disait Maurice à un pauvre qui manquait de vêtements chauds ou de linge.

— Allez voir le docteur Gardie, conseillait Pauline à l'indigent qu'elle voyait malade.

Si Maurice, dans la journée, montait tant de fois à sa mansarde pour apercevoir, à travers le volet disjoint, Pauline se promenant dans le jardin; la jeune fille, de son côté, ne manquait pas, chaque soir, avant sa prière, de soulever le coin du rideau de sa croisée pour voir la lueur de la lampe de travail qui rougissait la fenêtre du cabinet de Maurice.

Telle était la bonne et sympathique nature du médecin, qu'elle avait fini par apprivoiser l'humeur soupçon-

neuse de ce dogue de dévouement qui s'appelait Colard. Son infatigable surveillance, qui défendait si rigoureusement, au dehors, l'approche de sa bien-aimée maîtresse, semblait s'être relâchée pour Maurice. Le dimanche, à la scène du bénitier, il tournait si à propos la tête, que les jeunes gens pouvaient croire n'avoir pas été vus.

Un jour même, au retour de la messe, comme Colard et Pauline longeaient le mur du jardin pour rentrer par la petite porte, le vieux serviteur, en passant devant la maison de Gardie, avait prouvé en quelle estime il tenait le docteur.

— Voici la demeure d'un honnête homme, dit-il.

— Ah ! c'est ton avis, mon bon Colard ! fit Mlle Brichet avec un petit tremblement dans la voix.

— Si j'avais une fille, je lui souhaiterais un pareil mari, répliqua l'intendant, qui, occupé à ouvrir la porte, ne vit pas le regard de reconnaissance que lui adressait Pauline.

Pour que Colard prononçât une telle phrase, il fallait qu'il eût soumis tous les actes de Maurice à un bien long et fort sévère examen.

Entre ces deux amants, qui ne s'étaient pas encore parlé, le silence devait pourtant cesser un jour. Et ce

jour fut précisément celui où se déroulèrent tous les événements dont nous avons fait le récit.

Quand, après lui avoir conté son histoire de l'homme assassiné, de Lozeril avait laissé M. de Badières au salon pour suivre le capitaine, le juge s'était aussi préparé à sortir.

— M. de Badières, avait gentiment dit Pauline, voulez-vous m'offrir votre bras pour me conduire, à quelques pas d'ici, chez une malheureuse vieille femme à laquelle je désire porter des secours?

Le magistrat s'empressa d'acquiescer à cette demande et l'on partit, suivi de Colard, chargé d'un panier rempli de hardes et d'aliments.

Arrivée devant la maison de sa pauvresse, Mlle Brichet prit congé de M. de Badières et s'élança dans l'escalier avec une vitesse que ne pouvaient imiter les vieilles jambes de Colard, encore alourdi par le panier.

L'intendant était à peine au premier étage que Pauline atteignait le grenier de l'indigente et en poussait la porte qui s'ouvrit sans bruit.

Un homme, tournant le dos à la porte, était occupé à soulever la malade dans son lit en lui disant gaiement :

— Allons, ma bonne dame, encore un petit effort et

nous allons y arriver. Ah! voyez-vous, c'est que je n'ai plus le bras gauche bien solide depuis une chute que me fit faire, il y a deux ans, un fou qui, au milieu de la nuit, courait à toute volée comme s'il venait de commettre une mauvaise action.

— Vous! c'était vous! s'écria involontairement Pauline, qui, à ces mots entendus, se souvint de ce détail du récit de Lozeril.

A cette exclamation, Maurice se retourna vivement et vit Pauline sur le seuil de la chambre.

Au regard du docteur surpris, la jeune fille apparaissait vraiment charmante. Encadrée par la porte et se détachant sur le fond noir de l'escalier qui faisait ressortir tous ses purs contours, elle se tenait sur le seuil sans oser avancer.

Sous l'ample capuchon du mantelet noir, d'où s'échappait un double flot de cheveux blonds, se montrait son frais et joli visage teinté de rose par la rapide ascension de l'escalier qui, en la rendant aussi un peu haletante, faisait doucement palpiter son sein.

Troublée par la rencontre inattendue de celui qui occupait une si douce place en ses pensées, elle restait là, chastement gracieuse, un peu tremblante, ses beaux et grands yeux fixés sur le jeune homme.

A cette apparition de la femme aimée, Maurice eut un moment d'extase; mais, comprenant aussitôt que son admiration, en se prolongeant, augmenterait l'embarras de Pauline, il se hâta de répondre à l'exclamation qu'avait arrachée à la jeune fille le récit de son accident nocturne.

— Oui, mademoiselle, c'était moi. Connaissiez-vous donc déjà cette aventure qui remonte à plus de deux années?

— Il y a une heure je l'apprenais de celui-là même qui en fut l'auteur, dit Pauline d'une voix émue dont le timbre sonna doucement à l'oreille de l'amoureux docteur qui l'entendait pour la première fois.

A ce moment apparut Colard, essoufflé par les cinq étages si prestement franchis par sa maîtresse.

A la vue de Maurice, et comme si la pensée lui venait que cette rencontre, toute fortuite, pouvait être le résultat d'une convention, le front de l'intendant se rembrunit. Mais tant de candeur craintive se lisait sur le visage de Pauline que les soupçons du vieux serviteur s'effacèrent subitement pour faire place à un sourire. A l'aspect de ce grand et beau jeune homme non moins interdit que la pure et charmante enfant, le vieillard murmura :

— Ils feraient un bien joli couple !

Puis, se tournant vers Maurice, il ajouta en déposant son panier :

— Bonjour, monsieur Gardie; puis-je vous être utile en quelque chose?

— Oui, mon brave ami, vous arrivez fort à propos pour me prêter un coup de main que je n'osais demander à mademoiselle, tout en lui expliquant le motif qui me force à me faire aider.

— De quoi s'agit-il?

— De soulever dans son lit cette bonne femme un peu lourde, ce que je ne puis faire tout seul à cause de mon bras gauche affaibli.

Colard rendit aussitôt le service réclamé, pendant que la jeune fille étalait sur la table le contenu de son panier.

L'entrevue ne pouvait être bien longue. Aussi, Pauline, après quelques paroles de consolation à la malade, se prépara au départ.

— Revenez me voir bientôt, mon bel ange du bon Dieu, soupira la pauvresse que cette visite avait moralement réconfortée.

— Oui, mère François, je reviendrai.

— Quand?

Pauline allait répondre « demain »; mais Maurice

était là qui écoutait. Elle eut la pudique crainte que le jeune homme prît sa réponse pour un rendez-vous assigné et, n'osant préciser, elle invoqua du regard le vieil intendant, qui se hâta de dire :

— C'est convenu, Françoise, nous reviendrons... le plus tôt possible. Nous vous laissons entre les mains du docteur et sa science fera plus pour vous que toutes nos visites.

Au signal de la retraite que donna Colard en reprenant son panier, les deux jeunes gens se saluèrent avec une réserve polie que, malgré eux, démentit le court regard qu'ils échangèrent.

— Au revoir, docteur, dit affectueusement l'intendant, qui s'était effacé pour faire passer sa maîtresse.

Et, refermant la porte, il laissa le jeune homme tout désappointé dans l'espérance, un instant conçue, de revoir bientôt dans cette mansarde l'être adoré qui venait d'en sortir.

Ils avaient atteint la rue, quand Colard, qui marchait à côté de Pauline rêveuse, s'écria tout à coup :

— Mais, mademoiselle, que voulait donc dire le docteur Gardie quand, après avoir invoqué mon secours pour soulever Françoise, il a ajouté qu'il vous avait expliqué le motif qui lui faisait demander aide

— Ne t'a-t-il pas dit à toi-même qu'il avait le bras gauche un peu faible ?

— Est-il donc blessé ?

— Non, mais il souffre encore d'une ancienne chute et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le docteur, si tu te rappelles bien le récit que nous a fait tantôt M. de Lozeril, est précisément cet homme que le chevalier nous contait avoir si brutalement renversé dans la course folle qu'il prit, après avoir vu le cadavre.

A cette réponse, Colard tressaillit et devint pâle.

— Encore un indice ! s'écria-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Nous ne devons rien omettre pour savoir le sort de votre malheureux père. Bien que le chevalier n'ait pas reconnu le portrait, il se peut que sa mémoire l'égare. Qui sait si cette faible circonstance du docteur renversé ne nous guidera pas vers cette piste que je cherche depuis si longtemps ?

— Pauvre père ! soupira Pauline, dont ce triste souvenir fit subitement taire la joie qui, tout à l'heure, lui chantait au cœur.

Après avoir vu sa maîtresse rentrer en sa chambre, Colard, sans perdre de temps, avait traversé le jardin, et, gagnant la petite porte de la rue Saint-Louis-en-l'Ile

qui ouvrait en face de la maison du docteur, il était venu frapper à ce logis.

— Non, je ne dois pas négliger la plus petite indication, se disait-il en attendant qu'on vînt répondre au coup de marteau.

La vieille domestique qui lui ouvrit le guida au cabinet de Maurice, revenu depuis quelques minutes.

A l'entrée de celui qu'il avait quitté un quart d'heure auparavant et qu'il voyait arriver sombre et agité, le cœur du jeune médecin fut pris d'une crainte soudaine :

— Mlle Brichet serait-elle malade? s'écria-t-il.

— Non, non, docteur, tranquillisez-vous, dit Colard en esquissant un sourire que fit naître cette exclamation qui trahissait l'amoureux.

— J'ai eu peur qu'un accident subit vous amenât ici...

— Oui, monsieur Gardie, c'est bien un accident qui me conduit près de vous... seulement cet accident date déjà de deux années.

— De quoi s'agit-il donc? demanda Maurice étonné.

— Je viens causer avec vous au sujet de quelques mots que vous avez dits à Mlle Brichet. Ne lui avez-vous pas appris comment vous avez été jadis brutalement renversé? C'est sur cet accident que je vous prie de me donner des détails.

— Mais la chose est bien simple. Je revenais de la rue de Jouy, où j'avais veillé fort tard près d'un des bien rares clients que je possédais à cette époque; il était environ deux heures du matin et je remontais la rue des Nonnains-d'Hyères pour regagner l'île, quand je vis venir à moi un homme lancé à toute vitesse. A pareille heure, la rue déserte permettait à ce coureur de passer à droite ou à gauche de moi sans avoir besoin de me coudoyer; mais, soit qu'il eût perdu la tête, soit que l'élan donné ne lui permît pas d'obliquer à temps, il se jeta sur moi avec une telle violence que je fus précipité sur le pavé. Ma chute n'arrêta pas cet homme, qui continua sa course dans la direction de la rue Saint-Antoine.

— Tout cela corrobore bien le récit qui nous a été fait tantôt, dit Colard pensif.

— Quel récit?

— Un jeune homme, venu à l'hôtel, nous a conté toute une histoire de meurtre dont je ne croirais pas encore un mot sans votre affirmation, qui me prouve qu'il n'a pas menti sur le point qui vous concerne.

— Pourquoi n'ajouteriez-vous pas foi au reste?

— D'abord parce que le conteur avouait que, cette nuit-là, il était dans une complète ivresse. Il avait donc

pu prendre pour une réalité ce qui n'était qu'une invention d'ivrogne. Et puis...

— Et puis? demanda Maurice en voyant Colard hésiter.

— Et puis, je me suis dit que, si ce meurtre avait réellement eu lieu, on aurait su ce qu'était devenu le cadavre qui, suivant le récit du jeune homme, avait été abandonné par le meurtrier au carrefour de l'île. Or, personne, que je sache, n'a trouvé ce cadavre. Vous-même n'avez rien vu, n'est-ce pas?

— Non, rien.

— A cette époque, pourtant, vous habitiez déjà ici?

— J'occupais une mansarde de cette maison dont je suis aujourd'hui propriétaire.

— Alors, en regagnant votre logis, vous avez dû passer au carrefour un quart d'heure plus tard?

— Oui, mais, je vous le répète, je n'ai rien vu. Je tombais de sommeil et j'avais hâte de gagner mon lit.

— Et vous n'avez entendu dire nulle part dans l'île qu'on eût relevé un cadavre au carrefour? demanda encore Colard avec insistance.

Tout à coup Maurice se frappa le front en s'écriant :

— Eh! parbleu! oui; je sais ce qu'est devenu ce corps. Je me rappelle à présent que, le lendemain, de

bon matin, en allant visiter un malade, je vis quelques soldats du guet, entourant un corps sur la berge de l'île Louviers. Ils l'avaient apporté en cet endroit écarté pour ne pas effrayer les habitants en le laissant couché en pleine rue.

— Et ils l'avaient relevé au carrefour ?

— J'avoue n'avoir pas songé à demander en quel endroit on l'avait ramassé. Tout ce que j'appris c'est que c'était un homme tué dans la nuit. Par devoir de médecin, en voyant ce corps étendu sur la berge, je descendis pour m'assurer si les secours étaient encore utiles. Mais il était bien mort d'une affreuse blessure au cou. Aux soldats était mêlé je ne sais quel bas officier de police qui dressait une sorte de procès-verbal.

— Il constatait sans doute l'identité de la victime? demanda Colard, qui avait tout écouté avec une profonde attention.

— Ce soin était inutile, car l'homme ne portait aucun papier. A cette époque, Cartouche et sa bande terrorisaient la ville, et la police, pour qu'on ne pût trop connaître son impuissance, s'empressait de faire disparaître au plus vite les preuves de l'audace impunie de ces brigands. Aussi, quand j'eus bien certifié à l'agent que la victime était morte, il s'empressa de dire aux soldats du

guet : « Allons, camarades, portons vivement ce cadavre au charnier Saint-Paul. »

Colard releva vivement la tête, que l'émotion lui avait courbée.

— Il serait donc impossible de reconnaître ce corps aujourd'hui? demanda-t-il.

— Y pensez-vous, Colard?... au milieu des centaines de cadavres amoncelés en ce charnier... sans parler de la corruption qui, en deux années, a dû accomplir son œuvre.

— Nulle trace! nulle trace! il faut donc renoncer à trouver mon malheureux maître! soupira l'intendant qui se retira désespéré.

La nuit s'était faite profonde pendant cet entretien. Quand Colard rentra par la petite porte, le jardin était dans la plus complète obscurité. Il atteignait le perron de l'hôtel au moment où Annibal le descendait.

De méchante humeur, le capitaine passa auprès du vieillard caché dans l'ombre et s'éloigna tout en maugréant :

— Ah! maître Lozeril, tu viens te mêler au jeu des gens sans songer qu'il peut y avoir danger de mort!

— Aurait-il tué le chevalier? pensa Colard en entendant cette phrase.

Et, comme le lecteur l'a vu, il avait aussitôt monté à la chambre de Fouquier où de Lozeril était sous clef. On sait le reste.

De son côté, après le départ de l'intendant, Maurice était resté, durant de longues heures, plongé dans une profonde rêverie. Pensait-il toujours à celle qu'il n'avait pu entrevoir que cinq minutes à peine ?

Quand il revint à lui, son horloge sonnait minuit et sa lampe, à sec d'huile, ne jetait plus qu'une mourante lueur. Maurice ouvrit sa fenêtre, et dans la nuit épaisse, il chercha à découvrir le toit sous lequel reposait celle qui régnait en son cœur.

— Que se passe-t-il donc à l'hôtel ? se dit-il.

En effet, au second étage, une lumière vivement déplacée, passait et repassait à toutes les croisées, en même temps qu'une voix furieuse tonnait en éclats courts et brusques comme des jurons.

— C'est dans l'appartement du soudard, pensa le docteur.

Au même instant, beaucoup plus près, à ses pieds, une lueur, courte comme l'éclair, zébra l'obscurité de la rue.

Et, aussitôt, un bruit sourd se fit entendre.

— On dirait qu'un individu vient de sauter du pavillon de Mme Brichet par une fenêtre qui s'est vite refer-

mée, se dit Maurice étonné par cette mystérieuse sortie d'une habitation qui, jusqu'à ce jour, avait toujours tenu hermétiquement closes toutes ses ouvertures sur la rue.

Deux minutes après, un horrible cri de douleur retentit dans le silence de la nuit.

XI

Le docteur ne pouvait se tromper sur la nature sinistre de ce gémissement suprême d'une créature qui va mourir.

— On égorge un homme à vingt pas de cette maison! se dit-il en tressaillant de tout son être à ce déchirant appel.

En une seconde, il eut allumé une lanterne et s'élança dehors.

Sur son perron, il hésita s'il tournerait à droite ou à gauche, et, durant un très-court instant, il attendit qu'un second cri lui indiquât la direction à prendre. Mais aucun bruit ne vint troubler à nouveau le silence de la nuit.

— Voyons à gauche, décida Maurice, qui prit sa course.

Mais, à son trentième pas, le jeune homme reconnut qu'une bise froide lui soufflait en plein dos. Il s'arrêta subitement.

— J'ai pris le mauvais côté, se dit-il ; c'est le vent qui m'a apporté ce cri, c'est donc contre le vent que je dois marcher. Il faut revenir sur ma route.

Et il se retourna. Comme il exécutait ce mouvement, la bise, qui lui arrivait maintenant en face, amena aussitôt à son oreille le bruit de pas lointains.

— C'est l'assassin qui s'enfuit, pensa le docteur.

Il reprit son élan, passa devant sa maison et continua sa course vers le carrefour. Il avait oublié la victime pour ne plus songer qu'au meurtrier qu'il voulait atteindre.

Mais, au milieu du carrefour, il trébuche

— Voici le cadavre ! fit Maurice qui, à la lueur de la lanterne, reconnut aussitôt la nature de cet obstacle contre lequel son pied venait de se heurter.

Encore enveloppée de son manteau, la victime était étendue immobile, la face contre terre. Du cou jaillissait un filet de sang chaud qui inondait l'abondante chevelure.

— Oh! mauvaise blessure! le malheureux est perdu... s'il n'est déjà mort, murmura Maurice en cherchant à retourner le corps pour voir le visage de l'homme.

— Un jeune et beau garçon, ajouta-t-il, en promenant la lumière sur cette face pâle, aux yeux ouverts.

Les tressaillements de l'agonie convulsaient encore le visage de la victime.

— Il n'est pas mort. Je dois essayer de le sauver, pensa Maurice, qui s'aperçut alors que, dans sa précipitation, il n'avait rien apporté qui pût l'aider à donner les premiers soins.

Il s'élança donc au plus vite vers sa maison, réveilla sa vieille domestique, prit à la hâte tout ce qui était nécessaire au pansement sur place et revint en courant au carrefour.

Le corps n'était plus seul.

Pendant la courte absence de Maurice, une patrouille du guet était survenue et elle avait aperçu cette masse noire étendue sur le pavé.

— Ventrebleu! disait le chef de la patrouille, Cartouche n'aura pas dénoncé tous ses complices. C'est un des oubliés qui, sans doute, a fait le coup.

Au bruit des pas du médecin qui revenait, les soldats se retournèrent.

— Tiens, c'est le bon docteur Gardie... celui qui a soigné grâtis ma pauvre mère, s'écria le sergent, qui avait élevé à la hauteur du visage de Maurice la lanterne laissée par ce dernier près du corps.

— Ah! c'est vous, Germain? Vous avez un moyen de me témoigner votre reconnaissance pour cet ancien service en faisant transporter chez moi cet homme par vos soldats.

— Oh! oh! docteur, est-ce que vous espérez sauver ce pauvre diable qui m'a tout l'air d'avoir avalé sa dernière soupe?

— Tant qu'il y a vie, il y a espoir... et il vit encore.

— Oh! si peu... si peu... que je le porterai défunt sur mon rapport, et je suis bien sûr qu'il ne reviendra pas pour me démentir... Allons, vous autres, soulevez-moi ce corps et portez-le chez le docteur... puisque ça lui fait plaisir de s'embarrasser d'un pareil paquet.

Les soldats obéirent et, enlevant la victime, ils prirent à petits pas la direction de la maison de Gardie. Le médecin marchait en tête. A côté de lui venait le sergent, toujours détenteur de la lanterne.

— Ainsi, docteur, vous aviez découvert la chose avant notre arrivée? demanda le chef de patrouille.

— Je me trouvais à ma fenêtre quand le cri de ce

malheureux s'est fait entendre. J'étais venu sans rien pour le secourir et, c'est pendant que je retournais chez moi chercher les objets d'un pansement, que vous êtes survenus.

— Et vous n'avez pu voir le meurtrier?

A cette question, Maurice se rappela aussitôt toutes les observations qu'il avait faites pendant les quelques minutes qui avaient précédé le cri. Il se souvint à la fois de cette fenêtre condamnée du pavillon qui s'était si promptement ouverte et refermée, de ce bruit sourd produit par quelqu'un qui saute à terre, de cette agitation et des jurons remarqués au deuxième étage de l'hôtel, occupé par le capitaine.

Il se souvint de tout cela, disons-nous, mais en même temps lui arriva aussi la pensée de Pauline qui retint sa réponse sur ses lèvres. Bien qu'il n'eût pas le soupçon qu'un habitant pouvait avoir trempé dans le meurtre, il comprit que, s'il parlait, l'étrange coïncidence des faits amènerait dans l'hôtel une enquête judiciaire qui troublerait la tranquillité de Pauline. Aussi, à cette question du sergent s'il avait vu le meurtrier, il se contenta de répondre :

— Non, mais je l'ai entendu fuir.

— De quel côté?

— A l'autre bout de l'île

— C'est par là que nous sommes venus, dit le sergent.

— Vous êtes si vite arrivés sur le théâtre du crime, que vous auriez pu le rencontrer.

— Le seul homme qui nous ait croisés à cent toises d'ici est un jeune seigneur que je connais de nom et que je sais fort incapable d'un assassinat. Du reste, c'était à la pointe de la cité, de l'autre côté du bras de la Seine, après le pont rouge qui joint les deux îlots, et rien ne prouvait qu'il vînt de l'île Saint-Louis. Aussi, sur mon rapport, je ne mentionnerai même pas cette rencontre du baron de Cambiac.

Maurice avait écouté sans aucune attention tout ce que lui disait le sergent. Dans son cerveau revenait sans cesse le souvenir de cette mystérieuse sortie par la fenêtre du pavillon, qui avait eu lieu bien peu de temps avant le meurtre. Il cherchait à se nier à lui-même.

— Je me serai trompé, pensait-il. Le calme de la nuit m'a fait paraître plus proche qu'il ne l'était, sans doute, ce bruit de quelqu'un qui saute à terre. J'ai cru que c'était au pied du pavillon quand, peut-être, cela venait-il d'un point plus éloigné.

A ce moment, le groupe était arrivé devant la maison du médecin et se préparait à entrer, quand le sergent s'écria tout à coup :

— Tiens ! qu'est-ce que je vois donc briller là-bas ?

— Où donc ? fit Maurice.

— Là, de l'autre côté de la rue, ne voyez-vous pas quelque chose qui scintille à la lueur de la lanterne ? On dirait une pièce de monnaie perdue.

Et le sergent ajouta en riant :

— C'est bien le cas de dire que ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat. Je vais voir si c'est bon à ramasser.

Traversant la rue, le sergent alla droit au pavillon, ramassa l'objet au pied du mur et revint en disant tout joyeux :

— Ce n'est pas une pièce de monnaie, mais c'est en argent, et cela méritait tout de même la peine d'être relevé. Voyez plutôt.

— C'est un éperon brisé, déclara Maurice, après avoir regardé la trouvaille que le sergent lui présentait dans la paume de sa main.

— Cela vaut toujours bien le prix d'une jolie bouteille, que je m'offrirai demain matin, ajouta le militaire qui empocha l'objet.

Le docteur fit porter le mourant dans sa chambre, et, aidé du sergent, il se mit à le déshabiller pour l'étendre sur le lit.

Quand ils retirèrent la veste, tout un flot de louis d'or sortit d'une poche et s'éparpilla sur le parquet.

— Diable ! il était gras à tuer ! s'écria le soldat à la vue de ces louis qu'il se mit prestement à ramasser un à un.

Sans plus tarder, Maurice sonda la blessure. Sous la douleur que produisit cette opération, un tressaillement agita faiblement le blessé.

— Tout espoir n'est pas perdu. Le sujet est jeune et fort, il peut en revenir, pensa Maurice, qui fit aussitôt le pansement sans que le malade donnât d'autre signe de sensibilité.

Quand il eut terminé, le docteur se retourna et vit le sergent assis à une table sur laquelle étaient empilés les louis ramassés. Devant lui, il avait préparé une feuille de papier, et, la plume à la main, il attendait.

— Que désirez-vous, sergent? dit Maurice.

— Je veux rédiger mon rapport.

— Est-ce que vous espériez interroger le blessé?

— Mais sans doute.

— Vous risquez d'attendre bien longtemps. Je doute qu'il reprenne sa connaissance avant de longues heures... en admettant que je le sauve... ce qui n'est pas assuré le moins du monde.

— Il me faut pourtant un procès-verbal à remettre au commissaire.

— Ecrivez simplement ce que vous avez fait et vu. Dès que le malade pourra supporter l'interrogatoire, je serai le premier à prévenir la police.

— J'aurais voulu faire un bon gros procès-verbal... idée de prouver du zèle. La victime paraît appartenir à a haute classe... cela m'aurait bien posé près des parents... Ils sont peut-être généreux! soupira le militaire, qui voyait lui échapper une bonne gratification.

— Oui, vous m'y faites penser, il faudrait prévenir les parents ou amis de ce jeune homme, dit Maurice.

— Mais, puisqu'il ne peut pas dire son nom!

— Il n'est pas sans avoir sur lui quelques papiers qui nous l'indiqueront.

— Tiens! c'est vrai, s'écria le sergent, qui, s'emparant des habits déposés sur une chaise, se mit à en fouiller les poches.

Il tira d'abord un carnet.

— Ah! il s'appelle le chevalier de Lozeril, fit-il, en lisant ce nom inscrit en lettres d'or sur le maroquin de la couverture.

A sa seconde fouille, il amena des liasses de billets de caisse.

— Ventrebleu ! s'écria-t-il émerveillé, de l'or et des billets ! Il avait donc vidé le Pérou !!

— C'est peut-être cette énorme somme que voulait avoir son meurtrier ? dit Maurice.

— Alors, après avoir frappé, il n'aura pas eu le temps de dévaliser sa victime, ajouta le sergent qui tout à coup se mit à rire.

— Qu'avez-vous ? demanda Gardie.

— Il faisait donc des guirlandes avec ses billets ! ils sont tous percés d'un trou... comme pour y passer une ficelle, ricana le soldat, qui, pour la troisième fois, retourna aux poches.

— Tout cela ne nous apprend pas où demeure ce jeune homme et à quelle adresse nous devons prévenir les siens du malheur qui lui est arrivé. Il nous faudrait une lettre.

— J'en tiens une ! cria le sergent, qui, sous ses doigts, avait senti craquer un papier.

— Voyez vite l'adresse.

— Il n'y en a pas ! fit le militaire désappointé en tournant et retournant la lettre qu'il venait de sortir de la poche.

Il la regarda indécis, se demandant s'il devait l'ouvrir. Il prit enfin son parti.

- Ma foi ! fit-il, je la joins telle quelle à mon procès-verbal. Le commissaire l'ouvrira lui-même, s'il le juge bon.

XII

Quand Paris s'était enfin cru délivré de ces meurtres nocturnes dont Cartouche avait si longtemps ensanglanté la ville, on comprend quel immense retentissement devait avoir un assassinat audacieusement commis dans la nuit même qui avait suivi le supplice du célèbre voleur

Aussi, après quinze jours déjà écoulés, parlait-on encore partout de ce qu'on appelait l'*affaire Lozeril-Brichet*.

Les commentaires allaient leur train sur cette cause, qui promettait d'être grosse de scandale, et chacun louait la promptitude inusitée avec laquelle la police avait su découvrir et arrêter les deux coupables que la justice tenait maintenant au plus sévère secret dans les cachots du Châtelet.

Il est vrai de dire que le gros du public ignorait que

la police, en apparence si active, avait vu sa besogne facilitée par un billet trouvé sur la victime, laquelle, disait-on, par un pressentiment du sort qui l'attendait, avaït d'avance désigné le nom de ses assassins. Le commissaire, après avoir lu cet écrit, n'avait eu qu'à prendre la peine d'aller arrêter les coupables à domicile.

Mais ce qui, surtout, alléchait les amateurs de drames judiciaires, c'était, au dire des gens bien informés, que ce crime avait enfin mis sur la trace d'un autre forfait qui, jusqu'à ce jour, était resté à l'état d'énigme. On allait enfin avoir le dernier mot de la disparition du procureur Brichet, qu'on prétendait avoir été tué par ceux-là même qui avaient tenté d'assassiner le chevalier de Lozeril. En frappant le jeune homme, suivant les *on dit*, ces deux coupables avaient voulu faire disparaître le seul témoin du premier crime.

Ignorant toute la gravité et la nature des charges que relevait contre eux une patiente instruction, les deux coupables niaient impudemment l'un et l'autre crime.

Suivant les habitudes judiciaires de l'époque, on ne communiquait pas, comme aujourd'hui, leur dossier aux accusés, et la justice tenait secrètes toutes ses découvertes pour mieux en foudroyer les criminels à l'audience.

De ces deux accusés, l'un possédait les plus déplora-

bles antécédents. Ivrogne, joueur, spadassin, on l'avait vu toujours en quête d'écus, qu'il cherchait à se procurer par mille moyens si maigrement scrupuleux qu'on avait dû jadis l'expulser de l'armée. Sur l'autre complice, la malveillance trouvait moins à s'exercer ; mais, d'après le dicton : « Tel père, telle fille... » on concluait que son passé ne devait pas être de meilleur acabit.

Tout en maudissant les coupables, la rumeur publique s'attendrissait sur Mlle Pauline Brichet, qui voyait le nom paternel si scandaleusement avili par une épouse coupable. On se demandait comment cette jeune fille n'avait pas été aussi la proie des deux monstres qui, pour s'assurer la fortune, avaient commencé par égorger le chef de famille.

— Son tour serait venu tôt ou tard, disaient les gens logiques.

Mais où la commisération générale trouvait le plus largement à s'étendre, c'était sur le compte de l'infortuné jeune homme qui était tombé victime des coupables, alors qu'il se préparait à les dévoiler. Sa situation était toujours des plus graves, et le docteur Gardie, qui l'avait recueilli dans sa maison, n'osait pas encore répondre de le sauver... surtout depuis une complication survenue dans son état, après une apparence de mieux.

Au bout de trois jours, le blessé avait repris ses sens et, bien que très-faible, il avait semblé pouvoir supporter un interrogatoire. Le docteur Gardie, suivant des instructions reçues, en avait aussitôt prévenu M. de Badières, le juge commis à cette affaire par le tribunal.

— Me reconnaissez-vous, M. de Lozeril? avait demandé le magistrat en venant s'asseoir au chevet du jeune homme.

Le chevalier répondit affirmativement d'un signe de tête.

— Vous savez que la justice s'est chargée de vous venger des coupables qu'elle tient maintenant en sa puissance.

— Vous les connaissez donc? souffla péniblement le blessé.

— N'avez-vous pas pris vous-même la peine de nous les désigner d'avance?

En voyant l'air étonné de Lozeril, le juge se hâta d'ajouter, pour venir en aide au chevalier qu'une trop grande tension d'esprit pouvait fatiguer :

— Nous avons trouvé sur vous la lettre que vous aviez écrite en prévision du malheur qui vous est arrivé.

Dans le cerveau affaibli du jeune homme, la mémoire n'était pas encore revenue intacte. Les paroles du juge

ressuscitèrent aussitôt le souvenir de cette lettre qu'il avait reprise à Colard en quittant l'hôtel, et il comprit tout de suite quelles avaient été les suites de cet écrit lu par la police.

— Confirmez-vous par votre dire la déclaration tracée en votre lettre ? continua le juge.

Mais, soit que la surprise l'eût trop ébranlé, soit que sa faiblesse ne lui permît pas de supporter l'interrogatoire, le malade, au lieu de répondre, se renversa tout à coup sur l'oreiller, anéanti par une syncope.

Depuis cette rechute, la science de Maurice n'avait pu amener aucune notable amélioration dans l'état du chevalier. Il demeurait plongé dans une perpétuelle prostration, et toujours si muet que Gardie se persuada que le poignard, en déviant dans la blessure, avait dù gravement intéresser la gorge.

Plusieurs fois, M. de Badières revint pour renouer l'interrogatoire. A chacune de ses visites, il trouva de Lozeril incapable de le comprendre et de lui répondre.

— Pensez-vous qu'il puisse, avant peu, reprendre assez de force pour me dire un oui ou un non ? demanda M. de Badières à Maurice.

— Vous le voyez, il reste continuellement dans cette

somnolence, qui est de mauvais augure. Je crains, si je le sauve, qu'il ne survive idiot.

— Un seul mot est pourtant bien vite dit.

— Oui, mais, fût-il capable de le prononcer, je doute qu'il en comprît la portée, répliqua Maurice.

— Il ne me faut qu'un simple « oui » qui confirme la teneur de sa lettre. Avec cet écrit confirmé et en tenant compte d'un récit qu'il m'a fait à moi-même sur ce qu'il avait jadis vu, je me croirais en droit de commencer le procès des accusés.

— Vous serez le premier averti dès qu'il me paraîtra pouvoir lier deux idées. Mais, pour le moment, vous ne tirerez rien de cette intelligence paralysée par la souffrance.

— Il ne peut donc même pas nous reconnaître?

— Nullement. C'est à ce point que j'hésite à répondre à une grande dame qui m'a demandé à rendre visite au blessé.

— Comment la nommez-vous?

— La marquise de Brageron.

— Oui, c'est vrai; elle s'intéresse, m'a-t-on dit, à ce malheureux jeune homme, dit M. de Badières avec un léger sourire, qui prouvait que la chronique légère de la ville ne lui était pas complétement inconnue.

— Elle m'a écrit pour m'annoncer qu'elle viendrait aujourd'hui; mais, je vous le répète, je me demande si je dois autoriser cette entrevue inutile.

— Laissez au moins à la marquise la navrante satisfaction d'approcher de cet infortuné, conseilla M. de Badières.

A ce moment, la porte de la maison résonna sous un coup de heurtoir.

Par la fenêtre, Maurice regarda dans la rue.

— Précisément, c'est elle, dit-il.

— Mme de Brageron ?

— Oui. Etes-vous encore d'avis de la laisser monter?

— Toujours. Elle servira au moins à attester par la ville que M. de Lozeril n'est pas capable de supporter mon interrogatoire.

Le juge finissait de parler que Mme de Brageron faisait son entrée dans la chambre.

— Puisse, madame, votre présence en cette maison porter bonheur à celui qui souffre là, dit tristement M. de Badières en montrant de Lozeril, qui, blême et exténué, gisait immobile sur sa couche.

Et, après un cérémonieux salut que lui rendit la marquise, le juge se retira, suivi par le docteur, qui le reconduisait.



Restée seule, Mme de Brageron s'avança vers le lit pour voir de plus près cette tête qui, à son entrée, se renversait mourante.

Elle recula de surprise.

Les yeux bien ouverts, un sourire au coin des lèvres, le chevalier s'était relevé tout à coup sur ses oreillers, en même temps qu'il disait d'une voix joyeuse, bien qu'un peu faible encore :

— Savez-vous, chère marquise, que vous m'avez longtemps fait attendre votre visite!!

— Ce médecin me trompait donc en m'affirmant que vous étiez perdu? demanda la marquise, encore sous le coup de l'émotion.

— N'avez-vous pas aussi entendu ce juge galantin qui souhaitait que votre présence opérât un miracle? Le miracle vient d'avoir lieu.

— Et vous dites que vous m'attendiez?

— Depuis dix grands jours.

— Pourquoi ne m'avoir pas demandée?

— Parce que j'étais idiot... ou, plutôt, que je faisais l'idiot. En vous réclamant, j'aurais fait preuve de raison, ce qui était dangereux. Il me fallait donc attendre que, de vous-même, vous vinssiez ici.

— Dans quel but avez-vous joué cette comédie?

— Ah ! voilà qui est difficile à vous avouer, si vous ne me promettez pas d'avance toute votre indulgence.

— Dites, chevalier.

— Quand je demande votre indulgence, je me trompe, c'est plutôt votre franchise que je devrais réclamer.

— Ma franchise ! fit la marquise étonnée.

— Oui, il faut vous engager à me répondre sans la moindre réticence.

— Soit ! parlez.

— Et bien, chère marquise, veuillez me dire si vous m'aimez réellement ?

— Avant que Mme de Brageron pût lui répondre, de Lozeril ajouta encore :

— Par « m'aimer réellement, » j'entends vous demander si, moi mort, le désespoir vous ferait entrer dans un cloître.

La marquise eut un sourire.

— Bon ! fit le jeune homme, ce sourire m'indique suffisamment que votre amour ne vous conduirait pas à une folie après ma mort. Je serais vite oublié, n'est-ce pas ?

— Où voulez-vous en venir ? demanda Mme de Brageron, évitant de répondre.

— A vous prier, puisque l'amour vous tient si peu au

cœur, de ne pas attendre ma mort et de vouloir bien m'oublier de mon vivant.

La marquise se redressa froissée par cette rupture qu'elle n'était pas la première à demander.

Le chevalier n'eut pas l'air d'avoir remarqué ce mouvement de dépit et continua :

— Oui, j'ai eu largement le temps de réfléchir depuis que je suis étendu sur ce lit, contrefaisant l'idiot. Alors, je me suis demandé si c'était bien par sympathie que vous aviez autorisé mes hommages... si ce n'était pas plutôt parce que vous voyez en moi un moyen de vengeance.

— Passons ! dit sèchement la marquise.

— Bien, ceci est acquis aux débats, comme dirait ce juge qui vient sans cesse m'agacer avec ses tentatives d'interrogatoire. Je continue. Etant admis que vous ne tenez pas à moi d'une manière folle, je me suis aussi demandé si vous m'en voudriez bien fort de chercher à me créer une position solide ?

— Nullement.

— Eh bien, marquise, cette position, je l'avais trouvée... et je l'ai compromise par une bêtise... une stupide lettre.

— Celle qui est dans les mains de la justice ?

— Précisément.

— Vous savez qu'elle a amené l'arrestation de Mme Brichet et de son père.

— Hélas ! fit de Lozeril.

— Comment? vous plaignez ceux qui ont voulu vous assassiner ! s'écria la marquise.

— Bast ! il faut bien pardonner un petit mouvement de vivacité à un ami ! La vérité est que je désirerais bien revenir sur cette déclaration.

— C'est chose impossible. Votre lettre est trop précise.

— Impossible ? Oh ! que non, marquise, si vous vouliez bien m'aider.

— De quelle manière ?

— En faisant retomber la chose sur quelqu'un qui n'est pas de vos amis.

— Sur le baron de Cambiac ! s'écria aussitôt Mme de Brageron avec un éclair de rage dans les yeux.

Nous laisserons pour l'instant le chevalier et Mme de Brageron préparer le piége dans lequel ils voulaient entraîner de Cambiac, et nous rejoindrons Maurice Gardie.

Si le docteur avait aussi longtemps quitté la chambre du malade, c'est que, après avoir reconduit M. de Badiè-

res jusqu'au perron de sa demeure, il avait été accosté par Colard, au moment où il rentrait chez lui.

Depuis que la justice était venue à l'hôtel Brichet en prendre deux des principaux habitants, le vieil intendant, dix fois par jour, arrivait par la petite porte du jardin, chez Maurice, pour lui demander des nouvelles qu'il courait redire aussitôt à Pauline.

Bien qu'il n'aimât pas Aurore, l'honnête serviteur avait pris en pitié celle qui portait le nom d'un maître regretté, ce nom qui, jusqu'à ce jour honoré, allait recevoir de la justice une funeste célébrité. Dans toutes ses rencontres avec le docteur, le vieillard persistait à espérer que M. de Lozeril, en état de parler, ne confirmerait pas la compromettante lettre qui avait motivé l'arrestation de Mme Brichet et de son père.

— Votre jeune homme peut-il enfin répondre, monsieur le docteur? demanda-t-il en abordant Maurice, après le départ du juge.

— Pas encore, Colard. M. de Badières, que tu vois s'éloigner, vient encore inutilement de tenter l'interrogatoire. D'un oui ou d'un non dépend le sort de Mme Brichet.

L'intendant fit un geste de désespoir.

— Non, non, dit-il, je n'y puis croire. Elle n'est pas

coupable. Mon maître a dû être tué par les Cartouchiens... et non par celle qu'il avait faite heureuse et riche.

— Riche! répéta Maurice, riche, oui; mais, d'après la rumeur publique, ce serait précisément cela qui aurait perdu ton maître. Devenue riche, dit-on, Mme Brichet a voulu l'être plus encore et, la fortune de son mari la tentant, elle a fait tuer le procureur par son père.

— Mais ce meurtre était inutile, car M. Brichet a dû donner son bien à sa fille.

— Connais-tu le testament?

— Non; je sais seulement que mon maître adorait son enfant.

— Oui, mais il adorait aussi la femme qu'il venait d'épouser quand il a disparu... Et une jeune femme peut facilement faire oublier à un vieillard amoureux qu'il est père. Seul, le notaire du défunt saurait nous dire ce qui en est.

— C'est vrai! fit Colard; aussi ai-je voulu l'interroger; mais il a gardé le silence sur le contenu du testament qu'il doit connaître. « Le jour où le décès sera bien avéré, m'a-t-il dit, nous décachèterons cet écrit. »

— La justice, pour s'éclairer, peut en réclamer l'ouverture. Il est bien évident que si l'héritage est dévolu à Mme Brichet, ce sera une bien grave charge contre elle.

Car, niât-elle que la teneur du testament lui était inconnue, les juges verront là le motif... et, surtout, l'intérêt du crime.

Colard secoua tristement la tête.

— Oh! fit-il, je ne suis pas méchant, moi, et je ne souhaite la mort de personne... mais j'en suis à regretter que votre jeune homme n'ait pas été tué du coup... on n'attendrait pas son oui ou son non... Et Mme Brichet aurait ainsi une chance d'éviter son sort.

— Eviter, dis-tu? Ah! çà, Colard, tu supposes donc maintenant que Mme Brichet puisse être coupable?

— Eh! que sais-je? Mes vieilles idées se confondent... ma pauvre cervelle se perd... quand je vois le désespoir de Mlle Pauline, répondit le majordome avec un désolé soupir.

A ce soupir répondit à l'instant, en écho, un autre soupir poussé par le jeune homme. Depuis le tragique événement, l'amoureux docteur n'avait pu revoir Pauline, qui se tenait renfermée chez elle.

— Adieu, mon vieil ami, il faut que je remonte près de mon malade, dit Maurice en tendant la main au fidèle serviteur.

Colard pressa respectueusement la main qui lui était offerte et s'éloigna en disant :

— Oui, j'en suis certain, on saurait tout de suite à quoi s'en tenir, si on connaissait le testament.

— Décidément, c'est une idée fixe chez ce vieillard! pensa Maurice en le regardant rentrer au jardin.

Quand il revint près du lit du chevalier, le docteur retrouva de Lozeril toujours inerte sur l'oreiller. La marquise se tenait tristement assise au chevet du blessé.

— Eh bien! madame, que vous avais-je annoncé? Avais-je tort de vouloir vous éviter cette douloureuse émotion? demanda Maurice.

— Hélas! docteur, vous aviez raison. Le malheureux ne m'a pas reconnue... ma visite a été inutile.

Tout en écoutant la marquise, Gardie examinait le visage du malade.

— Non, non, madame, s'écria-t-il subitement, non, votre visite n'a pas été inutile, car vous avez opéré ce miracle que souhaitait M. de Badières.

— Que dites-vous?

Maurice poursuivit joyeux :

— Je dis que la face du malade, tout à l'heure si blême, est maintenant plus colorée... que, sous mon doigt qui l'interroge, le pouls bat plus vite... que la vie revient. Oui, madame, l'atonie va cesser! Je réponds à cette heure du malade!

— Que le ciel vous écoute! prononça hypocritement Mme de Brageron, en se levant pour partir.

Maintenant qu'elle s'était entendue avec de Lozeril, pendant l'absence du docteur, elle avait hâte d'aller préparer sa vengeance contre celui qui l'avait jadis abandonnée.

Ainsi qu'il l'avait fait pour le juge, Maurice dût reconduire la marquise et laisser le malade seul.

En entendant tirer la porte, de Lozeril ouvrit aussitôt les yeux et se prit à sourire.

— Eh! eh! pensa-t-il gaiement, je crois que je me tirerai adroitement de la situation bête où m'a mis cette imprudente lettre que j'eus bien tort de ne pas déchirer au moment où Colard me la rendit.

Comme le lecteur l'a deviné, de Lozeril avait retrouvé toute sa connaissance quand M. de Badières, à son premier interrogatoire, lui présentait l'écrit accusateur. Aussitôt il avait feint cette syncope qui devait arrêter le juge en ses questions, et, pendant que Gardie cherchait à le faire revenir, de Lozeril, en apparence insensible, s'était dit :

— Diable! j'avais oublié cette lettre qui leur a fait pincer le capitaine... Voici mon projet d'épouser Pauline tombé dans l'eau! Avant de répondre à ce juge un

seul mot compromettant, il faut que je réfléchisse mûrement à ce que je veux faire.

Et M. de Badières avait été obligé de renoncer à interroger le malade, retombé dans une somnolence dont rien ne le pouvait tirer.

Alors de Lozeril avait eu tout le loisir de songer tranquillement à sa situation.

Pour savoir ce qui s'était passé depuis son évanouissement au carrefour, il n'avait qu'à écouter Maurice et M. de Badières causant à son chevet, quand le juge s'était inutilement représenté plusieurs fois pour tenter l'interrogatoire. Il avait ainsi connu l'arrivée du guet et la fouille faite en sa poche, où s'étaient trouvés l'argent et la lettre.

— Bon ! s'était dit de Lozeril immobile, c'est ce cher capitaine qui a tenté de me tuer pour accaparer toute la somme dont il n'avait eu qu'une faible partie et me reprendre la lettre. L'approche de la patrouille ne lui a pas laissé le temps d'accomplir cette double soustraction. Ah! mon brave Annibal, c'est ainsi que vous tenez le petit traité d'alliance convenu entre nous avant mon départ? Voilà un procédé pour lequel je vous ferai pendre, mon bel ami, en déclarant que vous aviez déjà tué Brichet, avant de passer à moi.

Après avoir d'abord savouré l'espoir d'une prochaine vengeance, le chevalier avait dû pourtant reconnaître que le capitaine était le seul être qui pût l'aider à épouser Pauline, et qu'en le laissant pendre il supprimait un précieux intermédiaire.

— Décidément, j'ai fait une imprudence, continua-t-il. J'étais auparavant maître du capitaine... et par conséquent de sa fille... par la crainte d'une révélation du meurtre de Brichet. Ma lettre, en découvrant le pot aux roses, a anéanti mon pouvoir et supprimé mes alliés en cet hôtel, dont on me fermera la porte au nez si je m'y représente. Adieu le mariage ! Cette fortune que je perds n'est pas compensée par le plaisir de voir danser à une potence l'aimable capitaine, qui administre de si rudes coups de couteau à ses amis. Quel âne, cet Annibal ! sans son idée de m'assassiner, tout allait si bien !... Non, après tout, il faut être juste, je suis le premier coupable. Sans ma lettre, on n'arrêtait pas Fouquier. Une fois guéri, j'avais l'air d'avoir oublié son espièglerie... qu'il m'eût payée plus tard, quand je n'aurais plus eu besoin de lui.

Toujours songeant à sa position durant les longues heures de son atonie volontaire, de Lozeril finit par se dire un beau matin :

— Mais non, mille fois non, ma situation n'est pas mauvaise!!! Pauline devra être reconnaissante pour celui qui a trouvé les assassins de son père et qui a été la victime de cette découverte. L'hôtel se rouvrira pour moi et, si je sais m'y prendre, l'amour de la donzelle récompensera mon prétendu dévouement.

Et il pensa en riant :

— Alors à moi seul cette fortune que je ne faisais que partager avec Annibal.

Ce bel avenir que se forgeait le chevalier fut obscurci tout à coup par une crainte :

— Eh ! eh ! se dit-il, quand je ferai le tourtereau près de Pauline, qui m'assure que Mme de Brageron ne viendra pas tout bousculer dans mes amours?... Quand on la quitte, elle a des haines bleues, cette chère marquise... témoin le baron de Cambiac.

A ce nom, de Lozeril se sentit subitement inspiré.

— Parbleu! voici justement le moyen de faire pardonner mon abandon par la marquise. Son amour-propre se taira devant le plaisir de la vengeance, si je lui promets d'englober de Cambiac dans cette histoire d'assassinat... Oui ; mais comment lui proposer cette transaction? Si je demande à la voir, il me faut sortir de ma prétendue prostration... Aussitôt le docteur préviendra

le juge, qui, avant que j'aie pu consulter la marquise, arrivera m'empêtrer dans ses questions. Il faut attendre que Mme de Brageron vienne d'elle-même.

C'était le huitième jour après cette décision prise que la marquise s'était présentée. Grâce à l'absence de Maurice, qui les avait laissés seuls, on a vu qu'ils avaient pu s'entendre.

Quand le docteur, après avoir reconduit Mme de Brageron, revint dans la chambre, il trouva de Lozeril, qui, ouvrant les yeux, paraissait recouvrer connaissance.

— Où suis-je? murmura-t-il faiblement.

— Il est sauvé! se dit aussitôt Maurice.

Effectivement le malade reprit si rapidement ses forces que, prévenu par le docteur, M. de Badières accourait deux jours plus tard au chevet du chevalier et répétait la question que, dix jours auparavant, la syncope avait empêché le malade d'entendre :

— Reconnaissez-vous cette lettre?

— Oui, fit le jeune homme.

— Réfléchissez bien d'abord avant de répondre à la seconde question que je vais vous adresser; car de votre dire peuvent résulter de terribles suites pour les personnes désignées en cet écrit. Persistez-vous dans votre accusation?

— Je persiste, dit de Lozeril, d'une voix assurée.

XIII

Enfin arriva le jour du procès.

Si la basse salle du Châtelet, où l'on jugeait au criminel, avait été deux fois plus vaste, elle n'aurait même pas pu contenir le quart de la foule qui se présenta, dès la première heure du matin, aux portes du tribunal. L'attention publique, éveillée par le retentissement de l'affaire, avait été surexcitée par un long mois d'impatience; car il avait fallu attendre que le principal témoin fût, sinon tout à fait guéri, au moins assez fort pour supporter les fatigues de l'audience.

Ce qu'on nomme aujourd'hui « l'enceinte réservée » et qu'on appelait alors « le rond de sellette » avait été vivement envahi par tout un élégant public titré, avide de savourer, commodément assis, les vives émotions de ce drame judiciaire. Beaucoup d'hommes avaient été attirés par la réputation de beauté de M[me] Brichet. Quant

aux dames, elles étaient curieuses de voir se débattre dans les angoisses de la défense cette femme qui, aux premiers temps de son mariage, les avait humiliées par l'éclat de ses fêtes.

Sur le premier rang de cet auditoire choisi se remarquait la fraîche et gloutonne présidente. Elle était accostée de son inséparable de Ravannes, porteur d'un gros sac en papier, duquel s'exhalait un parfum de pâtisserie, qui prouvait que la sensible femme avait prévu le cas où les péripéties de l'audience lui creuseraient trop l'estomac. Derrière ce couple était assise la marquise de Brageron, aimable et gaie, saluant de la tête les nombreux amis qu'elle comptait dans l'enceinte.

Ce fut dans cette distribution de saluts qu'elle aperçut de Cambiac, qui, pâle et sombre, se tenait à l'écart, debout, dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Ah! tu aimes ton Aurore jusque sur sa sellette d'infamie! Je te ferai bientôt asseoir à son côté, se dit-elle avec une rage que ne trahissait pas son visage toujours souriant.

Par suite d'un changement dans le Parquet, M. de Badières, d'abord chargé de l'instruction, avait dû abandonner cette tâche à un confrère et se trouvait maintenant présider le tribunal qui allait juger Aurore.

Après toutes les formalités préliminaires, l'ordre fut enfin donné d'introduire les accusés.

Aurore fit son entrée dans la salle au milieu d'un profond silence, que troubla bientôt le sourd murmure excité par sa beauté.

Car elle était incomparablement belle. Ses noirs et magnifiques cheveux, en tombant un peu épars, entouraient son correct et expressif visage, auquel l'insomnie et l'inquiétude avaient donné une pâleur de marbre qui faisait mieux ressortir ses grands yeux, tout brillants de fièvre.

En voyant ces regards braqués sur elle, Mme Brichet se sentit prise d'une faiblesse, et, machinalement, s'appuya sur son père, qui marchait à côté d'elle. Tout ce qu'il y avait de gracieusement délicat en cette femme se montra plus apparent encore à côté de l'athlétique et colossale stature d'Annibal.

— Allons, Aurore, un peu de courage, murmura le géant avec une incroyable douceur de voix.

Attaqué dans son amour pour sa fille, seul point vulnérable du capitaine, cette sorte de bête féroce redevenait père.

L'abstinence forcée durant un long mois de prison avait éteint les tons vineux de la face d'Annibal, mais la tête avait conservé son expression cyniquement hardie.

Le regard que le géant promena, à son tour, sur la foule, fit frémir la pauvre présidente.

— Oh ! le vilain homme ! sa vue m'a porté un coup là, dit-elle toute émue, en appuyant la main sur sa gorge rebondie.

— Là, oui, à votre endroit sensible, à l'estomac! Prenez donc un gâteau, montagne de charmes, riposta de Ravannes en tendant le fameux sac aux pâtisseries.

Avouons-le, Annibal avait aussi son genre de beauté..., beauté un peu effrayante, à la vérité. Par moments, un accès de sourde rage allumait son œil farouche, soulevait sa poitrine et faisait se contracter ses énormes poings. On devinait que cette puissante organisation, comprimée par trente jours d'inertie, éprouvait un impétueux besoin d'éclater en un ouragan de cris et de coups qui soulagerait ses nerfs crispés. Malheureusement, huit des plus vigoureux soldats, choisis dans la maréchaussée, avaient la consigne de surveiller de l'œil le capitaine et de réprimer toute tentative de lutte.

Encore ces huit hommes étaient-ils tout juste suffisants pour maintenir le redoutable prisonnier, des mains duquel, le matin même, ils avaient eu bien de la peine à arracher le malheureux greffier qui était venu l'avertir de se préparer à paraître devant ses juges.

L'immense effort que fit Annibal pour comprimer sa colère à la vue de tout ce public qui avait fait trembler sa fille, sembla lui avoir cassé bras et jambes, car il se laissa tomber lourdement sur le banc des accusés, tout en sifflant entre ses dents serrées :

— Ouf ! je me tais à cause de la petite ; mais, j'en suis sûr, je vais crever de fureur.

Aussitôt les deux accusés assis, M. de Badières prit la parole.

— Annibal Fouquier, dit-il lentement, vous avez à répondre à l'accusation de tentative de meurtre sur la personne du chevalier de Lozeril et à celle d'assassinat du procureur Louis-Victor Brichet. Vous, Aurore Brichet, êtes accusée de complicité dans lesdits crimes, que vous avez conseillés et facilités à votre père.

Avant que les gardes pussent prévoir son mouvement, Annibal s'était redressé de toute sa gigantesque taille.

— Mensonge pour moi ! triple mensonge pour mon enfant ! cria-t-il d'une voix qui éclata comme un coup de tonnerre.

— Faites rasseoir l'accusé, commanda le juge aux gardes.

Mais l'ordre était plus facile à donner qu'à exécûter.

Les hommes se suspendirent vainement au capitaine, dont la fureur décuplait les forces. D'un seul coup de coude, il lança un garde jusqu'aux genoux de la blonde présidente qui poussa un petit cri de frayeur.

— Vite une brioche, c'est infaillible contre les saisissements, nid de perfections! se hâta de dire l'empressé Ravannes en avançant son sac.

La lutte entre Annibal et les gardes fut de courte durée, car la grappe humaine s'affaissa subitement. Ce que n'avaient pu accomplir les efforts de huit hommes, un mot d'Aurore l'avait obtenu. Sur sa prière, le capitaine se rassit tout à coup, entraînant les soldats qui roulèrent autour de lui.

A l'accusation d'assassinat de son époux, Mme Brichet, pendant l'éclat du capitaine, avait vivement redressé la tête. Dans ce mouvement, son regard effaré rencontra les yeux du baron de Cambiac, qui la regardait tout enivré d'amour.

— Il est là, se dit-elle.

Et le calme se fit sur son visage, naguère troublé; le tremblement nerveux qui secouait tout son corps cessa aussitôt.

— Aurore Brichet, qu'avez-vous à répondre? demanda M. de Badières.

Elle se leva et, la main étendue, elle dit d'une voix ferme :

— Devant Dieu et devant les hommes, je jure que je suis innocente des crimes dont on m'accuse.

— Et vous, accusé Fouquier ?

— Vous êtes tous ivres !!! grogna le capitaine en haussant les épaules.

— Oh ! le monstre ! balbutia la blonde vorace, indignée du cynisme d'Annibal.

De Ravannes ouvrit son sac.

— Vite, un massepain, sirop de félicité ! riposta-t-il.

— Faites entrer le témoin Colard, ordonna le juge.

Dans cette affaire compliquée, la justice, à part de Lezeril, était à court de témoins importants. Ceux qu'elle avait assignés n'avaient rien à préciser. Ils ne pouvaient donner que de vagues renseignements, dont le tribunal espérait seulement tirer des déductions qui le conduiraient à la découverte de la vérité.

La déposition de Colard devait donc être insignifiante ; mais le bonhomme, troublé par cette assistance nombreuse et par la solennité de la situation, lâcha au hasard une phrase dont s'empara aussitôt le tribunal.

Quand il le fit s'expliquer sur la disparition de son maître, le juge lui demanda :

— Votre conviction est bien que Brichet a quitté son hôtel et que sa disparition a suivi cette sortie? Vous ne pensez pas qu'il ait pu être surpris et enlevé, chez lui, dans son lit, pendant cette nuit durant laquelle vous supposez qu'il est volontairement parti?

— Non, M. Brichet s'en est allé de lui-même, il a emporté une petite valise et des effets dont j'ai constaté la disparition. Depuis vingt ans que je le servais, je connaissais à une harde près tout son trousseau. Et puis, ce voyage, mon maître l'avait annoncé à ses amis. En partant, il a laissé une lettre pour certifier son absence à Madame et à Mademoiselle. Oui, je l'affirme, M. Brichet est bien volontairement parti.

— Et vous n'avez jamais pu soupçonner le motif de son absence?

— Aucunement.

— Dans le temps qui précéda ce voyage, aucun changement ne se manifesta dans les habitudes de votre maître?

— Dans ses habitudes, non. Dans son caractère, oui. M. Brichet, autrefois gai et confiant, devint sombre et méfiant. Il était tout nouvellement remarié; je m'imaginai un instant qu'il était jaloux, et...

A cette phrase, à laquelle il n'attachait aucune im-

portance, Colard fut brusquement interrompu par le juge.

— Jaloux, dit-il, Brichet avait-il le droit d'être jaloux ?

— Mais j'ai dit cela en l'air, M. le juge, c'est sans y penser, fit Colard déjà troublé par le ton que le magistrat avait mis dans sa demande.

— Auriez-vous remarqué dans la vie de Mme Brichet quelque changement qui eût mécontenté son époux ?

Cette fois, Colard perdit la tête. Il se mit à trembler de tous ses membres et, d'une voix grosse de larmes, il balbutia naïvement :

— Oh ! que c'est donc vilain de creuser les paroles d'un pauvre homme pour lui faire dire ce qu'il n'a jamais pensé.

Et les larmes comprimées jaillirent des yeux de l'intendant, qui bégaya avec désespoir :

— Mon Dieu ! on croira que j'ai accusé madame ! Je n'ai pas l'habitude de la justice, moi. Je ne sais pas ce que je dis ; on ne doit pas tourmenter ainsi mes phrases.

Le vieillard était si péniblement affecté qu'il fallut le faire asseoir. On courut lui chercher un verre d'eau, car il suffoquait.

— Le désespoir de ce pauvre homme m'a mis une barre ici ; j'étouffe ! fit la sensible présidente.

— Hâtez-vous d'avaler cette tartelette, océan de délices ; c'est ordonné pour les étouffements, riposta de Ravannes.

Mme de Brageron avait attentivement écouté la déposition de Colard. En voyant le juge relever vivement la phrase du témoin, elle eut un imperceptible sourire et se dit :

— Enfin ! voici ce bonhomme pleurnicheur qui, sans s'en douter, vient d'attacher le grelot.

Peut-être M. de Badières aurait-il laissé passer sans y prêter attention le dire du témoin, si, au moment où l'intendant avait parlé de jalousie, il n'avait aperçu Mme Brichet légèrement tressaillir.

— La vérité serait-elle là ? se demanda-t-il.

Peu à peu, Colard s'était remis, et l'interrogatoire reprit son cours. Pour ne pas effaroucher le craintif vieillard, M. de Badières ne revint pas sur la première déposition.

— Passons, dit-il, au second chef d'accusation, à la tentative d'assassinat sur la personne de M. de Lozeril.

L'intendant raconta que le chevalier avait joué toute la soirée avec le capitaine ; il parla de la lettre qui lui avait été remise par de Lozeril.

— Vous ignoriez le contenu de cet écrit?

— M. de Lozeril m'avait dit que c'était pour prévenir quelqu'un qu'il ne rentrerait pas de la nuit.

— Et quand vous avez trouvé le chevalier enfermé dans la chambre, il ne vous a pas paru effrayé par quelque menace de l'accusé Fouquier?

— Non ; il était gai et tranquille. Il attendait le retour du capitaine, qui était allé emprunter de l'argent à Mme Brichet.

— Et il en a obtenu?

— Oui... mais, à coup sûr, bien peu.

— Pourquoi?

— Parce que je savais madame un peu gênée. Plusieurs fois dans la journée, elle avait demandé après moi. Au moment même où M. de Lozeril vint à l'hôtel, elle avait remis à plus tard ce qu'elle voulait me dire. Ce ne fut que fort avant dans la soirée qu'elle me fit sa demande.

— Quelle demande?

— De lui remettre quatre mille écus dont elle avait un prompt besoin.

A cette réponse du témoin, Mme Brichet eut un nouveau tressaillement.

En même temps qu'il surprenait encore cette seconde

secousse nerveuse chez Mme Brichet, M. de Badières vit aussi briller une expression d'étonnement dans les yeux d'Annibal.

En effet, le capitaine, surpris, était en train de se dire :

— Quel besoin avait donc Aurore de ces quatre mille écus qu'elle demandait au bonhomme?

Inspiré par cette double observation, le juge, tout en évitant de donner au timide Colard l'éveil sur le but auquel tendaient ses questions, continua l'interrogatoire :

— Vous étiez investi de toute la confiance de votre maître? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, et, après lui, sa fille et son épouse m'ont continué cette même confiance. C'est moi qui réglais et soldais les dépenses de la maison ; tout me passait par les mains, dit le majordome, heureux de se donner de l'importance.

— Et ces dépenses étaient-elles fortes?

— Oh ! non, j'ai réalisé de grandes économies depuis deux années. Ces deux dames étaient fort simples dans leurs goûts et fort modérées en leur budget. La plus prodigue était Mlle Pauline... à cause de ses pauvres. Quant à madame, vivant dans la plus profonde retraite, elle ne dépensait que le strict nécessaire.

— Alors, accusée Aurore, à quel usage destiniez-vous donc ces quatre mille écus que vous demandiez d'un seul coup à votre intendant? dit brusquement le juge à Mme Brichet.

A cette question inattendue, qui lui arrivait comme un coup de foudre, Aurore se troubla.

— Ce détail est étranger à la cause, balbutia-t-elle avec embarras.

— Au milieu de votre vie économe, ce besoin subit d'avoir quatre mille écus paraît assez étrange au tribunal pour qu'il en sache la raison, insista M. de Badières.

Mme Brichet garda le silence.

— Songez qu'une aussi forte somme, sur laquelle vous refusez de vous expliquer, peut donner à supposer qu'elle était destinée à payer le bras qui, quelques heures plus tard, devait frapper M. de Lozeril.

Plus pâle qu'un mort, le baron de Cambiac avait écouté tout l'incident. L'œil hagard, la main crispée, il tremblait sous la torture d'une souffrance sourde.

— Refusez-vous de répondre? reprit le juge.

Aurore resta encore muette.

— Diable! est-ce que ces quatre mille écus, auxquels je ne m'attendais pas, vont enfoncer l'enfant encore plus

dans le gâchis? pensa le capitaine en voyant le trouble de sa fille.

Et s'adressant au tribunal :

— Ces quatre mille écus m'étaient destinés, dit-il. Ma fille n'ose pas avouer que je suis un enragé joueur... mais, bast! on en a déjà tant conté sur moi... que je ne comprends pas ce respect qu'elle montre pour ma réputation.

Aurore adressa au capitaine un regard de reconnaissance.

— Oui, oui, remercie-moi de t'avoir sauvée de ce mauvais pas, petite cachotière... mais ton remercîment ne m'apprend pas pourquoi tu avais besoin de quatre mille écus, se dit Annibal en se rasseyant après ce faux aveu.

L'auditoire s'était un instant cru sur une piste sérieuse découverte par le tribunal. Les paroles du capitaine calmèrent subitement la curiosité éveillée.

Colard avait encore été en proie à un nouveau désespoir, en voyant que la suite de sa déposition compromettait à nouveau Mme Brichet.

— Mon Dieu! mon Dieu! répétait-il douloureusement, est-il possible qu'on cherche toujours ainsi un gros crime dans tout ce que je dis!

La déclaration d'Annibal ayant ramené un peu de calme dans l'esprit du vieillard, M. de Badières revint à lui.

— Quand avez-vous appris l'attentat dont M. de Lozeril avait été victime à quelques pas du derrière de l'hôtel Brichet ?

— Le lendemain matin, par les gens du quartier : ils tenaient la nouvelle du docteur Gardie, qui avait relevé le mourant avec le guet. J'ai été désolé du malheur arrivé à ce jeune homme, si bien portant la veille au soir quand, sur cette porte que j'allais fermer derrière lui, il faisait ses adieux au capitaine, qui l'avait reconduit jusqu'au vestibule.

— Quelle heure était-il ?

— Près de minuit. A mon âge, on veille peu... Aussi j'étais si las que je m'empressai de verrouiller la porte et de gagner mon lit au plus vite, sans m'inquiéter du capitaine, que je laissai au bas de l'escalier.

— Aïe ! aïe ! pensa Fouquier, voici le quart d'heure où ils vont me gratter la tête.

Annibal ne se trompait pas, car le juge reprit aussitôt :

— Ah ! vous avez laissé le capitaine en bas de l'escalier ? Et vous ne pensez pas que, derrière vous, il a pu

rouvrir la porte et s'élancer à la poursuite de M. de Lozeril, qui s'éloignait?

— Oh! non, je suis certain que, dans le premier moment, il a regagné sa chambre; car j'étais à peine en mon lit que j'ai entendu une tempête de cris et de jurons dans l'appartement du capitaine, situé en dessous de ma mansarde... ça m'a prouvé qu'il était rentré chez lui.

Cette tempête de jurons et de cris, signalée par Colard, avait été la suite de la surprise désagréable éprouvée par Annibal, qui, en revenant de reconduire de Lozeril, n'avait plus retrouvé sur la cheminée, où il l'avait déposée, la liasse de billets reçue du chevalier. Aussi, jurant de la plus belle manière, s'était-il mis à fouiller chaque coin de l'appartement, en quête de ses billets, devenus la proie du mystérieux voleur qui s'était introduit par cette issue secrète de la boiserie dont Annibal ignorait l'existence.

C'était ce déplacement de lumière, accompagné d'éclats de voix, dans l'appartement d'Annibal, qui, on le sait, avait étonné Maurice, alors en observation à sa fenêtre quelques minutes avant le cri douloureux qui l'avait fait s'élancer hors de chez lui au secours de Lozeril.

— Oui, je te vois venir, mauvais curieux! pensa Annibal, devinant la question que le juge allait lui adresser.

En effet, M. de Badières lui demanda aussitôt :

— Accusé, Fouquier, quelle cause avait motivé en vous cette colère dont Colard a pu constater le fracas ?

Par un instinct de prudence qui le poussait à ne pas parler des billets avant d'avoir entendu la déposition de Lozeril, le capitaine répondit tranquillement :

— J'étais furieux à propos de l'imbécile domestique, qui m'avait fait mon lit les pieds plus haut que la tête.

Le juge eut l'air de se contenter de cette réplique et reprit l'interrogatoire de Colard.

— Tout à l'heure, dit-il, en parlant du capitaine, vous avez prononcé cette phrase : « Je suis certain que, *dans le premier moment*, il a regagné sa chambre. » Que veut dire : « dans le premier moment ? » Après son accès de colère, l'accusé est donc ressorti ?

— Mathurin, le cuisinier, qui avait aussi veillé ce soir-là, et qui a été se coucher un peu après moi, m'a dit qu'en allant à sa chambre il avait vu le capitaine descendre l'escalier comme une trombe et s'élancer dans le jardin vers le pavillon de Mme Brichet.

— Hum ! hum ! ça se complique, murmura Annibal en entendant ces mots.

— A minuit passé, qu'alliez-vous faire chez votre fille ? interrogea le juge, se retournant vers le capitaine.

— Avec un lit si mal fait, j'étais certain d'avance de ne pas fermer l'œil. Alors je préférais passer une nuit blanche au jeu. J'allais donc chez ma fille lui demander si elle avait reçu de Colard la somme qu'elle m'avait promise.

— Les quatre mille écus?

— Précisément. N'est-ce pas, Aurore? dit le capitaine en s'adressant à sa fille comme pour lui indiquer la voie à suivre.

Après une courte hésitation, Mme Brichet inclina affirmativement la tête, sans prononcer une seule parole.

— Ils mentent! pensa le juge.

Et, cependant, Annibal se disait :

— Ai-je bien fait de ne pas souffler mot de cette liasse, donnée par de Lozeril et qui m'a été volée... par qui donc? Tonnerre!... Bast! si j'ai eu tort de n'en pas parler, il sera toujours temps d'en causer quand cette canaille de chevalier arrivera ici pour conter son affaire.

M. de Badières revint à la charge.

— Au lieu d'aller chez votre fille, ne traversiez-vous pas plutôt le jardin pour sortir par la petite porte de derrière et, coupant ainsi au court, aller attendre, au passage du carrefour, M. de Lozeril, qui avait fait le grand tour par le quai?

— Pourquoi faire? demanda audacieusement le capitaine.

— Pour le tuer et le dévaliser, après, de ces billets de caisse qu'il portait sur lui, répondit le juge en montrant du doigt les liasses de billets troués qui s'étalaient, devant le tribunal, sur la table des pièces de conviction.

Fouquier haussa les épaules.

— Peuh! fit-il; si j'avais voulu tuer le chevalier pour son argent... lui-même vous le dira... j'aurais pu le faire sans avoir besoin d'aller l'attendre au carrefour... Une heure auparavant, nous nous étions pris de querelle et je le tenais au bout de mon épée... rien ne m'empêchait alors de l'expédier...

— Oh! rien, fit le juge en hochant la tête.

— Non, rien.

— Vous oubliez qu'à ce moment-là M. de Lozeril n'était pas encore porteur de cette lettre que vous aviez un puissant intérêt à reprendre, car elle dénonçait à la justice les auteurs d'un meurtre inconnu.

— Allons, bien! voici que vous revenez encore sur cette histoire de la mort de Brichet... j'aime mieux me taire que d'encourager cette plaisanterie, dont on nous poursuit depuis un mois, ricana dédaigneusement le capitaine.

L'aplomb de l'accusé scandalisa la blonde présidente à tel point que de Ravannes dut lui tendre une dariole en disant :

— Ménagez vos émotions, colombe de candeur, car vous n'en avez plus que pour huit brioches, onze massepains et quatorze tartelettes.

— Introduisez le second témoin, ordonna M. de Badières.

Celui qui succédait ainsi à Colard était le notaire détenteur du testament de défunt Brichet.

— Vous connaissez à fond la fortune que possédait le procureur? interrogea le juge.

— Oui, monsieur le président. Depuis la disparition de Brichet, dont j'étais l'ami, j'ai administré ce bien en attendant toujours, ou le retour du propriétaire, ou la constatation de sa mort qui, alors, enverrait en possession l'héritier désigné par le testament remis entre mes mains.

— A combien s'élève cette fortune?

— A sept millions.

L'énoncé de ce chiffre fit courir un murmure dans l'auditoire. Pareille fortune pouvait avoir inspiré l'horrible désir de s'en emparer par un assassinat.

— Vous avez apporté ce testament? demanda le magistrat.

— Le voici, fit le notaire en le tirant de sa poche.

— Vous en savez le contenu?

— Oui, mais les devoirs de ma profession m'empêchent de le dire, sauf dans le cas où la succession serait légalement ouverte.

— La justice, à titre de renseignement, réclame la connaissance de cette pièce. En vertu de cet axiome : « Cherche à qui le crime profite, » le tribunal, voulant s'éclairer par tous les moyens, a besoin de prendre lecture de cet acte.

A ces mots, le notaire remit le testament au greffier, qui, les cachets étant brisés, le lut à haute voix.

Après avoir stipulé une dot d'un million pour Pauline et une pension viagère pour Colard, l'acte léguait la fortune à Aurore.

— Mais ce n'est pas possible!! s'écria tout à coup et à haute voix le notaire qui avait écouté, avec la plus profonde stupéfaction, la lecture de ce testament, dont il avait pourtant avoué connaître le contenu.

L'exclamation du tabellion avait été si spontanée et son étonnement se montrait si profond, que ce fut pour l'auditoire un véritable coup de théâtre. Un frissonnement de surprise courut sur tous les bancs à cette péripétie inattendue des débats.

— Cet acte serait-il l'œuvre d'un faussaire? demanda vivement le président.

— Oh! non, monsieur. L'acte émane bien de Brichet, il l'a jadis écrit en ma présence, répliqua le témoin, qui avait repris son sang-froid.

— D'où vient alors votre émotion?

— C'est de retrouver, sous cette enveloppe, un testament que je croyais anéanti et remplacé par un autre.

— Expliquez-vous.

— La veille de sa disparition, Brichet se présenta chez moi avec la ferme intention de changer en son entier le testament qu'il avait déposé entre mes mains... c'était celui-là même qu'on vient de lire. Appelé par les clients qui encombraient l'étude, je laissai le procureur dans mon cabinet, assis devant le bureau et se préparant à refaire l'acte de ses dernières volontés. Quand je rentrai, il avait fini et le nouveau testament avait pris la place de l'ancien sous l'enveloppe recachetée. Brichet était alors debout devant la cheminée. En me montrant un papier qui achevait de se consumer dans l'âtre, il me dit : « Stupide est le vieillard qui veut aimer à l'âge où il ne doit plus être que père. Il ne récolte que le ridicule et l'ingratitude. » Brichet, en parlant ainsi, me parut être sous le coup d'une colère froide. J'évitai de solliciter une

confidence, car je compris qu'il me la refuserait. Mais je conclus qu'il avait dû refaire au profit de sa fille l'acte que, dans les premiers mois de son mariage, il avait écrit en faveur de sa jeune épouse.

— Il s'ensuivrait, d'après votre dire, que Brichet aurait eu, en dernier temps, à se plaindre de la conduite de sa femme? reprit le juge.

— Je ne saurais l'affirmer. J'exprime une idée toute personnelle, répliqua le notaire, en homme qui tient à ne rien préciser.

Jusqu'au jour du procès, Mme Brichet avait toujours joui de la plus intacte réputation de vertu. Pour la deuxième fois, les débats faisaient naître dans les esprits le soupçon que le défunt procureur avait dû avoir quelque grave motif de se repentir de son second mariage.

Pendant la déposition du notaire, tous les regards s'étaient aussitôt tournés vers Aurore pour juger de sa contenance. Mais la déception fut complète chez ceux qui comptaient interroger son visage. Immobile et muette, Mme Brichet se cachait la figure dans ses deux mains. Seulement, ses mignonnes oreilles, teintées d'un rouge vif, prouvaient que le feu de la pudeur froissée ou celui de la honte devait empourprer ce front que l'accusée ne laissait pas voir.

— Comment expliquez-vous ce testament qui se retrouve quand vous le croyiez anéanti? demanda M. de Badières au tabellion.

- Je suppose que Brichet, dans le trouble qui l'agitait, aura jeté au feu l'acte qu'il venait d'écrire et qu'il aura remis sous enveloppe l'ancien testament qu'il pensait avoir brûlé.

Sur un signe du magistrat, le notaire regagna sa place.

Pendant l'interrogatoire de ce dernier témoin, personne, dans tout l'auditoire, n'avait été assurément aussi ému que le bon Colard. Après sa déposition, le pauvre intendant avait été s'asseoir à côté du docteur Gardie.

Maurice était venu à l'audience pour se tenir à la disposition du chevalier de Lozeril, dans le cas où l'état de faiblesse du blessé réclamerait ses soins. En attendant l'heure de déposer, de Lozeril avait été placé sur un lit de repos dans une chambre attenant au tribunal.

Quand Colard avait entendu lire le testament à l'audience, il avait poussé un si douloureux gémissement que son voisin Maurice s'était empressé de lui demander affectueusement :

— Qu'avez-vous, mon vieil ami?

— Ah! M. Maurice, je n'aurais jamais pu croire que

mon cher maître fût assez cruel pour ainsi dépouiller sa fille au profit de son épouse.

— Mais vous voyez bien qu'il s'en était repenti, puisqu'il avait fait un autre acte.

— Oui, mais ce testament a été brûlé... et maintenant tout appartient encore à Mme Brichet, bégaya le vieillard, désespéré de voir l'héritage ainsi enlevé à sa Pauline adorée.

— Attendons l'issue du procès, dit Maurice, pour lui rendre un peu d'espoir.

— L'issue du procès, dites-vous? Mais, alors, que peut-il donc en résulter?

— Si Mme Brichet est convaincue d'avoir tué son mari pour jouir de la fortune, il est bien évident que l'héritage retourne à Pauline.

— Oh! la pauvre chère dame... je ne la crois pas coupable d'un tel crime. Puisse-t-elle être acquittée!

— Je le souhaite comme vous, Colard.

L'intendant parut hésiter un peu avant de continuer.

— Mais, dit-il, si l'innocence de madame est reconnue, alors le testament lui profite?

— Sans doute. Malgré l'erreur constatée par le notaire, cet acte est régulier, et, à défaut d'un autre testament, il demeure parfaitement valable.

— Ce serait donc à désirer que Mme Brichet fût condamnée, murmura le vieux serviteur, que son dévouement pour Pauline rendait féroce.

Après la retraite du notaire, l'audience avait été suspendue durant quelques minutes.

— Encore un massepain pour prendre patience, reine des félicités! proposa de Ravannes à sa blonde voisine.

L'insatiable présidente plongea ses doigts roses dans le sac, déjà bien dégonflé, et en ramena un massepain et deux tartelettes.

Pendant l'heure qui venait de s'écouler, Mme de Brageron n'avait, pour ainsi dire, pas quitté de l'œil le baron de Cambiac. Elle avait savouré lentement la torture muette du jeune homme qui, le regard rivé sur Aurore, se retenait d'une main crispée à la ferrure de la fenêtre près de laquelle il se trouvait. Sans cet appui, de Cambiac, brisé par une indicible souffrance, aurait roulé à terre. Il y avait tant d'amour dans la conduite de cet homme qui venait soutenir de sa présence celle qu'il aimait, alors qu'elle était assise sur le banc d'infamie; dans son regard, obstinément arrêté sur elle, se lisait une telle persuasion de l'innocence d'Aurore, que la marquise se dit avec la rage au cœur :

— Comme il l'aime!

Et sa haine, devenue plus forte, se réjouit à l'idée d'une prochaine vengeance.

A la voix de l'huissier le silence se rétablit dans la salle.

L'audience recommençait.

— Faites entrer M. de Lozeril, ordonna M. de Badières.

Au nom du témoin, la curiosité s'éveilla plus ardente. La déposition du chevalier allait donner au procès toute sa sinistre importance.

Soutenu par Maurice, de Lozeril gagna d'un pas chancelant le fauteuil que le magistrat lui avait fait préparer.

Sur l'invitation du tribunal, le chevalier commença le récit de son aventure nocturne pendant cette nuit où, dans son état d'ivresse, il avait rencontré le porteur d'un cadavre.

Si faible que fût la voix du blessé, le silence qui se fit à cette grave déposition la laissait arriver bien distincte à l'oreille des auditeurs, tous profondément attentifs.

— Vous avez avoué, dans votre lettre, que cet homme assassiné ressemblait exactement à un portrait qui vous fut présenté. D'abord, vous aviez nié cette ressemblance, appuya le juge.

— C'est vrai.

— Vous avez dit plus tard que vous aviez agi dans la crainte d'accuser à faux des innocents. Faites-nous donc connaître les motifs qui ont ensuite pu vous faire croire à la culpabilité.

— Canaille! pensa Annibal, qui écoutait avec la plus sérieuse attention.

— La réflexion aidant, j'ai supposé que le crime n'avait dû venir que de ceux qui avaient intérêt à le commettre. Quand le capitaine m'eut conduit en sa chambre, il me fit cent questions à ce propos; il revint tant et tant sur ce sujet, que le soupçon m'arriva. Notre soirée s'écoula presque entière à ne parler que de l'histoire du carrefour.

— Ah! ça, il ment comme un vrai chien! Où veut-il en venir? se demanda Annibal mis en éveil.

— Mais, dit le juge, l'intendant Colard a déposé que vous aviez passé la soirée à jouer.

— Oh! c'est moi qui le lui ai dit, quand il vint me trouver dans la chambre où Fouquier m'avait enfermé.

— Oui, et c'est à ce moment que vous avez écrit cette lettre que Colard emporta. Pour tracer un pareil écrit, vous étiez donc alors sous l'empire d'une crainte?

— Les questions réitérées du capitaine m'avaient mis

sur mes gardes... je connaissais Fouquier pour un homme violent... et cette précaution de m'avoir enfermé en quittant la chambre redoubla ma prudence. Alors, au hasard de l'avenir, j'écrivis cette lettre, que je confiai à Colard survenu.

— Quel motif Annibal vous donna-t-il pour quitter la chambre?

— Celui que j'ai répété à Colard. Il allait demander de l'argent à sa fille pour jouer.

— Alors Colard disait vrai; vous avez joué?

— Oui, mais bien peu, car le capitaine est si mauvais joueur que, sur un coup contesté, il fallut mettre l'épée à la main.

— Tiens! tiens! se répétait Annibal surpris, le chevalier arrange drôlement son petit récit.

— Ainsi vous vous êtes battus, sans témoins, dans cette chambre?

— Oui, et, tout en me défendant, je me disais que c'était là le moyen qu'avait trouvé le capitaine pour prévenir mes révélations sur le meurtre de Brichet... Ma conviction qu'il était coupable se fit alors plus complète.

Après un court repos pour reprendre haleine, de Lozeril ajouta :

— J'avoue que je me trompais.

Cette dernière phrase fit courir un petit murmure de surprise dans l'auditoire.

Le chevalier continua :

— Je reconnais que le capitaine, qui me tenait haletant au bout de son épée, pouvait facilement me tuer, et qu'il m'a fait généreusement don de la vie... sans aucune condition.

Et de Lozeril, en prononçant cette dernière phrase, appuya lentement sur les trois mots en regardant le capitaine.

— Oui, oui, se disait Annibal, je te comprends bien, pendard! Tu coules sur notre petit marché à tant la minute et sur notre traité à propos de Pauline. Mais où donc veux-tu en venir, sacripant?

Aussitôt après ce monologue, le capitaine fit signe au magistrat qu'il voulait parler.

Le juge acquiesça de la tête.

— Quand le témoin vient de déclarer que j'aurais pu le tuer et que je lui ai fait grâce, est-il bien logique de m'accuser d'avoir voulu l'assassiner vingt minutes après au coin d'une rue?

— Oui, répliqua M. de Badières, parce qu'un cadavre eût été difficile à faire sortir de l'hôtel, tandis que la victime tombée au carrefour vous évitait un tel embarras.

Après le meurtre dans la chambre, le vol vous était dangereux. Exécuté dans la rue, il ne vous désignait en rien.

— Patatras! se dit Annibal, où va-t-il pécher des idées pareilles?

En montrant les billets de caisse étalés sur la table des pièces de conviction, le juge demanda au chevalier :

— Ces valeurs sont bien à vous?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi sont-elles ainsi percées d'un trou?

Le chevalier expliqua la raison que connaît le lecteur.

— Outre qu'il voulait étouffer le secret de la mort de Brichet, vous avez dit que le second mobile du capitaine, en vous frappant, avait été de vous dépouiller de cette somme que vous portiez.

De Lozeril parut se recueillir, puis il dit bien distinctement :

— Je le croyais alors.

— Comment... alors? vous n'en êtes donc plus certain aujourd'hui? s'écria M. de Badières.

Le chevalier eut l'air d'hésiter à répondre.

— Voyons, parlez.

— En réfléchissant, la pensée m'est venue qu'un autre pouvait avoir intérêt à ma mort. J'avais alors un duel sur les bras, retardé par un payement que devait me

faire mon adversaire. Involontairement le soupçon m'est arrivé que cet adversaire avait pu trouver un tel moyen de se débarrasser à la fois du duel et de la dette.

— Quel était cet adversaire ?

— Le baron de Cambiac.

Avant que de Cambiac, ainsi mis en cause, fût revenu de sa surprise; avant aussi qu'on pût s'opposer au mouvement de M. de Ravannes, ce dernier s'était élancé à la barre et s'écriait plein d'indignation :

— Vous mentez! monsieur. Témoin du baron de Cambiac, et ignorant votre malheur, je me suis rendu le lendemain chez vous, porteur d'un pli dans lequel se trouvait la somme due et un mot de votre adversaire qui se mettait à votre disposition. Votre blessure et vos souffrances m'avaient fait jusqu'à ce jour un devoir de ne pas me présenter devant vous et j'ai toujours gardé cette lettre sur moi. Devant votre infâme supposition qui entache l'honneur de M. de Cambiac, je sors à cette heure de ma réserve.

Et, en même temps, de Ravannes tira de sa poche une volumineuse lettre, déchira l'enveloppe, et, en jetant le contenu sur la table des pièces de conviction, il dit avec mépris :

— Tenez, monsieur, lisez et comptez.

Le tribunal et les plus rapprochés des assistants poussèrent tout à coup un cri de surprise.

Les billets sortis de la lettre étaient percés d'un trou exactement pareil à celui qui perforait les liasses étalées parmi les pièces de conviction.

XIV

La salle entière se leva frémissante et curieuse de connaître le motif de la subite émotion causée, par la vue de ces billets, aux assistants qui se trouvaient voisins de la table sur laquelle de Ravannes avait lancé les valeurs.

En un instant, on apprit la singulière ressemblance qui existait entre les billets trouvés sur de Lozeril mourant et ceux que de Ravannes, au nom du baron de Cambiac, venait de jeter devant le tribunal.

Si grande que fût l'émotion des assistants, elle ne pouvait égaler celle qui s'était emparée subitement d'Annibal et du chevalier à la vue de cette liasse.

Du premier coup d'œil, le capitaine avait reconnu le paquet qui lui avait été volé dans sa chambre pendant sa courte absence.

— Tonnerre! se dit-il, ce sont mes billets! Comment ont-ils pu passer dans la poche de Cambiac pour arriver ici? De Lozeril, dans sa déposition, n'avait pas soufflé mot de la somme... Est-ce là le pourquoi de ce silence qui m'intriguait?... Mon gaillard est-il l'auteur de cet ingénieux tour de passe-passe?

C'était bien à tort que le capitaine, croyant à un coup monté, attribuait l'invention à de Lozeril, car celui-ci avait vu apparaître les billets avec une véritable stupéfaction.

Dans sa déposition, quand le chevalier avait attiré les soupçons sur de Cambiac, il savait fort bien qu'il commettait une infamie. Et voilà que cette liasse inattendue venait tout à coup donner du poids à son mensonge et lui prêter toute l'apparence d'une vérité.

— C'est bien le paquet que j'avais laissé en partant à Fouquier. Par quel hasard se trouve-t-il au tribunal? se demandait à son tour de Lozeril.

Son regard étonné ayant rencontré celui, non moins ébahi, d'Annibal, les deux coquins s'interrogèrent d'un rapide clignement de paupière.

— Que veut dire ? demanda l'œil du chevalier.

— Je n'y comprends rien ! répondit celui du capitaine.

Mais, aussitôt, l'aspect seul de Mme Brichet leur révéla la vérité.

Aurore, qui s'était toujours tenue courbée et la tête cachée, venait tout à coup de se relever convulsive et les traits bouleversés. Pendant que son regard, tout affolé, s'arrêtait sur de Cambiac, elle faisait de vains efforts pour secouer l'épouvante qui, la serrant à la gorge, l'empêchait de parler.

— C'est Mme Brichet qui a donné l'argent à de Cambiac ; elle tremble maintenant pour lui, se dit tout de suite de Lozeril à la vue de cette poignante émotion de la jeune femme.

— Bien, je comprends. Le chevalier avait deviné juste à propos du baron et d'Aurore. C'est la petite qui m'a volé pour le Gascon. Voici l'affaire qui se corse !! pensait en même temps le capitaine.

Et le prudent Annibal, qui n'avait rien perdu de son sang-froid, posa bien vite la main sur le bras d'Aurore qui, éperdue, se levait pour parler. A ce contact, Mme Brichet, rappelée subitement à elle, s'affaissa muette sur son banc.

— Diable! l'enfant allait se trahir! Mieux vaut laisser venir l'événement... Mais comment cette sournoise a-t-elle pu me soutirer le magot? Il existe donc dans la chambre une porte à moi inconnue? se demandait le capitaine en poursuivant le cours de ses réflexions.

Sans chercher à s'expliquer la présence des compromettants billets dans la lettre ouverte par de Ravannes, la marquise de Brageron n'avait vu qu'un seul fait... celui que de Cambiac était perdu.

— Enfin! murmura la haineuse femme.

Si le trouble d'Aurore avait échappé à M. de Badières et aux deux juges, ses assesseurs, c'est que ceux-ci, tout à l'importante découverte qui venait d'avoir lieu, étaient occupés à comparer les anciennes liasses avec la nouvelle.

Tous ces divers jeux de scène, qu'il nous a fallu si longuement décrire, n'avaient, en réalité, duré que quelques secondes.

Sous l'infâme accusation que de Lozeril, dans sa déposition, lui avait lancée, le baron de Cambiac s'était redressé tout frémissant d'indignation. Mais, avant qu'il eût prononcé un mot, de Ravannes, nous l'avons vu, avait généreusement relevé l'insulte faite à l'honneur de son ami.

Puis avait eu lieu la scène du paquet de billets.

Tout d'abord, de Cambiac avait paru ne rien deviner d'un incident dont la distance ne lui permettait pas de bien se rendre compte.

— Qu'est-ce donc? se demanda-t-il en voyant se tourner vers lui tous les regards avec une si étrange expression qu'il eut aussitôt le pressentiment d'un malheur.

— Baron de Cambiac, avancez à la barre, lui ordonna la voix sévère du président.

Le jeune homme se raidit contre l'émotion, et, d'un pas ferme, il marcha vers le juge.

Quand il fut devant le tribunal, ses yeux purent alors constater la ressemblance des liasses que le magistrat tenait à la main. A cette vue, il ne parvint pas à dissimuler un léger tressaillement que surprit le regard de M. de Badières, fixé sur lui.

— La lettre que M. de Ravannes vient de nous présenter est bien de vous? demanda le juge

— Oui, monsieur.

— En même temps qu'elle a trait à un engagement d'honneur entre vous et le chevalier de Lozeril, elle parle aussi d'une dette dont vous annoncez le montant déposé sous le même pli. La somme en question est représentée

par ce paquet de billets de caisse que nous avons trouvé sous l'enveloppe. Le reconnaissez-vous?

— Oui, monsieur, répéta le baron.

M. de Badières se tourna vers le chevalier.

— Monsieur de Lozeril, dit-il, quand vous êtes tombé au carrefour, combien de liasses aviez-vous sur vous?

Le chevalier recula un instant devant l'énormité de l'épouvantable mensonge qu'il allait commettre. Une petite toux sèche retentit aussitôt au milieu du silence de tout l'auditoire anxieux. De Lozeril devina un ordre que lui envoyait la marquise.

— Quatre, dit-il en appuyant.

A cette déclaration, Annibal murmura joyeusement :

— Eh! eh! le chevalier m'a tout l'air d'oublier exprès qu'il en avait laissé une entre mes mains. Dans quel but veut-il perdre le baron?... Bast! chacun pour soi... Et, pourvu que j'en sorte, je m'en moque!

— Faites avancer le chef de la patrouille qui a ramassé le blessé sur le pavé, ordonna M. de Badières.

Le sergent du guet sortit d'un groupe de témoins assignés et s'approcha.

— Dans votre rapport, vous avez mentionné seulement trois paquets trouvés sur le mourant.

— Je suis prêt à jurer qu'il n'y en avait que trois.

— Reconnaissez-vous ceux-ci ?

— Oh ! oui... à ce trou-là... je croyais même que c'était pour y passer une ficelle et en faire un chapelet.

— Bien. Retirez-vous.

Et, s'adressant à de Lozeril, le juge ajouta :

— Veuillez répéter au tribunal l'explication que vous avez donnée au sujet de ce trou qui perfore toutes ces liasses.

Le chevalier, une seconde fois, reparla de l'habitude qu'il avait prise, au tripot de la rue des Bons-Enfants, de clouer, avec son poignard, sur la table, tout enjeu en papier, depuis le jour où des escrocs avaient inventé le courant d'air qui faisait envoler les mises en billets.

Après ce récit, le magistrat s'adressa au baron qui avait écouté, impassible en apparence.

— M. de Cambiac, veuillez nous dire comment ce paquet, que vous donniez en payement à M. de Lozeril, est arrivé en votre possession ?

De Cambiac resta muet.

— Prenez garde, votre silence est dangereux. M. de Lozeril atteste qu'il avait sur lui quatre de ces paquets. Le procès-verbal constate que trois seulement ont été trouvés dans les poches du blessé. Qu'est devenu le qua-

trième? Celui-ci, que vous avez reconnu, est également troué. Nous sommes loin de vous croire coupable; mais, en refusant de nous dire de quelles mains vous avez reçu cette somme, vous empêchez la justice de remonter la filière des détenteurs successifs qui la conduirait au vrai coupable... à celui qui, après avoir frappé, n'a sans doute eu le temps, à l'approche du guet, que de voler incomplétement sa victime.

— Ah! il paraît que tu dis cela pour moi, vieux hibou! murmura Annibal en voyant le regard du juge se tourner vers lui à la fin de la phrase.

Le baron persista dans son silence.

— Une dernière fois, je vous le conseille, monsieur, répondez! insista le juge.

Tout l'auditoire attendait haletant la réponse du jeune homme, qui se tut encore.

— Qu'est-ce? que demandez-vous? dit brusquement M. de Badières au sergent du guet qui était revenu à la barre.

— Mon juge, je voudrais compléter ma déclaration. J'ai omis de parler d'un fait que je croyais alors de si peu d'importance que je ne l'ai pas consigné dans mon procès-verbal. Je vois à cette heure que la chose avait sa gravité.

— Parlez.

— Quelques minutes avant de relever le corps au carrefour, mes hommes et moi, nous avions croisé le baron de Cambiac.

— Vous en êtes certain?

— Parfaitement, dit le soldat, dont le regard surpris s'était subitement baissé vers les pieds du baron.

— Que regardez-vous donc ainsi?

— Ma foi! mon juge, voilà une drôle de chose, par exemple! Pas bien loin du lieu du crime, derrière le jardin Brichet, j'ai ramassé la moitié d'un éperon brisé, en argent, tout semblable à ceux que je vois aux bottes de M. de Cambiac.

Et, se courbant pour examiner de plus près les talons éperonnés du baron, le soldat s'écria vivement :

— Tenez, celui-ci est plus neuf que l'autre... il remplace sans doute l'éperon brisé. On pourrait le comparer avec ma trouvaille, qui est encore dans les mains du cabaretier du *Broc d'or*, auquel je l'ai cédée pour trois pots de vin.

On comprend facilement avec quelle profonde attention l'auditoire avait écouté la déposition du sergent.

— Ah! ça, tout se met donc contre lui! murmura de Lozeril, étonné de voir les événements si bien seconder la tâche qu'il avait entreprise de perdre de Cambiac.

Le baron était resté froid devant cette nouvelle preuve.

— M. de Cambiac, dit le juge, vous avez refusé déjà de vous expliquer pour les billets ; refuserez-vous aussi de nous dire d'où vous veniez quand, à minuit, on vous a rencontré à si peu de distance du lieu du crime ?

Pâle, mais calme, de Cambiac avança d'un pas, et, étendant la main au-dessus de la tête d'Aurore à demi-morte de souffrance, il dit lentement :

— Cette femme est innocente. J'avoue que c'est moi qui ai voulu assassiner le chevalier de Lozeril.

En entendant cet aveu, Mme Brichet se redressa de toute sa hauteur, poussa un cri strident et, après avoir inutilement tenté de parler, retomba terrassée par un évanouissement.

Pour tout le monde, ce cri était celui de la femme qui voit enfin son innocence reconnue.

Un seul ne s'y trompa pas. Ce fut le docteur Maurice Gardie.

Pendant l'émouvante scène, il s'était rappelé tout à coup cette fenêtre du pavillon de Mme Brichet, qui, quelques minutes avant le crime, s'était si vite ouverte et refermée. Il s'était souvenu aussi de ce bruit sourd que produit un homme qui saute à terre... bruit qui s'était fait entendre à l'endroit même où avait été ramassé l'é-

peron brisé. Aussi, en écoutant de Cambiac se reconnaître coupable, Maurice se dit aussitôt :

— Pas plus que Mme Brichet, le baron n'a commis le crime. Il se sacrifie pour sauver à la fois la vie et l'honneur de celle qu'il aime.

A côté de lui se tenait toujours Colard.

— Voilà madame à moitié tirée de peine. Reste maintenant l'affaire de la mort de M. Brichet, lui souffla l'intendant.

— Espérons qu'elle sortira également innocente de cette seconde épreuve, répondit Maurice, plein d'espérance dans le dévouement du baron. Oui, mon vieil ami, tu verras bientôt ta maîtresse revenir à l'hôtel fière, honorée.

— ... Et riche, n'est-ce pas ? car alors le testament est bien valable ? ajouta le fidèle serviteur devenu sombre.

— Dame ! oui. Son innocence prouvée et le décès de son époux bien constaté, Mme Aurore entre immédiatement en possession de l'héritage.

Quand, deux minutes après, Maurice voulut parler à Colard, il ne le trouva plus à ses côtés. Il se mit à sourire et murmura :

— Le dévouement rend injuste. Si bon qu'il soit, Co-

lard aurait voulu voir Aurore condamnée pour que la fortune passât à sa bien-aimée Pauline. Il est allé pleurer dans quelque coin, le pauvre cher homme!

Après avoir confessé son crime, et sans attendre que le président eût ordonné son arrestation, le baron de Cambiac avait été s'asseoir sur le banc des accusés, entre le capitaine et sa fille.

Pour donner un repos nécessaire à de Lozeril fatigué, l'audience fut encore suspendue pendant un quart d'heure. Nous renonçons à énumérer les mille propos échangés, durant cette interruption, sur l'aveu que venait de faire le vrai coupable. Il était bien évident pour tous que de Cambiac avait voulu assassiner de Lozeril pour se soustraire au duel, et que l'arrivée de la patrouille l'avait empêché de dévaliser complétement sa victime. En vertu de ce raisonnement, une réaction s'opéra dans l'esprit du public en faveur de Mme Brichet, qui sortait innocente d'une des deux accusations qui pesaient sur elle

Quand de Cambiac était venu prendre place à ses côtés, Annibal, les yeux tristement arrêtés sur la liasse qui avait compromis le baron, réfléchissait mélancoliquement.

— Coquin de Lozeril! se disait-il; ce gueux-là, après le procès, va empocher les quatre liasses, et pourtant il

y en a une que j'avais bien honnêtement gagnée. Je suis volé !...

Au contact du baron, qui s'asseyait auprès de lui, le capitaine, arraché à ses réflexions, revint au sentiment de la situation. Aussi, le sourire aux lèvres, il se tourna vers le nouvel arrivant et lui tendit la main, en disant à mi-voix :

— Eh ! bonjour, baron. Il y a tout un siècle que je ne vous avais vu.

— Je ne vous connais pas, misérable ! répondit de Cambiac avec un indescriptible mouvement de dégoût.

— Oh ! oh ! se dit philosophiquement Annibal, ce bel oiseau est bien dédaigneux pour celui qui faillit devenir son beau-père ! O l'humanité ! pouah ! Cambiac me renie, Aurore me compromet, de Lozeril me vole... sur qui donc compter ? Ah ! je comprends aujourd'hui ceux qui se font moines !

Et, accablé par les désillusions, le capitaine profita de la suspension de l'audience pour s'endormir doucement, en homme bien tranquille avec sa conscience.

A la gauche du baron, Mme Brichet, revenue de son évanouissement, mais brisée par les spasmes d'une immense douleur, sanglotait entre ses mains. La frêle créa-

ture sentait sa raison s'ébranler sous les coups réitérés qui l'accablaient.

— Aurore! chère Aurore! nous voici donc réunis! murmura le jeune homme d'un ton qui, si bas qu'il fût, vibrait du plus sincère amour.

Ranimée par les accents de cette voix, Mme Brichet retrouva assez de force pour balbutier :

— Raoul, vous vous êtes perdu pour moi!

— Dieu nous sauvera tous deux ou nous périrons ensemble, ma bien-aimée.

— Je n'accepte pas votre sacrifice. Je dois et je veux parler.

— Non, Aurore, vous vous tairez; car un mot de vous, qui me sauverait, perdrait en même temps votre père... que tout accuse. Vous reculerez devant l'aveu de la vérité.

Comme de Cambiac, Mme Brichet, paraît-il, tremblait pour l'avenir du capitaine, car elle ne répondit que par un douloureux gémissement aux paroles du jeune homme.

Sur l'avis donné par le docteur Maurice que M. de Lozeril avait retrouvé assez de force pour supporter encore les fatigues de la séance, M. de Badières ordonna la reprise de l'audience.

Aussitôt s'établit un profond silence au milieu duquel

s'éleva sonore et vigoureux, le ronflement du capitaine.

Sur un geste du président, un garde secoua le dormeur.

— Hein! quoi? fit-il. Ah! bon, j'y suis... c'est la comédie qui recommence.

Et, après avoir étiré ses robustes membres, Annibal se remit, tout grondant, en position d'écouter.

Maintenant, le procès venait de changer de face et s'était modifié par l'aveu du baron.

Les deux premiers accusés n'avaient plus qu'à répondre de la mort de Brichet.

Or, pour soutenir cette accusation du meurtre du procureur, la justice s'était appuyée sur la tentative d'assassinat sur de Lozeril. Elle avait vu là un moyen employé par les coupables pour faire disparaître un témoin qui devait les perdre.

De Cambiac, en prenant le fait à son compte, avait fait disparaître la plus forte charge qui pesât sur Aurore et son père.

L'accusation n'avait donc plus à invoquer que le récit de M. de Lozeril sur l'aventure de l'homme au saç, et l'aveu, tardivement fait par le chevalier, que la victime ressemblait à la miniature qu'on lui avait montrée. Il fallait donc, pour s'éclairer, que le tribunal s'enquît des

plus minutieux détails qui avaient précédé la disparition de Brichet.

M. de Badières allait donc interroger par le menu chacun des domestiques de l'hôtel, quand il fut arrêté net par une fantaisie quelque peu bruyante du capitaine.

Soit qu'il eût le réveil maussade, soit que le sommeil lui eût amené l'inspiration, Annibal se leva tout à coup en s'écriant :

— Mais, tonnerre ! vous avez donc bien du temps à perdre à vos balivernes, quand, au lieu de nous faire moisir sur place à écouter un tas de bavards, on pourrait couler à fond l'affaire en dix mots.

Les huit gardes se préparaient à s'accrocher au colosse pour le faire rasseoir, et la lutte menaçait de recommencer, quand M. de Badières, comptant sur une imprudence de cet homme en fureur, jugea habile de lui faire épancher sa colère.

— Laissez parler l'accusé, dit-il aux soldats.

— Ah ! ma foi ! voici le premier mot sensé que j'entends depuis ce matin. Eh bien, puisque c'est possible, causons un peu.

Et, avec son cynique aplomb, Annibal, après avoir promené son regard sur tous les assistants, continua d'un ton moqueur :

— Tant qu'il a été question du couteau qu'on avait planté dans le dos du chevalier, j'ai laissé dire et j'ai respecté votre monomanie de croire que c'était moi qui avais accompli ce joli coup. Maintenant qu'un autre, par son aveu, vous a prouvé que ma fille et moi nous n'étions pour rien dans cet exercice nocturne, voici que vous recommencez à nous taquiner avec cette mauvaise plaisanterie de la mort de Brichet. Pouvez-vous seulement prouver qu'il soit mort?

— La déposition de M. de Lozeril l'affirme positivement.

— Soit! je le veux bien... mon gendre a été tué... Mais s'ensuit-il qu'il l'ait été par moi? Je suis ivrogne, querelleur, avide, joueur... enfilez toute la kyrielle des défauts possibles et je les prendrai pour mon compte... Mais vous ne me prouverez jamais que le capitaine Fouquier soit un lâche qui tue les gens sans défense. Mettez devant moi dix hommes armés et je les hacherai sans remords, je l'avoue... mais je ne toucherais pas à mon plus mortel ennemi désarmé... eussé-je pour m'y pousser, qu'il se serait endormi sur des sacs d'or.

Bien que brutalement dite, il y avait dans cette sortie du soudard un irrésistible accent de sincérité.

— Passons à ma fille, continua le géant. Vous vou-

lez qu'elle ait tué le bonhomme? Pour le moment, je me rends à votre lubie. Mais elle n'était pas seule, puisqu'il y a l'homme au sac. Quel était cet homme? Moi, direz-vous? Le témoin de Lozeril répondra qu'il n'a pu voir sa figure... Bon, je l'accorde... mais il a eu le temps d'apercevoir sa taille... et la mienne est d'une fort jolie hauteur... elle est assez rare pour qu'elle ait pu frapper le témoin.

Et, ce disant, Annibal se rédressa de toute son immense stature, en se tournant vers de Lozeril.

— J'avoue que l'homme au sac était d'une taille ordinaire, répondit le chevalier, qui comprit cet appel à son témoignage.

— Ainsi, ce n'est pas moi! poursuivit le capitaine. Alors à qui donc ma fille... puisque vous la voulez absolument coupable... a-t-elle pu s'adresser pour l'aider dans sa besogne? Fouillez sa vie, étudiez ses habitudes, interrogez ses domestiques, et vous ne trouverez pas, près d'elle, l'homme auquel elle aurait pu demander d'être son complice. Elle a toujours vécu dans la plus profondè retraite depuis la disparition de Brichet. Les rares visiteurs qu'elle a reçus échappent aux soupçons par leur honorabilité.

Le ton trivial, dont Annibal s'était servi pour sa dé-

fense, avait disparu chez le père défendant sa fille. L'accent reparut quand il revint à lui-même.

— C'est donc le malheur d'avoir une canaille de père que vous faites payer à la petite. Eh bien, non, mes doux juges, il faut en démordre; car, si vous n'avez que le père pour condamner l'enfant, il peut prouver qu'à l'époque de la disparition du procureur il était loin de Paris, occupé à manger la pension que lui payait son gendre pour se débarrasser de son estimable présence. Il m'aimait de loin, ce cher Brichet.

Et, au souvenir du procureur, Annibal éclata de son gros rire.

Si étrange que fût la défense du capitaine, elle ébranla M. de Badières, qui se tourna vers de Lozeril, en disant :

— Persistez-vous dans votre déclaration?

— Je persiste à soutenir que le mourant ressemblait au portrait qui m'a été montré et qu'on m'a dit être celui de M. Brichet... Voilà ce que je soutiens. Et je renouvelle aussi la déclaration que l'homme au sac était de bien plus petite taille que le capitaine.

Ce fut pour Annibal un motif de reprendre la parole.

— Et puis, nous sommes tous à dire : « Brichet est mort, » et personne n'a trouvé le corps... on ne parle pas du cadavre

A cette question, que s'était déjà adressée la justice, M. de Badières répondit :

— A la date du crime, la bande de Cartouche ensanglantait la ville. Chaque matin, on ramassait des cadavres sur le pavé. L'assassin de Brichet, revenu sans doute sur ses pas après le départ de M. de Lozeril, a pu jeter le corps à l'eau ou le transporter dans un autre quartier pour dépister la police, qui l'a fait probablement enterrer en attribuant le meurtre aux Cartouchiens.

Mieux que personne, le docteur Maurice aurait pu déclarer ce qu'était devenu le corps, mais il venait de quitter l'audience. Sous le pressentiment que l'affaire devait heureusement finir pour Aurore, le docteur avait hâte, par un mot, d'en prévenir Pauline, qui attendait, enfermée chez elle, l'issue de ce procès dans lequel la justice avait trouvé inhumain de la faire comparaître.

Comprenant qu'il était dans la bonne voie, Annibal avait continué :

— Ainsi, vous ne savez même pas ce qu'est devenu le corps de celui que vous nous accusez d'avoir assassiné!!! « C'était pour avoir sa fortune » dit l'accusation. C'est faux!... mais il faut reconnaître que nous ne l'avons pas volée, cette fortune... Ah! oui, nous l'avons assez payée par tous les ennuis dont on a embelli notre

existence depuis un mois... Allons, mes doux juges, un bon mouvement, reconnaissez votre erreur... et puisqu'un testament nous donne cette fortune, envoyez-nous en jouir.

L'avide Annibal venait de commettre une imprudence.

— Pour en hériter, vous reconnaissez donc Brichet mort? demanda aussitôt M. de Badières.

— Mais n'est-ce pas vous qui voulez absolument qu'il le soit...? répliqua Fouquier.

Et, croyant bien faire, il ajouta :

— Il est vrai que votre conviction s'appuie sur le dire d'un témoin avouant qu'il était complétement ivre.

Le capitaine avait dépassé le but. Sa remarque, en faisant rire l'auditoire, froissa de Lozeril, qui riposta aussitôt :

— Mais, si ce n'est pas par vous, Brichet peut avoir été frappé par un autre.

— C'est possible! mais celui-là n'a jamais franchi le seuil de la grand'porte de l'hôtel Brichet.

— Oh! oh! fit méchamment M. de Lozeril, tel, qui n'entre pas par la grand'porte, peut souvent se glisser par la poterne d'un jardin.

— Aïe! la vipère! pensa Annibal.

A cette insinuation, Mme Brichet étouffa un cri et de Cambiac eut un frémissement. L'un et l'autre voyaient venir un danger. Ce fut aussi un trait de lumière pour le juge, qui, aussitôt, comprit que le baron était l'amant d'Aurore et que, par lui, elle avait fait assassiner son mari.

— Accusé de Cambiac, levez-vous, dit brusquement M. de Badières.

Le baron se dressa tout chancelant sous la subite terreur qui s'emparait de lui.

Mais, avant que le magistrat eût parlé, un homme s'était précipité dans la salle.

A demi-fou, rouge d'avoir couru, palpitant de bonheur, cet homme était Colard, qui cria d'une voix pleine d'une immense joie :

— Innocente ! Madame est innocente ! Mon maître est vivant ! Il vient de rentrer à la maison !... M. Brichet me suit !... Vous allez le voir.

XV

Nous croyons inutile de dire combien fut grand l'effet produit par la nouvelle de Colard. En un instant, la salle s'emplit d'un tapage que ne pouvait plus dominer la voix des huissiers. Mille propos s'échangèrent; on battit des mains en faveur de Mme Brichet, dont l'innocence se montrait bien évidente. Les juges eux-mêmes, sur leurs siéges, avaient perdu toute leur grave attitude. La blonde présidente était si troublée qu'elle prenait son oreille pour sa bouche et cherchait à y faire entrer une tartelette.

— Ouf! mon animal de gendre arrive à propos! s'était écrié Annibal, après avoir entendu Colard.

Et, sans que les gardes osassent maintenant s'y opposer, le capitaine avait enjambé son banc pour venir se promener dans la salle et se mêler successivement à tous les groupes qui péroraient.

Ce fut ainsi qu'il arriva près du chevalier de Lozeril,

autour duquel le vide s'était fait; car la complète réaction opérée en faveur d'Aurore avait instinctivement éloigné le public de celui dont la déposition avait failli compromettre une innocente.

Les deux coquins purent donc rapidement se dire quelques paroles à voix basse.

— Capitaine, causez-vous toujours à trois cents écus la minute? demanda le chevalier.

Annibal flaira une affaire.

— Oui, fit-il, en quel endroit?

— Chez le docteur Gardie, où je vais achever ma guérison.

— Aussitôt libre, j'y serai.

— Je compte sur vous.

A la faveur du trouble, Aurore et de Cambiac, toujours assis sur le banc, avaient aussi échangé ces mots :

— Vous êtes sauvée, Aurore!

— Et je vous ai perdu, Raoul. Vous allez rester victime de votre généreux dévouement, soupira Mme Brichet, dont les beaux yeux, mouillés de pleurs, contemplaient le jeune homme.

— Ne tremblez pas pour moi, belle aimée. Je vous l'ai dit : Dieu, qui veille sur nous, après vous avoir protégée, me viendra aussi en aide.

Les deux jeunes gens furent à ce moment interrompus par ce cri de la foule :

— Le voilà! le voilà!

En effet, à la porte de la salle, venait d'apparaître Brichet.

Sauf la chevelure, dont les mèches plus blanches attestaient la marche du temps, le procureur avait conservé sa bonne mine et sa vigoureuse santé. C'étaient son même œil doux, son même sourire et sa démarche un peu lourde. Frais et rose, toujours propre et coquet en son costume noir, il s'avançait, calme et digne, affectant une gravité que démentait sa figure bonasse.

Au milieu du silence qui s'était subitement produit à son entrée, Brichet, arrivé au pied du tribunal, dit d'une voix profondément émue :

— Je viens redemander à la justice ma femme et mon beau-père, faussement accusés de m'avoir assassiné.

Et, ce disant, il ouvrit les bras à Aurore, qui s'y précipita, après une légère hésitation dont ne s'aperçut pas le mari; car, suffoqué par l'émotion, le pauvre Brichet venait d'éclater en larmes à la vue de ce banc d'infamie sur lequel il retrouvait son épouse chérie.

— Pardon, Aurore, bégaya-t-il. Pardon pour mon imprudent abandon qui a eu de si terribles suites pour toi.

Et, après avoir tendrement embrassé Aurore, le procureur tendit la main à Annibal, en ajoutant :

— Beau-père, pardonnez-moi aussi tous les chagrins que je vous ai involontairement causés.

Tout en pressant la main qui lui était offerte, le capitaine se disait :

— J'ai là un excellent motif de lui demander de doubler ma pension.

La présence de Brichet reparu dictait aux juges l'arrêt qu'ils devaient rendre immédiatement. En quelques minutes, Aurore et Annibal, déchargés de la fausse accusation qui pesait sur eux, étaient mis en liberté par le tribunal.

En même temps qu'elle renvoyait les innocents, la justice, maintenant l'arrestation du baron de Cambiac, ordonnait qu'il fût conduit en prison pour y attendre son prochain jugement.

— Je le sauverai! murmura Aurore, en suivant du regard le jeune homme qui s'éloignait entre ses gardes.

Tous les assistants avaient quitté leurs places pour entourer Brichet, qui, dans cette foule, comptait de nombreux amis. Le pauvre procureur perdit un peu la tête devant toutes ces amicales démonstrations. A droite et à gauche, il pressait toutes ces mains tendues vers lui.

en disant : « Monsieur » à une dame, en appelant « Ma charmante » un vieux bonhomme, et autres quiproquos bien pardonnables, car il était positivement aveuglé par le déluge de larmes que lui arrachait l'émotion.

— Il m'a appelé « aimable moutard », disait la présidente à de Ravannes.

— Le bonheur lui obscurcit la vue.

— Oh! je lui pardonne, car je comprends son trouble... moi-même, quand il est entré, je me suis sentie bouleversée...

— Alors, avalez vite ceci, se hâta de répondre de Ravannes, en lui tendant une grosse boulette de papier.

— Qu'est-ce cela?

— Il ne me reste plus que le sac... mais j'ai entendu dire que le papier avalé prévenait les suites d'un bouleversement joyeux.

— Pouah! fit la belle blonde.

— Vous avez tort; ce papier a conservé un parfum de pâtisserie qui le rend très-appétissant.

Si, contre son habitude, de Ravannes n'avait pas, en cette circonstance, employé quelques-unes de ces élogieuses épithètes qu'il prodiguait à son idole, c'est qu'il était encore sous le coup du malencontreux résultat qu'il avait obtenu en défendant son cher de Cambiac.

Sorti de son rôle de magistrat, M. de Badières s'était présenté à son tour pour serrer la main de son ancien et sincère ami.

— J'espère, mon bon Victor, que tu nous reviens pour ne plus nous quitter, lui dit-il.

Brichet, en ce moment même, s'essuyait les yeux ; ce qui lui permit de reconnaître son vieux camarade d'enfance. Il l'étreignit amicalement et répondit tout joyeux :

— Oui, je te le promets. Viens ce soir souper à la maison. Nous fêterons en famille le retour du mari prodigue.

— Bien, j'y serai.

En voyant qu'il voulait partir, la foule fit la haie sur le passage de l'ex-procureur.

Sa femme au bras, s'appuyant sur Annibal et suivi de Colard radieux, quand Brichet passa devant de Lozeril, celui-ci l'examina attentivement.

- Oui, se dit-il, c'est bien là l'homme que j'ai vu jadis mourant.

Nous laissons à penser si l'hôtel Brichet fut mis sens dessus dessous pour célébrer joyeusement la rentrée du maître.

Trois heures après, dans la salle à manger, resplendissante de lumières, dix vrais amis de la maison, dont

M. de Badières, entouraient la table copieusement garnie par les soins de Colard.

Assis entre sa femme et sa fille, qu'il comblait de caresses, Brichet, franchement heureux, éclatait en joyeux transports de se retrouver sous le toit si longtemps déserté. Avec tous ses amis, il fit un retour dans le passé, rappelant à celui-ci une aventure de jeunesse, à cet autre une histoire ou un souvenir de l'âge mûr. Bref, il fut ce qu'on l'avait connu autrefois, aimable, franc et gai camarade.

De tous les convives, Annibal fut celui qui mangea le plus et causa le moins, car il avait à la fois à réparer un jeûne de trente jours de prison et à trouver un moyen adroit d'obtenir de son gendre l'augmentation de sa pension.

Mais comme on ne réfléchit ni ne mange avec les yeux, le capitaine pouvait aussi se livrer à la troisième occupation d'observer. Ce fut ce qui le conduisit à se dire vers la fin du repas :

— On a raison de prétendre qu'on apprend toujours quelque chose en voyageant. Brichet, qui jadis était un piètre buveur, est devenu d'une assez belle force sur le gobelet.

Le fait était que le procureur, tout au contentement du

retour qui le faisait sans doute s'oublier, sablait gentiment les vins que Colard, debout derrière son siége, avait charge de lui verser. Le vieux serviteur, trop respectueux pour faire une observation à son maître distrait par la joie, feignait quelquefois de ne pas voir le verre qui se tendait vers lui; mais Brichet y mettait alors une telle insistance, que l'intendant se résignait enfin à emplir ce verre bientôt vidé en un nouveau toast porté en l'honneur d'un convive.

De sorte qu'il arriva, de toast en toast, ou plutôt de verre en verre, que Brichet était un peu rond quand on quitta la table pour passer au salon.

Ce fut ce moment qu'avait choisi Annibal pour faire un appel à la générosité légèrement avinée de son gendre.

— Déjà!!! fit Brichet.

— Diable! non-seulement il a gagné le goût de boire, mais il a appris à porter son vin! pensa le capitaine, désagréablement surpris de retrouver son gendre tout aussi économe que par le passé.

Au salon, où il vit Brichet s'empresser toujours auprès de sa femme et de sa fille, M. de Badières, intrigué que son ami eût jadis pu quitter ces deux êtres qu'il semblait tant chérir, se hasarda enfin à lui demander tout à coup :

— Voyons, Victor, nous diras-tu pourquoi tu as si prestement filé un beau matin?

— On est fou à tout âge! fit Brichet, un peu honteux. Il arrive qu'un homme se lasse d'être heureux. Sans rime, ni raison, il se met martel en tête et travaille à détruire lui-même son bonheur. Alors il se dit trompé et voit les autres coupables des fautes qu'il a inventées.

Et, se tournant vers Aurore, il répéta :

— Oui, sans rime, ni raison, on rend les autres responsables de sa propre bêtise. Il est vrai qu'on en est honteux le lendemain.

— Alors, pourquoi ne revient-on pas ce lendemain-là? continua M. de Badières, qui comprit que Brichet avait cédé à un de ces accès de jalousie sans motif, si fréquents chez les vieillards.

Le procureur sourit à cette question.

— Ah! ça, c'est autre chose! dit-il. Une fois qu'il a pris la clef des champs, il arrive qu'en se trouvant tout à coup en liberté, notre homme sent renaître en lui une passion de jeunesse que les devoirs de la vie l'avaient toujours contraint de comprimer.

— Oui, cette ancienne turlutaine des voyages, qui te tourmentait jadis?

— Précisément. Alors on va, on va toujours, devant

soi, en se disant sans cesse : « Je reviendrai demain, » jusqu'au jour où l'on s'aperçoit qu'on prononce cette phrase depuis deux années.

Brichet était si naïvement drôle, en avouant sa faute d'avoir succombé à cette passion qui avait torturé sa vie, que tout le monde se mit à rire.

Certain d'être pardonné, il raconta ses voyages. Pendant deux années il avait parcouru tout le midi de la France, Toulon, Marseille, la côte de Provence. Puis, s'aventurant sur la Méditerranée, il avait vu Malte, Messine, visité les parages turcs, les rives espagnoles. Il s'était même risqué sur les côtes des Etats barbaresques, etc., etc.

Bref, durant trois heures, Brichet conta, précisa, prouva ses voyages aux auditeurs captivés. Puis, réunissant en ses bras sa femme et sa fille, assises à ses côtés, il termina en ajoutant :

— Enfin j'ai marché jusqu'au jour où j'ai reconnu que rien ne peut remplacer la joie de la famille et la paix du foyer.

Et, comme Brichet levait les yeux au ciel pour le remercier de ce bonheur retrouvé, son regard rencontra le fameux portrait de M. le duc de Vivonne qui surmontait la cheminée du salon.

Fait étrange! Une sorte de grimace passa rapidement sur la figure du procureur à la vue de cette toile qu'il contemplait jadis avec tant d'admiration.

XVI

Autrefois, tout comme aujourd'hui, la curiosité parisienne s'éteignait aussi vite qu'elle s'était passionnée.

Il arriva donc que les visites abondèrent d'abord chez le ressuscité Brichet; puis, avant la fin de la quinzaine, on ne s'en occupa plus. Du reste, Brichet lui-même contribua beaucoup à se faire oublier. Sortant peu, évitant la société, il vivait, pour ainsi dire, claquemuré en son hôtel. Aux très-rares intimes qui lui reprochaient sa solitude, il montrait Aurore et Pauline, en disant :

— Je veux me rattraper de tout le bonheur dont je me suis si niaisement privé pendant deux longues années.

Dès son retour, il avait repris son ancien train de vie et s'était réinstallé dans sa chambre. Le temps écou-

lé, en pesant sur sa tête, semblait avoir transformé en une affection quasi paternelle l'amour conjugal que le vieillard avait eu jadis pour sa femme. Après avoir visité le pavillon d'Aurore et en avoir loué tout le luxe et le confort, il avait laissé son épouse bien tranquille en ce nid charmant qu'elle s'était créé.

Pauline l'avait trouvé ni moins bon ni moins affectueux.

— Surtout, chérie, n'oublie pas que Colard a reçu mes ordres pour contenter tous tes caprices, avait-il dit en caressant les boucles blondes de la chevelure de sa fille.

Un seul être n'avait pas eu à se louer complétement du retour de Brichet au bercail. C'était Annibal, qui avait cru pouvoir recommencer l'agréable vie qu'il menait avant son arrestation.

Le surlendemain de sa délivrance, les dignes compagnons, qui avaient si longtemps pris l'hôtel Brichet pour une auberge, étaient venus pour fêter joyeusement le retour du capitaine. Pendant toute la soirée, l'étage habité par Fouquier avait retenti d'un tel tapage, que le procureur, surpris, en avait demandé la cause.

Le lendemain, quand, le bec enfariné, les amis d'Annibal s'étaient présentés pour renouveler pareille fête,

ils avaient été arrêtés au passage par Brichet, qui, après les avoir invités à choisir un autre local pour leurs bruyants ébats, les avait tout gentiment mis à la porte.

A la nouvelle d'un tel affront fait à ses amis, le capitaine avait juré tous ses grands diables et il était accouru, le verbe haut, pour laver la tête à celui qu'il appelait le bonhomme.

A sa grande surprise, le bonhomme en question avait tranquillement soutenu le choc.

— Qu'est-ce à dire? Ne puis-je donc plus traiter quelques amis? s'était écrié Annibal.

— Mais, si, capitaine, tout à votre aise..., la ville ne manque pas de cabarets où vous puissiez les réunir. Seulement, chez moi, il n'y faut pas compter... je suis vieux, j'aime à me coucher de bonne heure et je ne me soucie pas d'entendre tous les soirs un vacarme comme celui qui retentissait hier sur ma tête.

— Alors vous avez donc la prétention de m'imposer une existence d'oiseau empaillé?

— Vous savez, respectable beau-père, que rien ne vous empêche de déménager.

A ces mots, dits en souriant, Brichet avait encore ajouté d'un ton sec :

— Et je vous ferai même remarquer que, si je me

souviens bien, la pension que vous recevez de moi a été jadis accordée sous la condition que vous iriez vivre... un peu loin.

— Vous me chassez!!!

— Dieu m'en garde! seulement je veux être le maître chez moi.

Cela avait été si nettement répondu, que le capitaine, tout penaud, était parti en se disant :

— Décidément, les voyages l'ont trop formé. Il était parti mouton, il revient porc-épic!... Tonnerre! Et moi qui comptais trouver à frire avec lui!... Justement, je n'ai pas un denier en poche.

Le plaisir de se retrouver en liberté avait un peu endormi la mémoire du capitaine. En pensant au piètre état de ses finances, le souvenir lui revint rapidement.

— Tiens! s'écria-t-il, c'est le vrai moment d'aller causer, à trois cents écus par minute, avec de Lozeril comme il me l'a proposé l'autre jour au tribunal.

Et d'un pas pressé, Annibal, traversant le jardin, était sorti par la petite porte pour se rendre chez le docteur Gardie, où de Lozeril, ainsi qu'il le lui avait dit, achevait sa convalescence.

Rien n'était plus juste que la réflexion de Fouquier au sujet de la transformation du caractère de Brichet. Ce

n'était plus cette douceur craintive de l'homme qui, jusqu'à près de la soixantaine, avait végété au milieu des paperasses de son étude de procureur. Tout en conservant son extérieur bonhomme, il avait acquis une volonté que décelait l'éclair qui, maintenant, brillait en son regard jadis timide. Son fort léger embonpoint, remplaçant la mauvaise graisse produite autrefois par un état trop sédentaire, dénotait aujourd'hui une vigoureuse santé due à l'exercice et aux fatigues endurées qui avaient fortifié ses muscles amollis.

En voyant cet homme régénéré par une vie active, c'était à croire que Brichet avait été trop modeste en prétextant de son âge pour vouer simplement à Aurore une paternelle affection.

Et pourtant l'existence du procureur était bien celle du vieillard qui, au déclin de la vie, n'a plus souci que des jouissances purement matérielles. Manger et dormir paraissaient lui être surtout agréable. Après s'être levé fort tard, il procédait avec une faim superbe aux trois copieux repas successifs de sa journée.

Ancien petit mangeur, il s'était transformé en ogre insatiable. Il était le premier à rire de cette voracité, qui surprenait Pauline.

— Vois-tu, fillette, disait-il, j'ai conservé mon appé-

tit de voyageur. Malheureusement, si les voyages ouvrent l'appétit, ils ne fournissent pas toujours de quoi le satisfaire. Bien souvent, j'ai dû me serrer le ventre faute de provisions... de sorte que j'avais un arriéré que je comble aujourd'hui.

Après le souper, Brichet déposait un baiser sur le front des deux femmes et allait se coucher, suivi de Colard, qui devait le déshabiller. Seulement, Colard ne sortait de chez son maître que trois ou quatre heures plus tard.

Quand Pauline s'était étonnée de cette longue station du serviteur en la chambre à coucher paternelle, l'intendant avait souri en répondant :

— J'ai bien peur que votre papa ne soit pas tout à fait guéri de sa passion des voyages.

— Songerait-il à repartir? s'écria la jeune fille, alarmée par cette nouvelle.

— Nullement, car il est bien trop heureux près de vous, mademoiselle, pour recommencer une pareille folie. Mais, ne voulant plus s'y transporter de sa personne, il aime à parcourir en imagination tous ces pays qu'il a visités.

— Alors?

— Tous les soirs, quand il est au lit, il me faut lui

faire la lecture d'un tas de bouquins de voyages qu'il a rapportés. Il écoute avec une telle attention, que bien souvent il résiste au sommeil pendant plusieurs heures.

Rassurée par cette explication, Pauline ne s'inquiéta plus de la longue séance que, chaque soir, l'intendant fit au chevet de son maître.

Ajoutons aussi que le plaisir éprouvé par Brichet à cette lecture devait être bien grand ; car, pour que son lecteur ne fût pas interrompu par un maladroit survenant, il ordonnait à Colard, avant de commencer, de fermer à clef la porte de la première des pièces qui précédaient la chambre à coucher.

« Monsieur dort, » telle était la consigne que les domestiques devaient répondre aux visiteurs tardifs qui pourraient se présenter à l'hôtel.

Et ces visiteurs n'étaient pas nombreux, car la société intime du procureur se réduisait à M. de Badières et à son notaire, autre vieil ami de vingt ans.

Avec le notaire, Brichet, dès le lendemain de son retour, avait eu plusieurs conférences pour se faire rendre compte de son immense fortune. Elle était si solidement placée que le notaire avait bondi de surprise en entendant Brichet parler de retirer quelques millions pour les avoir à sa disposition.

— Mais à quoi bon déplacer un si fort capital pour qu'il reste improductif entre tes mains? s'était écrié le tabellion.

— Je tiens à avoir toute prête la dot de ma fille bien-aimée, que je veux marier. Elle a vingt ans, il me faut songer à son établissement, avait répondu Brichet avec la sollicitude d'un bon père.

Devant un pareil motif, le notaire s'était aussitôt engagé à promptement réaliser des fonds. Mais, en quittant Brichet, il avait été arrêté sur l'escalier par Colard, qui lui avait demandé tristement :

— Monsieur n'a-t-il rien remarqué, en causant avec mon maître?

— Que pouvais-je donc remarquer? fit le tabellion curieux.

Colard secoua la tête en continuant :

— Puissé-je me tromper! mais j'ai comme un pressentiment que M. Brichet songe encore à nous quitter et prépare son départ.

— C'est donc pour cela que le vieux fou me demande de lui faire des fonds! lâcha imprudemment le notaire.

A cette révélation, Colard s'écria tout suppliant :

— N'en faites rien, au nom du ciel! n'en faites rien! Ne vous rendez pas complice d'une pareille imprudence!

Ne lui dites pas un mot de ce que je viens de vous confier... mais inventez des délais... gagnez du temps... deux ou trois mois, par exemple... D'ici là, nous aurons rendu mon bon maître tellement heureux qu'il ne songera plus à partir.

Attendri par ce chagrin du dévoué serviteur, le notaire avait promis de tout faire pour retarder la remise de l'argent.

Avec le tabellion, M. de Badières, nous l'avons dit, était le second intime ami qui visitât fréquemment le procureur. A leur seconde entrevue, le juge avait raconté toute la déposition de Cartouche à Brichet, qui s'était roulé de rire en s'écriant :

— Comment, mon bon Jacques, tu as pu croire un instant que j'étais affilié à la bande de ce scélérat? Je ne t'en remercie pas!

— Il avait une telle assurance en me précisant cette maison de la rue de la Bûcherie, où je devais te trouver, que tout autre s'y serait laissé prendre. Je le vois encore me montrant le médaillon et m'assurant qu'il était l'exact portrait de son complice.

— Sais-tu que mon portrait ne t'a pas trop réussi? C'est à cause de cette miniature que ce de Lozeril, en jurant qu'il m'avait vu mort, a été cause de l'arrestation

de ma pauvre Aurore. Vois donc où peut conduire une erreur d'ivrogne... il faudra que tu me le fasses connaître, ce garçon qui a inventé cette histoire pour faire parler de lui.

— Oh! si tel était son projet, il n'avait sans doute pas mis en ligne de compte l'affreuse blessure qui le retient encore chez son médecin.

— Je veux savoir s'il persistera dans son dire après m'avoir vu. Nous irons lui rendre visite un de ces jours. Où demeure son docteur?

— Dans la rue Saint-Louis-en-l'Ile, juste derrière ton hôtel.

— Est-ce lui qu'on appelle Maurice Gardie? dit l'ex-procureur.

— Le connais-tu?

— Non, mais je l'ai aperçu de la fenêtre, ce matin, quand il entrait dans le jardin, conduit par Colard qui était allé réclamer ses soins pour Aurore.

A ce nom, une douloureuse expression contracta le visage de Brichet, qui poursuivit d'une voix pleine de tendresse :

— Oui, ma bonne Aurore est sérieusement malade des suites de cet injurieux procès. Chère âme aimée! comme elle a dû souffrir sur le banc des coupables, elle

qui n'a pas même l'ombre de la plus petite faute à se reprocher.

M. de Badières admira cette confiance complète du mari. L'audience l'avait éclairé à ce sujet; mais, en galant homme, il garda pour lui son opinion sur la fidélité de Mme Brichet.

— Sois sans inquiétude, dit-il, la santé de ta femme est en bonnes mains, car M. Gardie est un habile docteur.

Et M. de Badières se leva.

— Est-ce que tu pars? Ne restes-tu pas à souper avec nous? demanda le procureur.

— Je ne puis,... le nom du docteur vient même de me rappeler mon devoir. Il faut que j'aille chez lui pour avoir des nouvelles de M. de Lozeril. Le procès de son assassin de Cambiac doit prochainement revenir.

— Alors, choisis le chemin le plus court pour te rendre chez ce Gardie. Passe par le jardin, conseilla Brichet.

— C'est ce que je vais faire, dit le juge en prenant congé de son ami.

Il faisait nuit profonde quand M. de Badières traversa le jardin. Comme il allait atteindre la petite porte, une main l'arrêta dans l'ombre, en même temps qu'une voix lui disait avec l'accent du plus profond désespoir :

— Au nom de tout ce qui vous est cher, monsieur, prenez pitié d'une malheureuse femme qui va mourir si vous refusez de l'entendre!

M. de Badières avait reconnu Mme Brichet. Emu par le navrant appel, il ne résista pas à cette mignonne main tremblante qui l'attirait vers le pavillon.

Il suivit donc celle qui l'invoquait.

Avec la chambre à coucher et son cabinet de toilette, un petit boudoir formait tout l'intérieur du pavillon. Ce fut dans cette dernière pièce que la jeune femme introduisit le magistrat.

Outre les bougies allumées sur la cheminée, un ardent feu qui flambait dans l'âtre illuminait le coquet boudoir. A cette vive lumière qui éclairait Aurore, le juge put reconnaître la profonde altération qu'avait subie la beauté de celle qu'il avait connue si resplendissante de charmes et de jeunesse.

La figure pâle et amaigrie, les lèvres agitées par un tremblement nerveux qui lui faisait aussi claquer les dents, les yeux rougis par des larmes qui ne cessaient plus de couler, Aurore, en quelques jours, était devenue une lamentable créature, sans force, ayant peine à se soutenir en sa marche chancelante.

Le juge n'était pas encore revenu de sa douloureuse

surprise, que Mme Brichet était déjà tombée à ses genoux et, tendant vers lui ses mains jointes, lui disait d'une voix dont nous ne saurions exprimer toute la suppliante angoisse :

— Sauvez M. de Cambiac !

A cet appel désespéré, qui s'adressait à sa conscience de magistrat, le juge voulut résister, et répondit d'une voix qu'il tenta d'affermir :

— M. de Cambiac appartient à la justice, madame. Je ne puis rien pour lui.

— Il est innocent ! je vous le jure !

— N'a-t-il pas lui-même avoué son crime ?

— Il vous trompait !

— Alors, qu'il explique le motif qui l'a poussé à faire un tel aveu.

Un gémissement déchira la poitrine d'Aurore, qui balbutia toute pantelante :

— Il mourra plutôt que de revenir sur son aveu.

Sous l'enveloppe du plus sévère magistrat, il y a toujours un homme, c'est-à-dire un curieux. M. de Badières fut donc subitement pris d'un ardent désir de connaître au juste la position maritale de son ami Brichet. Il se baissa vers la malheureuse femme qui se tordait à ses pieds, et l'ayant relevée, il la soutint jusqu'au large

fauteuil qui se trouvait à l'angle de la cheminée.

— Dites-moi la vérité, mon enfant, demanda-t-il d'une voix douce. Vous aimez M. de Cambiac?

— Oui, souffla Aurore.

— A quelle époque remonte cette affection?

— Avant mon mariage avec M. Brichet. J'avais été promise à Raoul. Mon père retira sa parole pour me lier à mon mari.

— Et vous n'avez pas rompu cette liaison coupable?

A cette question, Aurore releva vivement la tête.

— Coupable! dites-vous? fit-elle avec force.

— N'avez-vous pas renoué avec M. de Cambiac après votre mariage? appuya le juge, étonné du ton d'Aurore.

— Non, monsieur, non. Unie à M. Brichet, je ne vous dirai pas que j'avais oublié Raoul; mais je puis vous jurer que je ne le revis pas.

— Et lui ne tenta pas de vous retrouver?

— Une seule fois, il m'écrivit un billet.

— Que voulait-il?

— Je n'en sais rien, fit Aurore avec embarras.

— Vous refusez donc de m'avouer la vérité?

— Sur mon honneur, monsieur, je vous la dis tout entière. Je venais d'ouvrir cette lettre, et je n'en avais

encore vu que la signature, quand M. Brichet entra tout à coup. Dans mon trouble, je crois me rappeler que je jetai le papier dans la cheminée, où il dut se consumer, car je n'en trouvai plus vestige quand, trois heures après, je cherchai à me rendre compte de ce que j'en avais pu faire dans le premier moment de surprise.

— Quand se passa le fait?

— Ce fut trois jours avant la disparition de mon mari.

Après un court instant de réflexion, M. de Badières continua :

— Dans le procès, — vous en souvient-il? — le notaire a déposé qu'il supposait que votre mari avait contre vous un motif d'irritation quand, la veille de son départ, il vint à l'étude changer le testament fait en votre faveur. N'est-il donc pas présumable que ce billet, que vous croyez avoir brûlé, puisse avoir été trouvé par Brichet?

— Non, fit Aurore. Nous sortîmes ensemble de l'appartement. Je ne quittai pas M. Brichet un seul instant pendant lequel il pût aller chez moi, et je revins première en ma chambre. Je cherchai alors la lettre, et c'est en ne la retrouvant pas que je me rappelai l'avoir, en mon trouble, jetée au feu.

— De sorte que vous ne répondites pas à cette lettre

dont vous ignoriez la teneur. Quand donc alors M. de Cambiac vous revit-il ?

— Six mois après la disparition de mon mari, un hasard me mit en présence du baron. A cette époque, de fortes présomptions faisaient croire à la mort de mon mari... J'étais presque en droit de me dire veuve... libre de mon cœur... et...

Avec un pudique embarras, Aurore acheva sa phrase interrompue :

— ... Et j'aimais toujours Raoul.

— Vous avez alors consenti à le revoir ?

— Pour obtenir un rendez-vous, M. de Cambiac avait un motif à invoquer.

— Lequel ?

— Celui d'une restitution. Quand nous avions été fiancés, Raoul avait déposé une forte somme entre les mains de mon père, qui avait... oublié... de la lui rendre, dit Aurore en hésitant un peu sur le mot « oublié. »

— Alors ? fit le juge curieux.

— Il est inutile de vous dire que de cet argent il ne fut pas question en cette entrevue. Ce furent mille projets bâtis sur ma liberté retrouvée..., bien des espérances conçues pour l'époque où le décès de mon mari serait constaté authentiquement.

— Voilà tout? demanda sèchement M. de Badières.

A cette question, dont elle devinait le sous-entendu, Aurore se redressa pudiquement fière.

— Sur le salut de mon âme! dit-elle, je suis une honnête femme. Mariée de force à un vieillard que je n'aimais pas, j'ai respecté son nom et, je vous le jure, j'ai défendu mon honneur d'épouse contre la faiblesse de mon cœur.

— Ma foi! Brichet l'a échappé belle! pensa le juge, convaincu par l'accent de sincérité de la jeune femme.

Aurore continua :

— Ce rendez-vous devait être unique. Quand je quittai Raoul à la porte du jardin, il était convenu que nous ne nous reverrions plus avant le jour où, légalement libre, j'aurais le droit de l'écouter sans remords. Raoul m'aime noblement... il avait accepté ce sacrifice avec une respectueuse résignation. Il partit.

— Et il ne revint plus? interrogea le juge, captivé par ce récit.

Un sanglot brisa la voix d'Aurore quand elle répondit :

— Notre malheur n'a pas voulu qu'il en fût ainsi! Quinze mois s'étaient écoulés depuis cette entrevue, quand un affront vint blesser M. de Cambiac en son honneur.

Un duel naquit d'une querelle de jeu entre Raoul et ce chevalier de Lozeril que vous avez vu comparaître au procès.

— Oui, fit M. de Badières, dressant l'oreille à ce nom.

— Dans la fièvre du jeu, le baron avait perdu quatre mille écus sur parole. Son adversaire lui fit la sanglante injure de refuser tout duel avant le payement de la dette. Pressé de se venger, mais se trouvant dans une gêne d'argent toute momentanée, Raoul eut alors le fatal souvenir de cette somme de cinquante mille livres que lui devait mon père. Il crut que mon mariage nous mettait à même de le payer et il m'écrivit un billet désespéré qui, si court qu'il fût, me fit trembler pour lui. Sans savoir quel malheur l'avait atteint, je consentis à le recevoir.

Aurore secoua tristement la tête, puis elle poursuivit d'une voix basse :

— Oui, je me souviens de cette journée!... elle fut longue et pleine d'angoisses!... Raoul la passa ici, en ce boudoir.... toujours voulant partir, car il avait compris la vérité... toujours retenu par moi qui lui affirmais pouvoir me procurer cette somme. Je mentais! ma vie simple et retirée, exempte de soucis d'argent, ne m'avait ja-

mais inspiré l'idée que je pusse avoir un jour besoin d'une telle somme et me faire songer à l'amasser... Mon père, d'ailleurs, aurait pris le soin, au fur et à mesure, de mettre à sec mes économies. Il fallait donc la demander à notre intendant. Mais quel prétexte donner pour ces quatre mille écus que ne justifiait pas mon existence de chaque jour? J'allais enfin parler à Colard, quand arriva M. de Loseril, qui nous fit ce récit d'assassinat que vous savez. Il est inutile de vous dire ce que je souffris, durant trois heures, à la vue de cet ennemi de Raoul.

— Eûtes-vous enfin la somme? demanda le juge impatient.

— Dans la soirée seulement, je finis par me dire que j'étais maîtresse en cette maison où je ne devais aucun compte à mes domestiques. Alors je pris mon courage à deux mains. Mon visage était calme, mais le cœur me battait bien fort.

— Colard dut être surpris?

— En respectueux serviteur, il n'en fit rien paraître. Il me répondit qu'il n'avait pas si grosse somme en caisse, mais qu'il la demanderait au notaire *le surlendemain*... car le notaire était absent de Paris pour deux jours... Le surlendemain! comprenez-vous? Quand

l'honneur voulait que Raoul payât dans les vingt-quatre heures... et le terme fatal approchait !

— Que fîtes-vous ?

— J'avais reçu la réponse le sourire aux lèvres ; mais je sentais mes jambes chanceler sous moi. J'allais me trouver mal, quand un mot de Colard me rendit l'espoir.

— Quel mot ?

— En se retirant, le vieux domestique me dit en souriant : « Au fond, c'est un malheur heureux que madame ne puisse avoir cet argent tout de suite ; c'est autant de moins que son père perdra là haut avec M. de Lozeril. » Cette phrase m'apprit à la fois, et que Colard supposait cet argent destiné au capitaine, et que mon père, en ce moment, jouait avec le chevalier dans l'hôtel.

— Il a été parlé au procès de cette partie de jeu, dit M. de Badières.

Aurore sourit tristement.

— Oui, fit-elle, mais à partir de ce moment M. de Lozeril a menti dans sa déposition.

— Que voulez-vous dire ?

— Ecoutez. En entendant la phrase de Colard, une espérance m'était subitement venue... espérance folle... celle que mon père, contrairement au dire de Colard,

avait peut-être gagné contre M. de Lozeril, et qu'il me prêterait la somme.

— Oui, espérance bien folle! murmura le juge.

— Aussitôt et pour n'être pas vue de l'intendant, qui avait été s'asseoir dans le vestibule du grand degré, je me glissai par un escalier dérobé qui, du salon du premier étage communique avec l'appartement supérieur par des portes soigneusement dissimulées dans la boiserie. Je crois être seule à connaître cette communication.

— Pourquoi?

Aurore rougit un peu en répondant :

— Aux premiers temps de mon mariage, j'occupais l'appartement du second, où vint plus tard s'installer mon père. Mon mari avait conservé son logement en dessous du mien. Cet escalier dérobé était donc, pour ainsi dire, un chemin... conjugal.

— Continuez, dit le juge.

— Arrivée derrière la porte qui ouvrait sur la chambre paternelle, j'écoutai. Mon intention était d'attendre le départ de M. de Lozeril. Jugez de ma joie! Au moment où je prêtai l'oreille, mon père et le chevalier étaient en train de régler je ne sais quel compte duquel il résultait que M. de Lozeril devait à mon père six mille écus.

— Voici la somme, prononça la voix du chevalier.

Et j'entendis le coup mat d'un paquet qui tombait sur la table.

Dans l'esprit de M. de Badières sommeillait la conviction que le capitaine, malgré l'aveu de M. de Cambiac, était le véritable auteur du guet-apens dans lequel avait failli périr M. de Lozeril. Il interrompit vivement Mme Brichet par cette question :

— En recevant cette somme de M. de Lozeril, votre père avait-il le ton d'un homme qui se croit lésé dans ses intérêts?

— Non. C'était un règlement de compte tout amiable.

— Il s'agissait d'une dette de jeu?

— Je l'ignore. Je n'entendis que les deux ou trois phrases dites quand, pour placer l'argent sur la table, ils s'approchèrent de la cheminée, à l'angle de laquelle s'ouvrait la boiserie. Puis ils se reculèrent dans la pièce et leurs paroles ne m'arrivèrent plus que confuses. Bientôt le bruit de la porte se refermant, suivi d'un silence profond, m'indiqua qu'ils venaient de sortir. Alors je pénétrai dans la chambre déserte. Le premier objet qui frappa mes yeux fut le paquet de billets de caisse et je m'en emparai... Raoul était sauvé!

Pendant ce récit, Aurore avait puisé des forces factices dans la fièvre qui la minait.

— Reposez-vous, mon enfant, dit le juge.

— Non, fit-elle. Je me sens encore capable de continuer. Je ne puis exprimer l'immense joie que j'éprouvai en m'enfuyant avec cette somme. Nul remords ne la troubla. Cet argent était bien à mon père... et mon père était le débiteur de M. de Cambiac... Raoul pouvait donc recevoir cette somme sans scrupule! En quelques secondes, j'eus atteint le pavillon où m'attendait le baron.

— Tenez, lui dis-je, voici ce que mon père vous envoie. Payez demain M. de Lozeril et tuez-le ensuite.

Et je lui tendis la liasse qu'il mit dans son portefeuille. L'heure était venue de nous séparer. Nous allions mettre le pied dans le jardin, pour gagner la petite porte que je devais refermer derrière Raoul, quand le jardin retentit des éclats de voix de mon père, qui accourait ici. Nous n'eûmes que le temps de nous renfermer dans le pavillon. Je compris que mon père s'était aperçu de la disparition de l'argent et qu'il venait pour m'interroger. Un seul mot de lui à ce sujet, entendu par Raoul, allait apprendre à ce dernier que le capitaine n'était pour rien dans le prétendu remboursement. Avant donc que mon père eût atteint le seuil du pavillon, j'ouvris cette fenêtre qui donne sur la rue.

— On vient!... il ne faut pas qu'on vous trouve ici, dis-je à Raoul.

Sans prononcer un mot, il sauta par cette issue qui s'offrait à lui. Je fermais à peine la fenêtre que la porte retentissait sous les coups du capitaine, auquel je m'empressai d'ouvrir. J'avais bien deviné. Il était furieux de ce vol incompréhensible.

— Quand il sut la vérité, il s'élança aussitôt derrière Raoul, n'est-ce pas? C'est sans doute en revenant de cette poursuite inutile qu'il rencontra de Lozeril et qu'il céda à la coupable pensée de tuer celui qu'il savait porteur d'une forte somme? demanda M. de Badières, qui, dans son impatience d'apprendre, devançait le récit d'Aurore.

Mme Brichet, à ces questions, secoua négativement la tête.

— Non, fit-elle. Comme vous le dites, si mon père eût appris la vérité, il eût poursuivi M. de Cambiac. Mais il ne le fit pas, car il ne tira rien de moi, et j'affectai l'ignorance à toutes les questions qu'il m'adressa durant une heure.

— Une heure! dites-vous?

— Tout au moins.

— C'est pendant cette heure pourtant que M. de Lo-

zeril fut frappé! repartit M. de Badières, dont la conviction était que le capitaine avait commis le crime dont s'accusait de Cambiac.

— Tout autant que Raoul, mon père est innocent de ce meurtre, prononça Aurore.

— Mais alors, qui est l'assassin? s'écria le juge stupéfait.

— Sans doute quelque simple détrousseur de nuit, répliqua Mme Brichet.

Puis, en appuyant sur sa phrase, elle ajouta :

— Et M. de Lozeril a profité de cela pour se venger de M. de Cambiac. Il a commis une infamie en accusant Raoul d'avoir voulu se soustraire à son duel par un crime. Il a lâchement menti.

— Oh! mon enfant, ne dites pas cela, M. de Lozeril a pu se tromper en sa déposition... mais il ne faut pas accuser sa bonne foi... il a été sincère dans son erreur.

Tout épuisée qu'elle était, Aurore se souleva sur son fauteuil et, l'indignation la soutenant, elle s'écria :

— Oui, cet homme a menti! S'il était sincère, pourquoi n'a-t-il pas parlé, au procès, de cette liasse donnée à mon père? Pourquoi a-t-il soutenu qu'à l'heure du meurtre il était porteur de quatre paquets... quand il

savait en avoir laissé un ici... celui qui a compromis Raoul ?

A ce nom chéri, Aurore s'affaissa brisée sur son siége, et continua en fondant en larmes :

— Oui, ce paquet, dont il n'a pas voulu expliquer l'origine, a perdu Raoul en donnant une fatale vraisemblance aux mensonges d'un misérable. Pour sauver mon honneur, de Cambiac a préféré se déclarer coupable.

Encore une fois, Aurore se redressa convulsive et poursuivit avec une force que lui donnait le délire du désespoir :

— Mais je le sauverai !... je n'accepte pas son sacrifice... je parlerai ! En plein tribunal, je dirai la vérité... Je ne veux pas qu'on tue Raoul... je l'aime !

Et Mme Brichet, à demi folle de douleur, répéta avec un indicible accent de passion :

— Je l'aime !... je l'aime !... oui, je le crierai aux juges.

— Malheureuse ! ne pensez-vous donc plus que Brichet est revenu ? dit M. de Badières.

Ce fut comme un coup de foudre.

Au nom de ce mari, un instant oublié, l'énergie d'Aurore disparut et, anéantie, elle bégaya :

— Oui... oui... mon mari.

La secousse était trop violente pour la pauvre créature qui venait de dépenser la dernière vigueur que lui avait laissée la maladie. Elle retomba haletante, le regard éteint, la figure contractée.

— Du courage, Aurore, dit le juge attendri ; Dieu qui vous éprouve vous a laissé la consolation de pouvoir tendre un front d'honnête femme au baiser de votre mari.

Un frisson parcourut le corps de Mme Brichet, qui, avec le ton d'une secrète terreur, murmura :

— Ah ! oui, ce baiser... qui me donne froid au cœur... c'est bien étrange !

— Que voulez-vous dire ?

— Autrefois, sans aimer M. Brichet, j'avais pour lui une sincère amitié, prononça tout bas Aurore, comme si elle se parlait à elle-même.

— Et maintenant ? interrogea le juge, surpris de cette confidence faite d'une voix qui s'éteignait de plus en plus.

— Maintenant....... reprit la jeune femme, qui s'arrêta comme en proie à une craintive hésitation.

Après un court silence, elle acheva :

— Maintenant....., il me fait peur !!

Et elle s'évanouit.

En la voyant inanimée, M. de Badières s'élança au dehors pour chercher du secours.

Sur le seuil de la porte, il fut heurté par Colard, qui arrivait.

— Ah! c'est vous, monsieur de Badières, fit ce dernier. Vous sortez de rendre visite à madame. Je venais justement de la part de mon maître, qui, avant de se coucher, m'envoie prendre des nouvelles de la santé de sa femme.

— Mme Brichet est au plus mal. Cours bien vite chercher le docteur Gardie, commanda le juge.

— Je vais vous le ramener, dit Colard, qui s'élança de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

Cinq minutes après, il revenait, suivi de Maurice.

A l'aspect de la malade, Maurice tranquillisa M. de Badières.

— C'est une syncope, dit-il; Mme Brichet aura éprouvé une émotion que n'a pu soutenir son état de faiblesse. Dans cinq minutes elle va reprendre connaissance.

Par discrétion, le magistrat se retira, laissant le docteur libre d'agir. Colard le suivit respectueusement pour refermer la porte du jardin derrière lui.

— Est-ce que Brichet a eu quelque noise avec sa

femme? demanda le juge encore sous le coup de la confidence d'Aurore.

— Oh! non, cent fois non; il l'adore. Vous ne pouvez vous imaginer combien il s'inquiète de voir cette pauvre madame ainsi souffrante de la révolution que lui a causée le fatal procès. A tout instant de la journée, il en parle... et il n'a pas voulu se mettre au lit sans m'avoir envoyé une dernière fois.

— Si je montais pour le rassurer? demanda le juge.

— C'est que mon maître est déjà entré dans sa chambre à coucher... vous savez sa manie? balbutia Colard troublé.

— Ah! oui, c'est l'heure où il s'enferme avec ses bouquins de voyages! dit M. de Badières, qui sourit en se rappelant cette lubie de Brichet.

Colard soupira comiquement.

— Oh! fit-il, ce ne serait que demi-mal s'il s'enfermait seulement avec ses bouquins!... Le malheur est que j'ai aussi leur sort.

— C'est vrai! il te garde à lui faire la lecture durant de longues heures.

— Pendant lesquelles je serais si bien dans mon lit, ajouta l'intendant tout plaintif.

— J'ai bien envie de te procurer ce soir cette satis-

faction, en te remplaçant dans ton emploi de lecteur, dit M. de Badières, qui se consultait sur le seuil de la porte.

L'obscurité de la nuit empêcha le juge de voir le tressaillement du domestique à cette proposition.

— Colard! cria de l'intérieur du pavillon la voix de Maurice.

Cet appel parut avoir décidé M. de Badières hésitant.

— Allons, dit-il, je vois que le docteur a besoin de toi. Tu me conduiras un autre soir près de ton enragé voyageur.

Et il sortit.

Colard referma vivement la porte.

Contrairement à ce qu'il avait affirmé, Maurice n'avait pu faire reprendre connaissance à Mme Brichet. Après avoir employé tous les moyens usuels, il s'était décidé à appeler l'intendant.

Celui-ci se présenta.

— Colard, tu vas monter chez moi. Au coin gauche de mon bureau se trouve une petite fiole bleue que j'avais préparée aujourd'hui pour madame. Tu me l'apporteras.

— Bien! fit Colard, qui partit en courant.

Une minute après, il était de retour et, tout essoufflé, il tendait la fiole à Maurice.

Le docteur se mit à rire.

— Saperjeu! mon pauvre ami, ne t'avise jamais de t'établir apothicaire, dit-il.

— Pourquoi?

— Parce que tes clients se trouveraient mal de tes erreurs... tu les fais d'une jolie force!

— Ce n'est donc pas la bouteille que vous m'avez demandée?

— Je te dis une fiole bleue et tu m'apportes celle-ci, malheureux!

— Ce n'est pas la même chose?

— Pas le moins du monde. Avec six ou huit gouttes de celle-ci, on tuerait un bœuf d'un seul coup.

— Oh! mon Dieu! s'écria le vieux serviteur, qui devint pâle, en pensant que, si Maurice n'avait pas reconnu son erreur, il pouvait en coûter la vie à Mme Brichet.

— Allons, cours vite me chercher l'autre bouteille et remettre celle-ci en place.

Colard allait partir, quand Aurore fit un mouvement.

— Tiens! elle revient à elle, dit-il.

— Mais va donc où je t'envoie, vieux bavard, gourmanda Maurice en le poussant vers la porte.

Quand Colard rapporta la fiole bleue, elle était inutile. Mme Brichet avait repris connaissance.

XVII.

A l'heure même où Maurice, dans le pavillon, prodiguait ses soins à Mme Brichet évanouie, le capitaine Annibal Fouquier se livrait dans sa chambre à une assez singulière occupation.

L'oreille appuyée sur la boiserie qui entourait la pièce, il suivait à tout petits pas la paroi de chaque face, en faisant sonner le bois sous son index recourbé.

— Partout le même son, disait-il, rien qui indique que ce soit ici plutôt que là... il faudrait enlever cette maudite boiserie... ce serait le seul moyen de trouver... Parbleu! oui, il doit y avoir une porte... je l'avais deviné bien avant de Lozeril, qui m'en parlait tantôt.

Car, on s'en souvient, Annibal, dans la journée, avait été, chez le docteur Gardie, rendre visite au convalescent chevalier. Après ce que lui avait offert de Lozeril, le ca-

pitaine espérait remplir sa bourse dégonflée, que son gendre Brichet s'était montré si peu disposé à remplir.

A son arrivée, Annibal avait trouvé le malade couché sur un lit de repos.

— Eh ! voici enfin mon aimable distributeur de coups de couteau, s'était joyeusement écrié de Lozeril en voyant entrer le colosse.

Au lieu de se formaliser du titre qui saluait sa venue, Annibal se mit à rire.

— Ah ! ça, cher ami, dit-il, vous tenez donc absolument à ce que ce soit votre serviteur qui vous ait administré cette politesse?

— Là, vrai? n'est-ce pas vous?

— Mais, non, sur l'honneur. En y réfléchissant bien, vous vous seriez évité cette inepte supposition.

— Pourquoi inepte?

— Parce que, si je m'étais chargé de l'ouvrage, je n'aurais pas été assez maladroit pour vous manquer.

— Vraiment?

— Je vous l'affirme, riposta tranquillement le capitaine.

Et, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps, il ajouta :

— J'ignore ce que nous réserve le sort, mais s'il exige

que vous me passiez plus tard par les mains, je vous promets que je n'aurai pas à m'y reprendre à deux fois.

Si brave que fût le chevalier, il sentit un petit frisson qui lui fit dire à la hâte :

— Mais j'espère que maintenant nous redevenons amis, mon brave Fouquier.

— Euh ! euh ! fit le capitaine avec une petite moue, vous agissez trop sans cérémonie avec vos amis ! Vous écrivez en étourdi des lettres qui les compromettent diablement, puis, à cette première légèreté, vous ajoutez celle de vous faire assassiner..., de sorte que la police, qui vous fouille, prend au sérieux vos élucubrations. On ne fait pas cela, mon bon, on ne fait pas cela ! Les relations amicales s'altèrent avec de pareils procédés.

En parlant ainsi, Annibal avait un tel ton de bonhomie que de Lozeril sentit s'ébranler sa conviction qu'il avait été frappé par le capitaine.

— Si ce n'est pas lui, par qui donc ai-je été attaqué ? pensa-t-il.

Il tendit la main au géant.

— Allons ! pas de rancune, dit-il. J'ai commis un simple malentendu. A cette heure, je vous rends pleine justice.

— Que ça ? demanda Fouquier.

— Que voulez-vous donc que je vous rende encore ?

— Parbleu ! le paquet de billets qui vous a servi à faire tomber l'orage sur de Cambiac. Avouez qu'il est arrivé bien à point pour aider à cette singulière fantaisie que vous avez eue, j'ignore pourquoi, de fourrer le baron dans l'affaire.

— Oh ! pouvez-vous croire ! fit de Lozeril cherchant à nier.

— Bon ! bien ! tout ce que vous voudrez ! je n'appuie pas sur ce détail qui nous éloigne de la question principale... c'est-à-dire de ma liasse de valeurs.

Après l'aveu formel du baron de Cambiac, le greffe du tribunal avait cru inutile de garder plus longtemps les billets de caisse et avait rendu les paquets à de Lozeril.

A la réclamation d'Annibal, le chevalier indiqua du doigt la table sur laquelle les liasses se trouvaient placées.

— Tenez, fit-il, reprenez ce qui est à vous, mon cher Annibal.

Le capitaine étendit une main avide.

— Eh ! eh ! dit vivement de Lozeril, un peu d'attention, doux ami, il me semble que vous pincez deux paquets au lieu d'un.

— Tiens ! c'est vrai, dit Fouquier en lâchant prise à regret.

— Maintenant que vous êtes rentré dans votre bien, me permettrez-vous une question? poursuivit le chevalier.

— J'écoute.

— Pouvez-vous me dire comment cette liasse était arrivée dans les mains du baron?

Annibal se gratta l'oreille.

— Là-dessus, je ne saurais trop rien vous affirmer. J'en suis réduit à une supposition.

— Laquelle?

— C'est que ma fille, bien qu'elle ait nié comme une entêtée, doit être pour quelque chose dans l'histoire.

— Vous lui aviez donc confié cette somme?

— Pas le moins du monde. Elle me l'a bel et bien prise, la petite peste!

— Pas possible!!

— Cela vous étonne, n'est-ce pas? Vous souvenez-vous, quand vous m'avez donné la liasse, que je l'ai posée sur l'angle de la cheminée?

— Parfaitement.

— Puis nous avons quitté la chambre, dont j'ai soigneusement fermé la porte. Eh bien, quand je suis revenu... plus de paquet... envolé! C'est à croire qu'il existe une issue secrète dans ma chambre.

Ces mots ravivèrent aussitôt un souvenir dans la mémoire du chevalier, qui s'écria subitement :

— Oui, vous avez raison, cette porte existe!

— Vous la connaissez donc?

— Non, mais je l'ai moi-même cherchée. Quand, le soir en question, j'eus remis la lettre de dénonciation au vieux Colard, il voulut sortir. A ce moment vous montiez l'escalier, et lui fermiez la route. Il fallait vous éviter. Dans son premier moment de trouble, l'intendant rentra dans la chambre, fit quelques pas, puis s'arrêta net sur place, comme un homme qui s'aperçoit à temps d'une imprudence. Après qu'il m'eut quitté pour grimper au grenier, son mouvement me revint à l'esprit. « Il y a une autre porte ici, » me dis-je. Ce fut votre arrivée qui m'empêcha de chercher à fond. Cette porte existe, capitaine, trouvez-la.

— J'ai fureté sans résultat

— Mal, assurément.

— Ne parvenant pas à la découvrir en ma chambre, je me suis dit qu'elle ne pouvait ouvrir que sur un escalier qui devait descendre quelque part... au jardin, par exemple. Mais aucune porte n'existe extérieurement, au pied de la maison.

— C'est que cet escalier ne met sans doute en com-

munication que les deux étages, avança de Lozeril.

— Si c'était vrai, ce serait drôle! ricana le capitaine

— En quoi?

— Parce que, sans qu'il s'en doutât, je pourrais descendre chez Brichet en son absence, lui qui ferme si soigneusement la porte d'entrée de son appartement.

— Est-ce que vous supposez qu'il laisse la clef sur les meubles? dit effrontément de Lozeril.

— Oh! pour qui me prenez-vous! fit Annibal pudibond.

— En supposant que cet escalier existât, vous êtes certain qu'il descendrait chez votre gendre?

— Parfaitement.

— C'est malheureux! murmura de Lozeril pensif.

— Pourquoi?

— J'aimerais mieux qu'il conduisît chez Pauline.

— Tiens! farceur! il paraît que vous vous cramponnez à vos projets, vous. Je croyais que le retour de Brichet vous y avait fait renoncer.

— Au contraire. Avant de rien entreprendre, je suivrai d'abord la voie droite, je demanderai Pauline à son père.

Annibal éclata de rire.

— Oh! la plaisante idée!

— Plaisante? répéta de Lozeril froissé

— Voyons, cher ami, entre nous il est inutile de nous flagorner et de nous étouffer sous les compliments. Nous sommes deux aimables drôles qui ne valons pas la queue d'un goujon. Lui, Brichet, est un de ces bourgeois prudents, économes, fins, qui fuient notre engeance plus que la peste. Il a déjà bien assez d'un beau-père comme moi, sans y ajouter un gendre de la même farine. Au premier mot que vous lui direz de vos intentions, il vous flanquera à la porte.

— Bah ! fit de Lozeril en haussant les épaules.

— Il n'y a pas de « bah ! » qui tienne; le bonhomme est un mulet qu'on ne saurait faire boire quand il n'a pas soif.

— En s'y prenant bien, on peut y parvenir.

Annibal eut un second rire.

— Vous pouvez le chatouiller tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez pas l'endroit sensible... attendu qu'il n'en a pas.

— Oh ! il n'en a pas... c'est vous qui le prétendez... moi, je ne suis pas de votre avis, riposta de Lozeril moqueur.

— Bah ! fit à son tour Annibal, interdit par le ton du chevalier.

— Mon cher, continua le jeune homme, tout homme

possède un endroit sensible... un point véreux... sur lequel on peut mettre le doigt. Il s'agit de le trouver.

— Et vous avez trouvé le point véreux de mon gendre?

— En y réfléchissant bien, je suis arrivé à me demander pour quel motif votre gendre ne parle pas du guet-apens dont il a été victime. Que je trouve ce motif... et l'homme est à moi.

— Mais il est tout trouvé ce motif... c'est parce que jamais mon gendre n'a été atteint de la plus mince égratignure.

— A d'autres! capitaine.

— Voyons, sérieusement, chevalier, est-ce que vous revenez encore à l'histoire de l'homme au sac?

— Je n'ai rien inventé.

— Non; mais, ce jour-là, vous étiez tellement ivre... vous l'avez avoué... et...

De Lozeril interrompit le capitaine pour lui dire sèchement :

— Je suis certain du fait. J'ai vu l'autre jour Brichet au tribunal. C'est bien le même homme qui agonisait au carrefour.

— Avec une blessure au cou, n'est-ce pas? appuya Annibal

— Oui, toute pareille à la mienne. C'est à croire que la même main nous a frappés.

— Erreur!

— Regardez le derrière du cou de Brichet, il vous prouvera que je ne me trompe pas.

Le capitaine secoua la tête.

— Erreur! vous dis-je, répéta-t-il. Le soir de son arrivée, comme nous causions devant la cheminée du salon, Brichet s'est baissé pour tisonner le feu... alors j'ai vu tout à mon aise le cou de mon gendre.

— Eh bien? dit anxieusement de Lozeril.

— Je puis vous certifier que son cou ne porte aucune trace de blessure, affirma sérieusement Annibal.

A cette positive assertion qui déroutait sa certitude, de Lozeril s'écria :

— Alors, il n'est pas Brichet!

— Dites plutôt que c'est l'individu que vous avez vu mourant qui n'était pas Brichet.

Cette réponse était tellement juste qu'elle ébranla le chevalier.

En homme qui tient à prouver qu'il a raison, Annibal poursuivit :

— Je comprends qu'une vague ressemblance vous ait trompé; mais, pour moi, il n'en peut être ainsi. C'est

bien mon gendre, je vous le garantis, au physique et au moral. Je ne le reconnais que trop, à sa figure d'abord, à sa voix, à ses manières, à ses habitudes, à ses souvenirs d'intérieur tout privés, à ses tics, à ses manies, et enfin...

Annibal poussa un soupir avant d'achever la série de ses signes de reconnaissance.

— Et enfin, poursuivit-il, à son opiniâtre habitude de me refuser de l'argent.

L'assurance du capitaine avait fini par démonter de Lozeril, qui faiblit en disant :

— Soit ! c'est Brichet. Mettons que je me sois trompé.

— Oui, mon cher chevalier, c'est bien lui. Un malin, voyez-vous, peut arriver quelquefois à tromper la foule, mais l'erreur n'est pas possible aux gens de la famille qui, pour s'éclairer, ont ces mille riens de la vie privée qui précisent un homme. Après deux longues années, Brichet est revenu s'asseoir instinctivement sur sa même chaise, dans son même coin. Ses plaisanteries, ses refrains sont les mêmes. Il va tambouriner la même marche à la même vitre de la même fenêtre en regardant couler l'eau. Il aime ou déteste les mêmes plats. En causant après dîner, il pétrit de même sa boulette de pain. A chaque instant il vous demande pourquoi ceci, qui a été mis

gauche, n'est plus à droite comme jadis. Il a réclamé de vieux habits que Pauline avait donnés à ses pauvres. A tous propos le « vous souvenez-vous? » est dans sa bouche et il nous rappelle des minuties que nous avions oubliées, etc., etc... Oui, je vous le répète, un homme peut en copier un autre dans le gros de la vie, mais il n'arrive jamais à imiter ses petits ridicules que connaissent seuls les intimes.

— Vous avez raison, dit de Lozeril, se rendant à l'évidence.

— Aussi, des pieds à la tête, je vous garantis que c'est bien Brichet. Les voyages lui ont seulement donné un peu plus d'énergie, d'égoïsme... et surtout d'avarice, car les écus lui tiennent aussi solidement aux doigts que les dents à la mâchoire. Tout à l'heure vous parliez de ce point véreux qui vous fait maître d'un homme... Mais, chez mon gendre, je serais rudement embarrassé de trouver la fameuse corde sensible à l'aide de laquelle on rendrait le bonhomme généreux.

Le désespoir d'Annibal fit sourire de Lozeril, qui l'avait écouté avec attention.

— Et pourtant, j'ai eu un petit moment d'espoir, ajouta le capitaine après un court silence.

— Vraiment?

— Oui, le soir de son arrivée, au souper de fête, j'ai cru que le gaillard avait rapporté de ses voyages un charmant vice que je comptais exploiter.

— Quel vice ?

— L'ivrognerie. A-t-il lampé ce soir-là ! Mais, malheureusement, c'était le plaisir du retour qui l'empêchait de compter ses verres. Dès le lendemain, il s'est remis à son eau rougie avec un empressement qui m'a prouvé que ce n'est pas précisément l'ivrognerie qu'on peut appeler sa corde sensible.

— Il doit en avoir une. Cherchons-la.

— Parbleu ! oui, il en a une, mais dont vous et moi ne saurions rien tirer : c'est sa folie des voyages.

— Ces deux années d'absence ont dû la calmer tout à fait.

— Eh ! eh ! je n'en jurerais pas ! dit Annibal. S'il faut en croire les radotages de cet idiot de Colard, il paraît que maître Brichet songe encore à filer en tapinois. Sous prétexte de dot pour sa fille, il a réclamé une grosse somme de son notaire... deux ou trois millions, à ce que prétend Colard.

De Lozeril tendit l'oreille.

— Hein ! fit-il, vous dites trois millions !

— Ni plus ni moins. Un beau matin, Brichet nous

glissera entre les doigts avec ces jolis frais de route. La passion des caravanes travaille à tel point le vieux singe qu'il ne s'endort, tous les soirs, qu'après s'être fait lire par l'intendant un tas d'aventures de voyages.

— Tous les soirs? répéta le chevalier, qui se faisait de plus en plus attentif.

— Oui, et il s'enferme à double tour de clef pour n'être pas dérangé.

— Tiens! tiens! tiens! accentua de Lozeril sur les tons divers de la surprise.

— Qu'avez-vous? demanda Annibal intrigué.

— Ce serait drôle si le point véreux était là! se dit le chevalier, qui, sans avoir répondu au capitaine, devint tout pensif.

— A quoi songez-vous donc? reprit Fouquier, impatienté par cette méditation

— A vous, mon cher capitaine.

— A moi? Et peut-on savoir à quel propos?

— J'étais en train de me demander si réellement vous étiez un bon père, prononça gravement de Lozeril.

Cette réponse fit ouvrir de grands yeux au capitaine ébahi.

— Mais oui, mon cher, poursuivit le chevalier d'un

timbre légèrement grondeur. Quand je vois combien peu vous vous occupez des intérêts de votre fille, je m'étonne de votre coupable indifférence

— Que diable! me chantez-vous là? Je vous parle Brichet et vous me répondez Aurore. En quoi tout cela regarde-t-il ma fille? s'écria Fouquier.

— Comment? vous soupçonnez Brichet de ramasser des millions, en un mot, de réaliser sa fortune en écus pour décamper ensuite à la sourdine... ce qui laisserait votre fille sans ressources... et vous restez tranquille comme Baptiste.

Annibal sentit que de Lozeril avait raison.

— Que puis-je y faire? dit-il.

— Je l'ignore; mais, à votre place, je voudrais au moins savoir à quoi m'en tenir. Tenez, par exemple, je chercherais à m'assurer si, véritablement, Brichet passe ses soirées à cette lecture de récits de voyages.

— Et comment voulez-vous que je le sache?

— Entrez chez lui.

— Je vous ai déjà dit qu'il ferme soigneusement sa porte d'entrée.

— Vous vous arrêtez à un pareil détail?

— Dame! fit Annibal, en promenant les yeux sur sa vaste personne, vous ne pensez pas que je puisse pas-

ser par le trou de la serrure. Il y a encore la ressource d'enfoncer la porte à coups de merlin, mais vous avouerez que c'est un assez mauvais moyen de pénétrer chez quelqu'un sans éveiller son attention.

— C'est juste, dit de Lozeril.

Et il feignit de retomber dans une profonde rêverie, qu'il entrecoupa d'énormes soupirs.

— Tudieu ! cher ami, vous prenez chaudement à cœur mes intérêts ! reprit Annibal, attendri par ces soupirs.

— C'est que vos intérêts sont un peu les miens, capitaine. Voulant épouser Pauline, vous comprenez que je ne tiens pas à ce que Brichet s'envole avec ses millions réalisés.

— Hum ! hum ! gronda sourdement Fouquier, qui n'était pas séduit par cette perspective d'avoir à partager avec le chevalier la fortune de Brichet.

Le jeune homme parut ne pas s'apercevoir de cette mauvaise disposition de son associé ; et, comme s'il n'eût pas pensé que le capitaine pût l'entendre, il murmura à mi-voix :

— Ah ! si je n'étais pas malade, j'irais moi-même et je suis sûr que je la trouverais.

— Que trouveriez-vous ? demanda Annibal curieux.

De Lozeril eut l'air d'être embarrassé par cette question et s'écria :

— Vous devinez donc mes pensées !

— La belle malice ! vous réfléchissez tout haut.

— Puisqu'il faut vous l'avouer, mon brave Annibal, je vous dirai que je songeais à cette issue secrète que dissimule la boiserie de votre chambre.

— A quel propos?

— Parce que cette porte doit s'ouvrir sur un escalier qui fait communiquer les deux étages. Devinez-vous à présent?

— J'y suis ! Je me trouverais alors chez Brichet... au cœur de la place... sans qu'il eût été besoin d'enfoncer la porte de l'appartement.

— Et vous pourriez vous assurer si c'est bien pour lire que votre gendre s'enferme chez lui.

— Excellente idée !

— Oui, mais la question maintenant est de trouver la porte.

— Je vais tout de suite me mettre à l'œuvre, dit à la hâte Fouquier, qui se leva pour partir.

— Bien. Aussitôt que vous saurez du nouveau, je compte que vous viendrez me l'apprendre, ajouta de Lozeril en tendant la main au capitaine.

Celui-ci referma ses larges doigts sur cette main ; et, sans lâcher prise, il feignit à son tour de réfléchir à mi-voix :

— Rappelons-nous bien... disait-il, est-ce que le chevalier ne m'avait pas prié de venir causer avec lui à trois cents écus par minute ?

De Lozeril comprit la botte et s'exécuta.

— Ah ! à propos, s'écria-t-il.

— Hein ! quoi ? fit Annibal de l'air d'un homme qui revient à lui.

— Figurez-vous, cher ami, que j'allais commettre une impardonnable étourderie.

— Bah ! laquelle ?

— Celle d'oublier tout le prix de votre bien précieux temps. Veuillez prendre une des trois liasses qui restent sur la tabl

— En vérité, je n'y songeais guère... mais puisque vous l'exigez... j'obéis.

Et Annibal, ce disant, cueillit délicatement une liasse, qui disparut aussitôt dans les profondeurs de sa poche.

Les deux coquins se séparèrent avec tous les simulacres de la plus vive amitié. Mais la porte s'était à peine fermée sur le capitaine que de Lozeril s'était déjà dit :

— Trop goulu, ce gros homme. J'aviserai, quand il

en sera temps, à ce qu'il ne se donne pas une indigestion avec les appétissants millions de Brichet.

Pendant que de Lozeril pensait ainsi au capitaine, il faut avouer que Fouquier n'était pas ingrat, car il songeait également au chevalier, et il n'était pas encore au bas de l'escalier, qu'il avait formulé cette prédiction :

— Si de Lozeril meurt étouffé, ce ne sera point par la fortune de mon gendre.

C'était donc par suite de cette entrevue que le capitaine, après le souper et à l'heure où Aurore recevait le juge, s'était mis à la recherche de cette issue que cachait la boiserie de sa chambre.

Nous l'avons déjà vu faisant sonner du doigt chaque panneau sans avoir obtenu aucun résultat. Partout le bois avait rendu le même son; aucune place n'avait trahi le creux.

— Mille tonnerres ! je n'en aurai pas le démenti ! gronda Annibal, qui, pour la deuxième fois, avait, dans son investigation, fait le tour de la chambre.

Durant sa vie militaire, le capitaine avait été maître en l'art de piller l'ennemi et de découvrir les cachettes. Aussi avait-il dans son sac une très-remarquable série d'expédients ingénieux.

— Essayons d'autre chose, se dit-il.

Il prit sa bougie à la main et, bien lentement, réitéra sa promenade autour de la chambre. A tous les angles, à la plus petite fissure, au moindre interstice des panneaux ou des moulures, il présentait sa lumière.

Partout la flamme montait droit sans que le plus mince vent la fît pencher.

— Diable! diable! grommelait Annibal, perdant un peu patience.

Enfin, dans l'angle de la cheminée, la flamme de la bougie s'inclina et se maintint courbée sous le souffle d'un petit courant d'air qui s'échappait d'une moulure dont il avait approché la lumière.

— C'est là, fit Annibal joyeux, l'air de l'escalier passe par ce trou et fait vaciller la bougie.

L'endroit ainsi découvert, le reste n'était plus qu'un jeu pour le soudard. Si bien cachée sous les moulures que fût l'issue, il ne fut pas long à en deviner la disposition et le secret.

— Simple comme bonjour, se dit-il en pressant du doigt le ressort de la porte qui s'ouvrit.

Un petit escalier en vrille, percé dans l'épaisseur de la muraille, s'offrait à lui.

— Allons rendre visite à mon cher gendre, murmura

le capitaine en pénétrant dans cette ouverture, que remplit sa respectable corpulence.

Trente marches plus bas, l'escalier finissait devant une porte pareille à celle d'en haut. Annibal promena sa lumière sur ce nouveau ressort pour bien l'examiner avant de souffler la bougie.

— Bon! comme l'autre, se dit-il en éteignant.

Dans l'ombre il fit jouer doucement la ferrure étudiée, puis il poussa la porte.

— Où suis-je? se demanda-t-il en avançant à pas étouffés.

Une assez forte lueur lui montra qu'il était dans le salon sur lequel s'ouvrait la chambre à coucher de Brichet. Cette chambre, bien éclairée, laissait entrer, par sa porte à demi ouverte, la clarté qui permettait au capitaine de ne pas se heurter aux meubles du salon.

— Il paraît que la lecture s'est arrêtée, pensa Fouquier en n'entendant aucune voix.

Mais, au milieu du silence, s'éleva un petit bruit dont la savante oreille du capitaine devina la nature.

— Ah ça, je ne me trompe pas, c'est le glou-glou d'une bouteille que j'entends là, se dit-il tout étonné.

Sur la pointe du pied, il s'approcha de la porte de la chambre à coucher et, par l'ouverture, plongea son ro-

gard dans l'intérieur. Grande fut la stupéfaction d'Annibal, à la vue du spectacle qui s'offrit à lui.

Seul, et assis devant une table sur laquelle se dressaient des bouteilles, dont plus de la moitié étaient vidées, Brichet était occupé à emplir un énorme verre.

En une seconde, Annibal remarqua les yeux à demi-clos, la lèvre tombante, le chef branlant et le visage allumé de Brichet.

— Il est gris comme un lansquenet! se dit-il avec une admiration sincère.

C'était bien cette ivresse lourde qui éteint l'intelligence et fait l'homme à demi-idiot, quand elle ne le rend pas terrible ; celle qui transforme le buveur en une brute insensible ou en une bête féroce.

— Sept, huit, neuf!... il va bien, le vieux! murmura le capitaine, qui venait de compter les bouteilles bues par Brichet.

Semblable au cheval de bataille qui ouvre une narine frémissante à l'odeur de la poudre, Annibal tendait amoureusement le nez au parfum de cette libation solitaire qui emplissait la chambre d'émanations vineuses.

— C'est du bon... du meilleur! il se rince le bec avec un nectar de premier choix! soupira-t-il tout jaloux.

En ce moment Brichet porta le verre à ses lèvres, et

lentement, sans reprendre haleine, il en vida le contenu.

— Quelle jolie respiration ! Bravo ! je n'aurais pas mieux bu ! approuva le capitaine en extase, après avoir suivi l'opération de l'œil d'un vrai connaisseur.

Puis il sourit en se disant :

— Et moi qui m'étais bêtement laissé prendre à cette eau rougie que Brichet boit aux repas de famille !... Je vais donc être forcé de l'estimer un peu, ce pantin-là ?

Le géant était fasciné par la vue du bataillon de bouteilles. Malgré lui, il se sentait attiré et s'avançait peu à peu, sans plus s'observer ; si bien qu'il ne vit pas un fauteuil qui se dressait sur son passage.

Au choc du meuble heurté dans le salon, l'ivrogne releva péniblement sa tête alourdie et demanda d'une voix empâtée :

— Est-ce toi, Colard ?

— Ah ! oui, son prétendu lecteur ! se dit gaiement Annibal, qui s'était arrêté sur place.

Comme une réponse à la question de Brichet, un bruit se fit subitement entendre au seuil de la porte extérieure de l'appartement. C'était le claquement de la serrure qu'on ouvrait.

— Voici l'intendant qui arrive ! ne nous laissons pas

surprendre! pensa le capitaine, en se cachant derrière le rideau d'une fenêtre voisine.

Après avoir refermé et verrouillé la porte, Colard traversa la petite pièce d'entrée, puis le salon, et pénétra dans la chambre à coucher sans avoir aperçu le curieux.

Malheureusement pour Annibal, l'intendant avait aussi tiré après lui la porte de cette dernière pièce, qui, alors qu'elle était entr'ouverte, éclairait un peu le salon et permettait au regard d'Annibal de se glisser dans la chambre.

Maintenant dans l'obscurité, Fouquier était réduit au simple rôle d'auditeur. Il se rapprocha donc doucement de la porte et se mit aux écoutes.

— Ah! te voici, mon garçon; pourquoi arrives-tu si tard? dit la voix du procureur.

— Je quitte le pavillon, où j'ai été retenu par une violente crise survenue dans l'état de Mme Brichet.

— Elle est donc toujours malade, madame ma femme? reprit Brichet du ton d'une si moqueuse indifférence, qu'elle sonna étrangement aux oreilles d'Annibal étonné.

— J'ai laissé le docteur Gardié près d'elle. Il doit la veiller cette nuit pour prévenir une rechute, ajouta Colard.

— Oh! oh! il s'est trouvé là bien à propos, ce galant

docteur ! Est-ce qu'il en tient pour la brunette ? ricana le procureur en mari peu jaloux.

— Vous vous trompez; M. Gardie n'est venu que parce qu'on m'a envoyé le chercher.

— On ? qui ça, on ? qui t'a envoyé ?

— M. de Badières. En vous quittant ce soir, il paraît qu'il était entré au pavillon pour rendre visite à madame.

— Ah ! c'est le juge. Espère-t-il donc passer son existence ici, ce vertueux imbécile ? fit entendre le buveur d'une voix qui trahissait un sourd mécontentement.

— Voudriez-vous rompre avec ce magistrat ? demanda vivement Colard.

— Non; mais n'empêche qu'il m'agace. J'aimerais cent fois mieux la compagnie de cette parfaite canaille d'Annibal.

On comprend facilement avec quelle surprise le capitaine avait écouté Brichet s'exprimer sur le compte de sa femme et de son meilleur ami. Mais cette surprise devint de l'ahurissement lorsqu'il entendit son gendre, qui lui avait toujours prouvé la plus profonde répulsion, lui donner la préférence sur M. de Badières. Il se sentit doucement chatouillé dans son amour-propre.

— Pas possible ! se disait-il ; comment? Brichet m'aime

tant que ça! Il faut avouer qu'il a toujours bien caché son jeu, car je ne m'en suis jamais douté.

Tout à coup la réflexion lui vint et il ajouta avec un sincère regret :

— Tiens, que je suis bête! J'oubliais qu'il est plus plein qu'une grive et que, par conséquent, il dit tout le contraire de ce qu'il pense à jeun.

Puis, avec une mélancolie profonde, il continua :

— C'est honteux de boire ainsi... tout seul... quand on a un beau-père qui excuserait si bien cette faute... en la partageant.

Le mécontentement tout admiratif d'Annibal s'accrut en entendant la voix avinée de Brichet qui disait :

— Colard, d'autres bouteilles !

— Encore! Tudieu! il est de ma force! pensa le capitaine séduit.

— Non, vous avez assez bu, répondit doucement le majordome.

— Tu me refuses du vin? maraud?

— Oui, dit bravement Colard.

— N'as-tu pas promis de me laisser boire à ma soif? gronda l'ivrogne.

— Vous m'aviez aussi fait des promesses que vous n'avez pas tenues, répliqua sèchement le domestique.

— Que t'ai-je promis? De me cacher, pour boire, de Pauline et d'Aurore... Eh bien! est-ce que je ne me laisse pas, tous les soirs, mettre sous clef par toi?

— Vous aviez aussi pris un autre engagement.

— Ah! oui, celui-là te tient le plus à cœur, paraît-il, dit Brichet avec un gros rire.

— Exécutez-vous tout de suite, et je vous renouvelle aussitôt vos bouteilles.

— Demain, fit le buveur.

— Non, maintenant. Ce n'est que l'affaire de cinq minutes. Nous avons ici tout ce qu'il vous faut. Faites ce que je vous demande.

— Que diable veut-il obtenir? se demanda le capitaine, qui cherchait vainement à comprendre.

On entendit remuer un meuble.

Puis la voix de Colard reprit :

— Allons, mettez-vous à cette autre table et donnez-moi ce que j'attends.

— Je ne me sens pas encore capable de te contenter, mon brave intendant. Je ne me suis pas assez exercé... je ferais une mauvaise besogne, je te le jure.

— Essayez au moins, j'en jugerai.

— Soit, j'y consens.

Le bruit d'un fauteuil qui se recule indiqua au capi-

taine que Brichet se levait, puis son pas lourd et incertain prouva qu'il se dirigeait vers cette autre table dont avait parlé Colard.

Mais le procureur changea sans doute d'idée, car il s'arrêta tout à coup à moitié chemin et, avec un gros rire niais, il prononça ce trivial mot qui équivalait à un refus :

— Turlututu !

— Vous ne voulez pas ? demanda Colard.

— Turlututu ! répéta l'ivrogne.

— Vous m'aviez formellement promis... commença l'intendant.

Il fut interrompu dans sa phrase par le nouveau rire, tout entremêlé de hoquets, du procureur, qui bégaya :

— Ah çà ! nigaud ! me crois-tu donc assez ivre pour ne pas comprendre que t'accorder ton affaire, c'est la plus complète bêtise que je puisse commettre, si je veux continuer à vivre ici, heureux, tranquille, mangeant bon et buvant frais. Attends patiemment, mon garçon, l'heure viendra.

— Quand ? fit le valet d'un ton bref.

— Quand, fatigué de cette plantureuse mais monotone existence, l'idée me prendra de décamper d'ici un beau matin.

— Décidément, il pense à filer! se dit le capitaine, en s'accrochant à cette dernière phrase, la seule qui, pour lui, fût intelligible dans cet incompréhensible dialogue.

Après s'être si formellement refusé aux exigences de son intendant, Brichet avait dû revenir devant la table aux bouteilles vides, car il prononça d'un ton de commandement :

— Maintenant, du vin!

— Non, je vous le répète, vous avez assez bu; il vaudrait mieux vous coucher, conseilla Colard.

— Du vin! redit le buveur avec une intonation qui trahissait l'impatience.

— Soyez raisonnable...

— Du vin! mille dieux! du vin! répéta l'ivrogne, cette fois furieux.

On entendit un bruit effroyable de verres brisés. C'était le procureur qui, une à une, lançait les bouteilles vides par la chambre, en hurlant, avec la ténacité de l'ivresse féroce :

— Du vin! du vin!

— Eh! eh! ça se gâte! pensa le capitaine en écoutant ces cris et le vacarme.

— Taisez-vous! taisez-vous! murmurait la voix suppliante de Colard épouvanté.

Mais, doublement ivre de boisson et de la colère qui lui montait au cerveau, Brichet ne pouvait plus comprendre ce prudent appel.

— Du vin! ou je vais moi-même en chercher en bas! criait-il en démence.

— Y pensez-vous? Oser vous montrer en pareil état... à Pauline... à vos gens!

Sans doute qu'en parlant ainsi l'intendant avait cherché à contenir son maître et que ce semblant de lutte avait exaspéré le furibond, car un bruyant choc retentit, et le salon, qui était dans l'obscurité, se trouva tout à coup éclairé.

C'était l'ivrogne qui, après avoir enfoncé la porte d'un coup de pied, s'élançait dans le salon pour gagner l'escalier et mettre à exécution sa menace d'aller lui-même à la cave.

Annibal n'eut que le temps de se rejeter derrière le rideau de la fenêtre.

Mais, arrivé au milieu du salon, Brichet s'arrêta tout à coup, porta vivement les mains à son front, tourna sur lui-même et s'abattit en répétant une dernière fois :

— Du vin!

Derrière lui était accouru Colard.

Il se précipita vers le corps étendu et le souleva avec

une vigueur que le désespoir rendit à ce vieillard, affaibli.

— Mort! est-il mort? bégayait-il d'une voix brisée, en emportant son maître à travers le salon, pour gagner la chambre à coucher.

Quand il l'eut placé sur le lit, il examina anxieusement Brichet immobile, raidi et la face bleuie.

— Que faire? Comment le sauver? balbutiait le fidèle serviteur à demi fou.

Un souvenir vint éclairer sa douleur.

— Ah! s'écria-t-il, le docteur Gardie a promis de veiller cette nuit près de Mme Brichet... Je vais le chercher.

Et il disparut en courant.

Resté seul, le capitaine marcha vers le lit et regarda le visage du malade.

— Pouah!! fit-il, mauvaise face! je connais cela. Le vin et la colère lui ont procuré une superbe congestion.

Après avoir inutilement promené son regard dans la chambre pour voir si quelque bourse ne traînait pas sur un meuble, Annibal rentra au salon, et, gagnant l'escalier secret, il s'y engagea en se disant :

— On va accourir ici, c'est pour moi le moment de disparaître.

Il avait à peine fermé la porte, que Colard arrivait, précédant Maurice de quelques pas. En venant, le docteur avait été instruit par l'intendant des circonstances dans lesquelles le malheur s'était produit. Aussi ses premiers mots, en entrant dans la chambre à coucher, furent ceux-ci :

— De l'air, Colard, ouvre toutes les fenêtres.

Et, pendant que le vieux domestique courait aux fenêtres, Gardie s'approcha de l'alcôve.

Quand Brichet était venu au tribunal réclamer sa femme, Maurice (on s'en souvient) avait déjà quitté la salle.

C'était donc la première fois que l'amoureux docteur allait se trouver en présence du père de sa Pauline adorée.

Il se pencha vers le malade.

Mais sitôt qu'il l'eut regardé, il se redressa tout à coup, pâle et la figure bouleversée par la plus violente surprise. Il sembla hésiter un moment, puis, d'une main fébrile, déchirant le col de la chemise, il examina vivement le cou de Brichet.

— Etrange ! murmura-t-il.

Après avoir ouvert les fenêtres, Colard, qui n'avait rien vu, était revenu près du lit.

— Vous sauverez mon bon maître, n'est-ce pas, monsieur Maurice? demanda-t-il d'une voix tremblante d'angoisse.

— Oui, Colard, je t'en réponds, dit le docteur, qui avait retrouvé tout son calme.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET Cie.